

ET

vol II

**POLITIQUE.**

**DEUXIÈME SÉRIE.**

H. EMILE CHEVALIER.—RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER.—ÉDITEUR-GÉRANT.

**BULLETIN POLITIQUE DU JOUR.**

MONTRÉAL, lundi, 8 août 1853.

La Poste, cette bête noire des abonnés et des éditeurs de journaux, nous cherche noise, au sujet de l'envoi de notre publication en Europe. Elle va jusqu'à nous refuser le parfum de ses sacs de cuir, parce que jusqu'ici nous nous sommes abstenus d'endormir nos lecteurs par le récit et l'appréciation des grosses turpitudes politiques qui agitent le globe. Malgré notre souverain mépris pour les séances législatives, les clubs, les discussions, les protocoles et autres végétaux parlementaires de la même famille, il nous faut en conséquence prendre rang parmi les journaux diplomatiques, car nous tenons à servir régulièrement nos souscripteurs européens. Commençons donc.

Trompettes, sonnez l'appel !

À TOUTS LES DIRECTEURS GÉNÉRAUX, DIRECTEURS SUBALTERNES, MAÎTRES, COMMIS, CLERCS, GARÇONS, &c., &c., DE POSTES, SALUT, FAISONS SAVOIR :

1° Que depuis l'apparition de notre dernier numéro, il ne s'est rien passé de nouveau en Canada, sinon que, récemment, le représentant de Champlain a reçu de tous les animaux domestiques de ce pays,—ruminants, herbivores, frugivores, volatiles et poissons,—une députation chargée de lui présenter une couronne civique en récompense des soins fraternels qu'il apporta constamment à la conservation de leur santé alors qu'un progrès infanticide voulait

étendre le développement des chemins de fer dans sa patrie. Un délégué de la race bovine avait été choisi pour porter la couronne et haranguer l'illustre lauréat.

Le représentant de Champlain répondit à ces hommages par un chaleureux discours qui fut couvert d'un tonnerre de beuglements, braiments, mugissements, grognements, hurlements, glapissements, gloussements, &c. ;

2° Qu'à New-York, le Palais de Cristal qu'on croyait passé à l'état de pétrification, s'est enfin animé le 14 juillet dernier ;

3° Qu'une émeute a eu lieu à Southampton, au sujet de la demande qu'avaient faite les ouvriers de cette ville, d'une augmentation de 6 pence par jour ;

4° Que la Russie, la France, l'Angleterre et la Turquie commencent à penser qu'elles ne peuvent plus faire lit commun, parce qu'en dormant, la Russie donne des coups de pieds à la Turquie, l'Angleterre des coups de coude à ses voisins et que la France ronfle trop haut dans son sommeil ;

5° Que la Suisse montre les dents à l'Autriche ;

6° Que l'Italie ne cesse de mordre aux jarrets les bons amis du chef de brigands Radetski

7° Que les SIX NOUVELLES précédentes nous mettent en règle avec l'administration postale et que maintenant nous obtenons, à raison de deux sous, le passeport transatlantique qui auparavant nous coûtait plus d'un dollar.

Vous en avez assez, MM. du fisc ; et nous donc !

L'ÉDITEUR-GÉRANT de la RUCHE LITTÉRAIRE,

G. H. CHERRIER.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.  
Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.  
Pour la France à..... 12 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—1s. par ligne, pour l'année.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement **PAYABLE D'AVANCE.**

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

THOS.-ET. ROY.....	Québec.
J. GASPARD DUMOULIN.....	Trois-Rivières.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
ISAÏE MELANCON.....	Industrie.
ROMUALD ST. JACQUES.....	St. Denis.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
E. PAGES.....	Longueuil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIRARD.....	Varenes et Boucherville.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MÉCHIN ET CIE., LIBRAIRES.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ, (Louisiane).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.

## CHARLES GUERIN.

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVEAU.

Prix 7s. 6d. broché, 10s. relié.

A vendre à la librairie ecclésiastique de J. M. Lamothe, rue Notre Dame; chez D. et J. Sadlier, coin des rues Notre Dame et St. Francois Xavier; B. Dawson, Place d'Armes; E. R. Fabre et Cie., rue St. Vincent; J. B. Rolland, rue St. Vincent; Z. Chapeleau, rue Notre Dame, et Beauchemin et Payette, rue St. Paul, libraires.

On peut également se procurer chez les personnes ci-dessus nommées, *La Ruche Littéraire Illustrée*. Prix 15 sols par livraison, ou 7s. 6d. par année.

# LE PERE TOM. <sup>(1)</sup>

## CHAPITRE XXVIII.

### RÉUNION.

Plusieurs semaines s'écoulèrent, et les flots de la vie se refermèrent sur le frêle esquif qui avait disparu. Les besoins journaliers sont sans pitié pour nos douleurs ; ils reviennent impérieusement, ils suivent leur cours avec indifférence. Nous avons beau être tués moralement, il faut manger, boire, se coucher et se lever, interroger ou répondre. La réalité triomphe du sentiment ; les habitudes machinales de l'existence subsistent quand nous n'y prenons plus d'intérêt.

Saint-Clare avait mis tout son espoir en sa fille. C'était pour elle qu'il avait arrangé son habitation, et qu'il améliorait sans cesse ses domaines. Maintenant qu'elle n'était plus, il lui semblait qu'il n'avait à s'occuper de rien. A la vérité, il y a une autre vie, qui une fois qu'on l'a comprise, donne une signification nouvelle aux chiffres du temps. Saint-Clare croyait souvent entendre une voix enfantine qui l'appelait vers les cieux ; il voyait une petite main lui indiquer la route ; mais le chagrin le plongeait dans une léthargie profonde. Il était incapable de faire un pas ; il avait une de ces natures qui, par le seul instinct conçoivent une idée plus nette de la religion que beaucoup de chrétiens voués strictement à toutes les pratiques de l'Eglise. La faculté d'apprécier les vérités morales est souvent accordée à des hommes qui semblent passer leur vie à les méconnaître. Moore, Byron et Goëthe ont souvent exprimé le véritable sentiment religieux avec une fidélité à laquelle n'auraient pu atteindre des individus religieux dont ils auraient dirigé toute la conduite. De la part de pareils esprits, le mépris de la foi est une trahison.

Saint-Clare n'avait jamais voulu s'astreindre aux obligations religieuses ; il comprenait si vivement les devoirs du christianisme qu'il reculait devant les exigences que sa conscience lui aurait imposées s'il avait résolu de pratiquer. Telle est l'inconséquence de la nature humaine, qu'elle aime mieux renoncer à une entreprise que de la commencer, et d'être exposée à la suspendre.

Toutefois, Saint-Clare était devenu un autre homme. Il lisait avec attention la petite Bible d'Eva ; il était mécontent de son passé et de son présent ; il se reprochait sa négligence à l'égard de ses esclaves ; et aussitôt après son retour à la Nouvelle-Orléans, il fit des démarches pour obtenir l'émancipation légale de Tom. Il s'attachait chaque jour davantage à ce fidèle serviteur, qui plus que tout autre lui rappelait Eva. Il le gardait constamment auprès de lui ; et quoiqu'il dissimulât d'ordinaire ses sentiments intimes, il pensait presque tout haut avec Tom. Il ne faut donc pas s'étonner du dévouement extraordinaire que celui-ci lui témoignait.

—Eh bien ! lui dit Saint-Clare le lendemain du jour où il accomplit les premières formalités de l'affranchissement, je vais faire de vous un homme libre. Vous pouvez plier bagage, et partir pour le Kentucky.

—Dieu soit loué ! s'écria Tom en levant les mains au ciel.

L'éclair de joie qui brilla sur son visage déconcerta Saint-Clare. Il lui était désagréable que Tom fût si disposé à le quitter.

—Je ne conçois pas vos transports, dit-il sèchement ; vous n'étiez pas trop mal traité ici.

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars, d'Avril, de Mai, de Juin et de Juillet.

—Ce qui me remplit d'aise, maître, c'est d'être libre ;

—Mais, Tom, n'êtes-vous pas d'avis que vous êtes plus heureux ici que si vous étiez libre ?

—Non vraiment, monsieur Saint-Clare, répondit Tom avec énergie.

—Avec votre travail, vous n'auriez pas gagné de quoi être nourri et vêtu comme chez moi.

—Je le sais, monsieur Saint-Clare, vous êtes plein de bonté ; mais j'aime mieux avoir de pauvres habits, une pauvre maison, et les avoir à moi, que d'être bien logé chez un autre. Je crois que c'est naturel...

—Je le suppose, Tom ; ainsi donc, vous me quittez dans un mois, quand toutes les formalités voulues seront accomplies.

—Je resterai tant que monsieur aura besoin de moi, tant qu'il sera dans la peine, reprit Tom.

—Et jusqu'à quand serai-je dans la peine ? demanda Saint-Clare ; quand cette peine finira-t-elle ?

—Quand M. Saint-Clare sera chrétien.

—Et vous avez vraiment l'intention de rester jusqu'à cette époque ? dit Saint-Clare souriant à demi. Oh ! Tom, je ne veux pas vous retenir trop longtemps ; allez retrouver votre femme et vos enfants, et assurez-les de mon amitié.

—Je suis convaincu que ce jour viendra, dit Tom les larmes aux yeux ; le Seigneur vous réserve une mission.

—Une mission ? dit Saint-Clare : je serais curieux de connaître vos idées sur l'espèce de mission qu'il peut me réserver.

—Un pauvre malheureux comme moi a lui-même une mission du Seigneur ; et M. Saint-Clare, riche et savant, doit en avoir une bien plus importante.

—Vous paraissez croire, dit Saint-Clare en souriant, que le Seigneur a grand besoin qu'on travaille pour lui.

—Nous travaillons pour lui quand nous travaillons pour ses créatures.

—Excellente théologie, Tom ! elle vous sert mieux que celle de nos docteurs.

L'entretien fut interrompu par l'arrivée de quelques visites.

Marie Saint-Clare fut aussi sensible à la perte d'Eva qu'elle pouvait l'être. Comme elle avait le talent de rendre tout le monde malheureux autour d'elle quand elle souffrait, ses domestiques eurent plus d'une raison pour regretter leur jeune maîtresse, dont l'intercession les avait souvent préservés des exigences tyranniques de sa mère. La vieille Mammy surtout, que la présence de cet être charmant consolait d'une séparation cruelle, était presque réduite au désespoir. Elle se lamentait jour et nuit ; l'excès de son chagrin la rendait moins alerte, ce qui lui attirait un déluge d'invectives.

Miss Ophélie était inconsolable. L'exemple d'Eva avait exercé sur elle une influence durable : elle était plus douce, plus aimable ; elle vaquait à ses devoirs avec la même assiduité, mais c'était d'un air calme et modeste. Elle s'occupait activement de l'éducation de Topsy, pour laquelle elle n'éprouvait plus le moindre dégoût ; elle ne la regardait plus que comme une créature immortelle, que Dieu lui avait confiée pour être formée aux vertus. Topsy n'était pas devenue une sainte ; mais la vie et la mort d'Eva avaient opéré en elle un notable changement. Son indifférence avait disparu ; elle éprouvait le désir de bien faire. Ses efforts étaient irréguliers, souvent interrompus ; mais elle les renouvelait avec courage.

Un jour que miss Ophélie avait fait demander Topsy, celle-ci, avant que de se mettre en marche, cacha précipitamment quelque chose dans son sein.

—Que faites-vous là ? dit la petite Rosa, qui venait la chercher : vous avez volé quelque chose ?

En même temps, elle la saisit rudement par le bras.

—Laissez-moi, miss Rosa, dit Topsy en se débattant, ce n'est pas votre affaire.

—Je vous ai vue cacher je ne sais quoi, je vous connais ? s'écria Rosa ; et elle essaya de s'emparer de l'objet en litige. Topsy furieuse combattit vaillamment pour défendre ses droits. Le tumulte amena miss Ophélie et Saint-Clare sur le champ de bataille.

—Elle a volé ! dit Rosa.

—C'est faux ! vociféra Topsy avec emportement.

—Donnez-moi ce que vous cachez, dit miss Ophélie d'un ton ferme. Topsy hésitait ; mais, sur une seconde sommation, elle tira de son sein un paquet enveloppé dans le pied d'un de ses vieux bas. Ce paquet contenait un petit livre qu'Eva avait donné à Topsy, et qui se composait de versets de l'Écriture adaptés à chaque jour de l'année ; ce livre était enveloppé d'une bande de crêpe noir arraché aux tentures funéraires. Il y avait en outre dans le paquet un papier renfermant la boucle de cheveux remise à la négresse le jour mémorable où Eva lui avait fait ses adieux.

Saint-Clare fut ému.—Pourquoi, dit-il, avez-vous entouré votre livre de ce crêpe ?

—Parce que... parce que... il venait de miss Eva. Oh ! de grâce, ne me l'enlevez pas !

Puis se jetant brusquement à terre, Topsy mit son tablier sur sa tête, et poussa des cris lamentables. Il était à la fois touchant et comique de voir le vieux bas, le crêpe noir, le livre, la boucle blonde, et la désolation de Topsy. Saint-Clare sourit, mais il avait les larmes aux yeux en disant :—Allons, ne pleurez pas, vous aurez votre trésor. Puis rassemblant les divers objets, il les lui jeta sur les genoux, et entraîna miss Ophélie au salon.

—Vous finirez par tirer bon parti de cette petite, dit-il en faisant un geste avec son pouce par-dessus son épaule. Il faut tâcher d'en faire quelque chose.

—Elle s'est bien améliorée, répondit miss Ophélie, j'en espère beaucoup ; mais, Augustin, ajouta-t-elle en lui mettant la main sur le bras, je vais vous adresser une question. Cette enfant est-elle à vous ou à moi ?

—Je vous l'ai donnée, dit Augustin.

—Mais pas légalement ; je désire qu'elle soit à moi légalement.

—Ah ! ciel ! que dira la société abolitionniste ? On ordonnera un jour de jeûne général en expiation de ce péché si vous devenez propriétaire d'esclaves.

—Quelle folie ! Je veux qu'elle soit à moi pour avoir le droit de l'emmener dans les Etats libres, et lui rendre la liberté, afin que mon œuvre ne soit pas détruite.

—Ah ! cousine, quels projets subversifs ! Je ne saurais les encourager.

—Ne plaisantons pas ; raisonnons plutôt. Il est inutile que je m'efforce de convertir cette jeune fille pour l'abandonner à tous les hasards et à toutes les misères de la servitude. Si vous vouliez réellement me l'abandonner, faites-m'en donation en bonne forme.

—Eh bien, j'y consens, repartit Saint-Clare ; nous verrons. Et il déplia le journal pour le lire.

—Mais j'entends que ce soit fait de suite, dit miss Ophélie.

—Pourquoi tant de précipitation ?

—Parce que le temps présent est le seul qu'on soit sûr d'avoir pour agir. Allons, voici du papier, des plumes et de l'encre, écrivez un acte.

Saint-Clare était ennemi de la contrainte et n'agissait qu'à son corps défendant. Aussi fut-il contrarié de l'insistance de miss Ophélie :—Ne pouviez-vous vous contenter de ma parole ? A vous voir me presser ainsi, je suis tenté de croire que vous avez pris des leçons chez les juifs.

—Je veux être sûre de mon fait, dit miss Ophélie. Vous pouvez mourir, ou vous ruiner, et dans ce cas Topsy serait vendue aux enchères, en dépit de tous mes efforts.

—En vérité, vous êtes remplie de prévoyance. Ma foi ! me trouvant entre les mains d'une Américaine du Nord, il m'est impossible de ne pas céder.

Saint-Clare, qui était versé dans les formalités de la procédure, écrivit rapidement une donation, signa son nom en lettres majuscules, et termina par un énorme paraphe ! Voilà, miss Vermont, dit-il, en lui présentant l'acte.

—Brave garçon, dit miss Ophélie en souriant ; mais ne faut-il pas un témoin ?

—En effet, reprit Saint-Clare. Marie, ajouta-t-il après avoir ouvert la porte de la chambre de sa femme, votre cousine désire avoir votre autographe, veuillez mettre votre nom au bas de ce papier.

—Qu'est-ce que c'est ? dit Marie en parcourant l'acte des yeux. Que c'est ridicule ! Je croyais ma cousine trop pieuse pour se permettre ces choses-là ; mais enfin, puisqu'elle a envie de cette petite, je m'en débarrasse volontiers en sa faveur.

—Maintenant elle est à vous corps et âme, dit Saint-Clare.

—Elle n'est pas plus à moi qu'auparavant ; personne, excepté Dieu, n'a le droit de me la donner ; mais du moins je puis la protéger maintenant.

—Elle est à vous par une fiction de la loi, répondit Saint-Clare ; et il rentra au salon.

Miss Ophélie, qui tenait rarement compagnie à Marie, le suivit, après avoir serré soigneusement la donation, et vint tricoter auprès de lui.

—Augustin, dit-elle tout à coup, avez-vous fait quelques dispositions en faveur de vos esclaves, dans la prévision de votre décès ?

—Non, dit Saint-Clare poursuivant la lecture de son journal.

—Alors votre indulgence pour eux peut leur devenir funeste.

Saint-Clare y avait souvent réfléchi, toutefois il répondit négligemment :

—Mon intention est de m'en occuper.

—Quand ?

—Un de ces jours.

—Mais si vous alliez mourir ?

—Qu'avez-vous, cousine ? reprit Saint-Clare mettant de côté son journal ; trouvez-vous que j'aie des symptômes de fièvre jaune ou de choléra pour réclamer avec tant d'instance des dispositions testamentaires ?

—Au milieu de la vie nous sommes près de la mort, dit miss Ophélie.

—Saint-Clare se leva et s'avança vers la porte qui donnait sur le vestibule, afin de clore une conversation qui ne lui était pas agréable. Il répétait machinalement ce dernier mot : la mort ! Appuyé sur le balcon, il suivit des yeux le jet d'eau qui montait et descendait en pluie d'argent ; il aperçut comme à travers un vague brouillard les fleurs et les vases de la cour, et il répéta de nouveau ce mot si commun dans toutes les bouches, et pourtant si terrible : la mort !

—C'est étrange, se dit-il ; le mot et la chose existent, et nous l'oublions

toujours ! Un homme est vivant, beau, plein d'ardeur et d'espérance ; il ne demande qu'un seul jour, et le lendemain il est anéanti pour toujours.

La soirée était chaude et dorée ; dans un coin de la cour, Tom étudiait sa Bible, suivant les mots du doigt les uns après les autres, et se les murmurant à lui-même. Saint-Clare alla sans affectation s'asseoir auprès de lui.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture, Tom ?

— Je vous en serai reconnaissant, mon cher maître, vous vous en acquittez si bien.

Saint-Clare prit le livre et lut des passages que Tom avait marqués par de fortes accolades.

“ Alors, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire.

“ Et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les unes d'avec les autres comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs.”

Saint-Clare lut d'une voix animée ce fragment de l'Évangile jusqu'au dernier verset :

“ Alors le roi dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui avait été préparé pour le diable et pour ses anges.

“ Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire.

“ J'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité.

“ Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou sans logement, ou sans habits, ou malade, ou dans la prison ; et que nous avons manqué à vous assister ?

“ Mais il leur répondra : Je vous dis en vérité, qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même.”

Saint-Clare parut frappé de ce dernier passage ; il le relut plus lentement, comme s'il en eût médité les termes.

— Tom, dit-il, ces gens que nous voyons si rigoureusement traités auront vécu comme moi dans l'aisance, sans se demander si leurs frères avaient faim ou soif, s'ils étaient malades ou en prison.

Tom ne fit aucune réponse. Saint-Clare se leva, et se promena de long en large sous la galerie qui entourait la cour. Il était si absorbé dans ses pensées, que Tom l'avertit deux fois qu'on allait prendre le thé, que la cloche avait sonné, avant de parvenir à attirer son attention.

A table, Saint-Clare fut distrait et rêveur. Après le thé, il s'installa silencieusement au salon ; Marie s'établit sur un canapé, sous une moustiquaire de soie, et fut bientôt plongée dans un profond sommeil ; miss Ophélie prit son tricot ; Saint-Clare se mit au piano, et joua un air doux et mélancolique, avec accompagnement de harpe éolienne. Il était livré à la rêverie, et on aurait dit qu'il conversait avec lui-même au moyen de la musique. Au bout de quelque temps, il tira d'un casier un vieux livre de musique dont les feuillets étaient jaunis par l'âge.

— Ce recueil, dit-il, appartenait à ma mère, et voici son écriture : venez voir. Elle a tiré ce morceau du *Requiem* de Mozart ; elle le chantait souvent, et il me semble l'entendre encore.

Il donna quelques accords majestueux, et se mit à chanter le *Dies iræ* de l'Église latine. Tom, qui écoutait au dehors, osa s'avancer jusqu'à la porte du salon. Il ne comprenait point les paroles ; mais la musique l'impression-

nait fortement, lorsque Saint-Clare chantait les endroits pathétiques. Tom aurait été encore plus ému s'il eût connu le sens de ces mots :

*Recordare, Jesu pie,  
Quod sum causa tuæ viæ,  
Ne me perdis illâ die :  
Quærens me sedisti lassus,  
Redemisti crucem passus ;  
Tantus labor non sit cassus.*

Saint-Clare donnait à ces vers un accent poétique et profond, car les voiles du passé s'étaient levés, et il croyait entendre la voix de sa mère qui guidait la sienne. L'instrument semblait animé comme le chanteur, et reproduisait avec une énergie pour ainsi dire sympathique les accords qu'avait inspirés à Mozart la perspective de ses funérailles.

Quand Saint-Clare eut fini de chanter, il appuya pendant quelques instants la tête sur sa main ; puis il se mit à marcher dans le salon.

— Quelle sublime conception, dit-il, que celle du jugement dernier ! C'est le redressement des torts de tous les siècles, la solution de tous les problèmes moraux par une infaillible sagesse. Quel admirable tableau !

— Il est terrible pour nous, dit miss Ophélie.

— Il devrait l'être pour moi, dit Saint-Clare s'arrêtant dans sa promenade. Je lisais ce soir à Tom le chapitre de saint Mathieu qui décrit le jugement dernier, et j'en ai été tout saisi. On suppose que ceux qui sont exclus du ciel ont commis des forfaits énormes ; mais non, ils sont condamnés pour n'avoir pas fait le bien, comme s'ils étaient par cela même coupables de tous les crimes.

— Peut-être, dit miss Ophélie, qu'il est impossible de ne pas faire de mal quand on ne fait pas de bien.

— Que dira-t-on, reprit Saint-Clare avec émotion, de celui que ses penchants, son éducation, les besoins de la société ont vainement sollicité à de nobles entreprises, et qui, au lieu de mettre la main à l'œuvre, est resté neutre en présence des luttes et des misères de l'humanité ?

— Mon avis est qu'il doit se repentir, et le plus tôt possible.

— Vous avez l'esprit pratique et vous allez droit au but, cousine ; vous ne me laissez jamais le temps de la réflexion ; vous m'enfermez dans le moment actuel, et c'est toujours un : " A présent même," que vous avez sur les lèvres.

— A présent est à moi, demain ne m'appartient pas, dit miss Ophélie.

— Chère petite Eva ! pauvre enfant ! reprit Saint-Clare ; elle m'a mis sur la voix d'une grande réforme !

C'était la première fois, depuis la mort d'Évangéline, qu'il parlait d'elle si longuement, et l'on voyait qu'en en parlant il s'efforçait de maîtriser la puissance de ses émotions.

— Voici, ajouta-t-il, comme je comprends le christianisme : un homme ne saurait en faire logiquement profession sans consacrer toutes ses facultés à combattre le monstrueux système d'iniquité sur lequel est basé notre ordre social. Il faut même qu'il soit prêt à sacrifier sa vie dans la lutte. Je ne pourrais être chrétien qu'à ce prix, quoique j'aie vu beaucoup de chrétiens éclairés qui s'abstiennent. L'apathie des hommes religieux, leur indifférence pour les maux de leurs frères m'ont, je l'avoue, rempli d'horreur, et ont puissamment contribué à me jeter dans le scepticisme.

— Pourquoi êtes-vous demeuré vous-même dans l'inaction ?

— Parce que mes bonnes dispositions ne consistent qu'à m'étendre sur un sofa et à maudire un clergé qui ne se dévoue pas. Il est facile de s'apercevoir que les autres devraient affronter le martyre.

—Vous allez maintenant sortir de votre inaction ?

—Dieu seul sait l'avenir ! J'ai plus de courage qu'autrefois, parce que j'ai tout perdu, et celui qui n'a rien à perdre brave aisément tous les dangers.

—Et que comptez-vous faire ?

—Mon devoir envers les pauvres et les faibles, tel que je le conçois. Je commencerai par mes esclaves, pour lesquels je n'ai rien fait encore ; et plus tard, peut-être, je tenterai d'être utile à une classe d'hommes tout entière, de sauver mon pays de la position fautive et déshonorante dans laquelle il se trouve à l'égard de toutes les nations civilisées.

—Croyez-vous possible qu'une nation accorde jamais volontairement l'émancipation ?

—Qui sait ? répliqua Saint-Clare ; nous touchons à une époque de grandes actions. L'héroïsme et le désintéressement vont se manifester sur la terre ; déjà les nobles hongrois, au prix d'un immense sacrifice d'argent, ont affranchi des millions de serfs ; peut-être se trouvera-t-il parmi nous des hommes généreux qui n'évalueront pas en dollars la justice et l'honneur.

—J'ai peine à le croire, dit miss Ophélie.

—Mais admettez que l'émancipation vienne demain. Qui fera l'éducation de ces millions d'hommes ? qui leur apprendra à faire usage de leur liberté ? Ils n'arriveront jamais à rien chez nous ; nous sommes nous-mêmes trop indolents pour les rendre actifs, pour en faire des hommes. Ils iront dans le Nord, où le travail est à la mode. Mais vos philanthropes suffiront-ils à la tâche nouvelle qui leur sera imposée ? Vous envoyez des millions de dollars aux missions étrangères ; mais consentirez-vous à recevoir tant d'êtres ignorants dans vos villes et dans vos villages ? consacrez-vous votre temps, votre activité, votre argent, à ranger tant d'idolâtres sous l'étendard de la foi chrétienne ? Si nous émancipons, vous chargez-vous d'instruire ? Combien de familles de Vermont voudront-elles bien recueillir dans leur sein un nègre et une négresse, et chercher à les convertir ? Si je fais d'Adolphe un commis ou un artisan, combien de négociants, d'entrepreneurs le prendront-ils à leur service ? Si je veux mettre Jeanne et Rosa à l'école, y a-t-il dans les États du Nord beaucoup d'institutions qui daignent les admettre ? Et pourtant elles sont aussi blanches que la plupart de nos compatriotes. Vous le voyez, cousine, il faut nous rendre justice : nous sommes dans une mauvaise position ; nous sommes les oppresseurs déclarés des nègres ; mais les barbares préjugés du Nord les oppriment avec une rigueur presque égale.

—Je le sais, répliqua miss Ophélie ; j'avais moi-même contre eux une antipathie que j'ai cru pouvoir surmonter. J'y suis parvenue, et j'ai la conviction que bon nombre d'honnêtes habitants du Nord n'auraient pas de peine à m'imiter. Certes, ce serait un plus grand sacrifice de recevoir des païens chez nous que d'envoyer des missionnaires chez eux ; mais je crois que nous en sommes capables.

—Vous, sans doute, dit Saint-Clare, il n'est rien que vous ne fassiez quand vous pensez que c'est votre devoir.

—Je n'ai pas de qualités exceptionnelles, dit miss Ophélie ; d'autres agiraient comme moi s'ils envisageaient les choses de même. Quand je partirai, j'ai intention d'emmener Topsy. Mes concitoyens se récrieront d'abord ; mais je crois pouvoir les amener à partager ma manière de voir. D'ailleurs, je sais qu'il y a dans les États du Nord des gens qui ont donné asile à des esclaves.

—Oui, mais ils sont en minorité ; si l'émancipation prenait ici de grandes proportions, vous seriez bien embarrassés.

Miss Ophélie ne répondit pas ; il y eut un temps d'arrêt dans la conversation. Saint-Clare était rêveur et abattu.

—Je ne sais, dit-il, pourquoi j'ai tant pensé ce soir à ma mère ? C'est une idée étrange ; mais il me semble qu'elle est près de moi. Je me rappelle ce qu'elle avait coutume de dire. Il y a des instants où nous nous reportons vers le passé, et où nous l'évoquons avec une lucidité singulière.

Après avoir fait quelques tours dans le salon, Saint-Clare ajouta :

—Je vais descendre un moment pour apprendre les nouvelles du soir.

Il prit son chapeau et sortit. Tom, qui le guettait au passage, lui demanda s'il désirait qu'on l'accompagnât.

—Non, mon garçon ; je serai de retour dans une heure.

Tom s'assit sous les arcades de la cour. Il admira la beauté du ciel éclairé par la lune, et écouta le murmure cadencé du jet d'eau. Il pensa avec joie qu'il serait bientôt libre, qu'il retournerait chez lui, et qu'il travaillerait pour racheter sa femme et ses enfants.

Il tâta avec orgueil les muscles de ses bras, en se disant qu'il en serait bientôt l'unique maître, et en calculant ce qu'ils pourraient lui rapporter. Il s'occupa ensuite de Saint-Clare, répéta la prière qu'il ne manquait jamais d'adresser au ciel pour lui : puis ses pensées se portèrent sur Eva ; il s'imagina voir sa figure radieuse et ses cheveux blonds à travers la poussière liquide du jet d'eau. Cependant il s'endormit, et rêva qu'elle accourait vers lui en sautant, le regard animé, les joues colorées, et une guirlande de jasmin dans les cheveux. Tout à coup elle s'enleva de terre, ses joues pâlirent, un nimbe d'or entoura son front, et elle disparut. En ce moment on frappait rudement à la porte, et plusieurs voix se faisaient entendre au dehors.

Tom se réveilla en sursaut ; il s'empressa d'ouvrir. Plusieurs hommes entrèrent, portant sur une civière un corps enveloppé d'un manteau. Les clartés de la lampe tombèrent en plein sur le visage du blessé ; Tom poussa un cri de surprise et de désespoir, qui retentit sous les galeries, et les hommes s'avancèrent avec leur fardeau jusqu'à la porte du salon, où travaillait miss Ophélie.

Saint-Clare était entré dans un café pour lire le journal du soir. Une rixe s'était élevée entre deux hommes à moitié ivres ; on avait essayé de les séparer, et Saint-Clare avait été blessé au côté d'un coup de couteau catalan qu'il s'efforçait d'arracher à l'un d'eux.

La maison se remplit de cris et de lamentations : les domestiques s'arrachaient les cheveux, se roulaient à terre ; on courait au hasard. Marie eut une violente attaque de nerfs ; Tom et miss Ophélie conservèrent seuls leur présence d'esprit. Par les soins de celle-ci, on prépara à la hâte un des lits de repos du salon, et on y déposa le blessé. Épuisé par la perte de son sang, il s'était évanoui ; mais quand miss Ophélie lui eut fait prendre un cordial, il revint à lui, promena les yeux d'objet en objet, et finit par les arrêter sur le portrait de sa mère.

Le médecin arriva, examina la plaie, et l'on put juger à sa physionomie qu'il n'y avait aucun espoir. Néanmoins, avec le concours de Tom et de miss Ophélie, il appliqua un appareil à la blessure, au milieu des gémissements des domestiques, qui s'étaient réunis aux portes et aux fenêtres du vestibule.

—Il faut renvoyer ces gens-là, dit le docteur ; le plus grand calme est indispensable.

Saint-Clare regarda fixement les malheureux que miss Ophélie et le docteur essayaient de congédier.

—Pauvres créatures ! dit-il ; et son visage exprima les reproches que lui faisait sa conscience.

Adolphe refusa absolument de sortir. La terreur l'avait privé de toute présence d'esprit ; il s'étendit sur le parquet, et rien au monde ne put le décider à se lever. Les autres domestiques cédèrent aux instances de miss Ophélie, comprenant que le salut de leur maître dépendait de leur obéissance.

Saint-Clare pouvait à peine parler ; mais il était évident qu'il était tourmenté d'amères pensées. Au bout de quelques minutes, il mit sa main dans celle de Tom, qui était agenouillé près de lui, et la serra en disant :

—Tom ! mon pauvre ami !

—Eh bien ! maître ?

—Je vais mourir, priez !

—Voudriez-vous un prêtre ? dit le docteur.

Saint-Clare secoua vivement la tête, et répéta en s'adressant à Tom.

—Priez !

Tom pria avec ferveur pour l'âme qui s'en allait, et qui se manifestait toute entière dans un regard de ces grands yeux bleus. Quand il eut achevé, Saint-Clare les fixa sur lui sans rien dire, et les referma ensuite. Il saisit de nouveau la main de Tom, et la garda dans la sienne, car le blanc et le nègre sont unis aux portes de l'éternité. Il murmura doucement, d'une voix éteinte :

*Recordare, Jesu pie...  
Ne me perdas... illa die :  
Quærens me... sedisti lassus.*

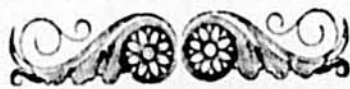
Les paroles qu'il avait chantées le soir lui revenaient à l'esprit, comme une invocation à la miséricorde infinie. Ses lèvres s'entrouvrirent par intervalles pour les murmurer.

—Son esprit s'égaré, dit le docteur.

—Non ! il retourne enfin dans sa patrie ! dit Saint-Clare avec énergie ! enfin ! enfin !....

L'effort qu'il avait fait épuisa ses forces. La pâleur de la mort couvrit ses traits ; mais on eut dit qu'un esprit consolateur y répandait en même temps une douce tranquillité, pareille à celle d'un enfant las qui s'endort.

Il resta immobile pendant quelques instants. On croyait que la main puissante s'était emparée de lui. Avant d'expirer, il ouvrit les yeux. Ils rayonnèrent de la joie qu'on éprouve en revoyant un ami.—Ma mère ! dit-il, et il mourut.



## CHAPITRE XXIX.

### LA FAIBLESSE SANS APPUI.

Il n'y a point dans ce monde de détresse égale à celle des noirs auxquels la mort enlève un bon maître. Il reste à l'orphelin la protection de la loi ; il a une position et des droits reconnus, l'esclave n'en a pas. Ses besoins d'homme ne sont satisfaits qu'en vertu de la volonté souveraine de son maître ; et quand ce maître n'est plus, l'esclave reste sans appui. Ceux qui usent avec humanité de leur puissance irresponsable sont en très petit nombre. C'est un fait constaté, et l'esclave le sait mieux que personne. Il comprend

done qu'il a dix chances contre une de tomber sous le joug d'un despote, et la perte d'un maître bienveillant lui cause naturellement de longs regrets.

Lorsque Saint-Clare eut rendu le dernier soupir, la terreur et la consternation s'emparèrent de tous ses serviteurs. Il avait été frappé si vite, à la fleur de l'âge ! Toute la maison retentit de sanglots et de cris de désespoir.

Marie, qui avait travaillé toute sa vie à affaiblir son système nerveux, tomba de syncope en syncope, et fut dans l'impossibilité d'adresser un dernier adieu à son époux. Miss Ophélie, douée d'une rare énergie, assista son cousin jusqu'au dernier moment, attentive à tout ce qui pouvait le soulager, et elle s'associa de tout son cœur aux ferventes prières que le pauvre esclave avait dites pour son maître expirant.

Quand on le déshabilla, on trouva sur lui un médaillon fermé par un ressort, et qui contenait d'un côté une boucle de cheveux noirs, de l'autre le portrait en miniature d'une femme. On replaça sur la poitrine inanimée ces tristes reliques des premiers rêves qui avaient fait battre avec tant de force un cœur désormais glacé.

Tom, dont toutes les pensées étaient tournées vers l'éternité, ne pensa pas un instant que ce coup affreux le condamnait à la servitude. Il était rassuré sur le compte de son maître ; car après avoir versé sa prière dans le sein de son Père céleste, il en avait reçu une réponse consolante ; l'amour divin se faisait comprendre à cette âme tendre et croyante ; car un vieil oracle a dit : "Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu est en lui." Plein d'espoir et de confiance, Tom était en paix.

La cérémonie funèbre fut célébrée avec son attirail de tentures noires ; la vie quotidienne reprit son cours, et chacun s'adressa cette question :—Que faire ? Marie y pensa en examinant des échantillons de crêpe et d'alépine. Miss Ophélie songea à retourner dans l'Etat de Vermont, et les esclaves, qui connaissaient le caractère impitoyable de leur maîtresse, pensèrent à leur avenir avec terreur. Ils savaient que leur maître seul leur avait montré de l'indulgence, et que maintenant qu'il n'était plus, rien ne les garantirait plus des caprices tyranniques d'une femme aigrie par la douleur.

Environ quinze jours après l'inhumation, miss Ophélie, occupée dans sa chambre, entendit doucement frapper à la porte. Elle ouvrit et vit Rosa, la jeune et jolie quarteronne dont nous avons déjà parlé, les cheveux en désordre et les yeux gonflés de pleurs.

O miss Ophélie, dit-elle tombant à genoux, intercédez pour moi auprès de miss Marie ! elle veut me faire fouetter ; voyez !

Elle présenta à miss Ophélie un papier ; c'était un ordre écrit de la main délicate de Marie, enjoignant au directeur d'une maison de correction de faire donner au porteur quinze coups de fouet.

—Quelle faute avez-vous commise ? dit miss Ophélie.

—Vous savez que j'ai un mauvais caractère ; j'essayais une robe à miss Marie ; elle me donna un soufflet ; je lui dis une impertinence. Elle s'écria qu'elle saurait bien me réduire, et qu'elle m'apprendrait une fois pour toutes à ne pas tant lever la tête. Puis elle écrivit ce billet et me dit de le porter. Ah ! j'en mourrai !

Miss Ophélie réfléchit, tenant le billet à la main.

—Voyez-vous, reprit Rosa, ce n'est pas le fouet qui m'inquiète ; s'il fallait le recevoir de vos mains ou de celle de miss Marie, je me résignerais ; mais être envoyée à un homme, à un homme aussi affreux, quelle honte !

Miss Ophélie savait qu'il était d'usage, dans les Etats du Sud, d'envoyer des femmes et des jeunes filles aux maisons de correction et de les livrer à

des hommes assez vils pour exercer le métier de bourreaux. Toutefois jusqu'alors elle n'en avait vu aucun exemple. Son honnêteté, sa pudeur féminine, ses sentiments d'indépendance et de dignité humaine, se révoltèrent contre cet abus de la force ; mais avec sa prudence habituelle, elle maîtrisa son indignation, et froissant le papier entre ses mains, elle se contenta de dire à Rosa :—Asseyez-vous là, mon enfant, je vais aller trouver votre maîtresse.

—C'est indigne ! c'est monstrueux ! se disait-elle à elle-même.

Elle trouva Marie assise sur une chaise longue ; Mammy lui arrangeait les cheveux, et inclinée devant elle, Jeanne lui réchauffait les pieds.

Comment vous portez-vous aujourd'hui ? dit miss Ophélie.

Marie ferma les yeux et poussa un profond soupir avant de répondre :—Oh ! je ne sais, cousine ; je suis toujours dans le même état.

Et Marie s'essuya les yeux avec son mouchoir entouré d'une large bordure noire.

—Je viens, dit miss Ophélie avec la toux sèche, qui sert ordinairement de préface aux explications difficiles ; je viens vous entretenir de Rosa.

Marie ouvrit de grands yeux et une légère rougeur teignit ses joues blafardes.

—Qu'avez-vous à me dire pour elle ? demanda-t-elle avec aigreur.

—Elle est très-fâchée de sa faute.

—Vraiment ? elle sera bien plus fâchée encore avant peu. Il y a trop longtemps que je tolère son impudence ; je veux la réduire, la dompter !

—Mais ne pourriez-vous la punir d'une manière moins humiliante ?

—Si elle est humiliée, tant mieux ! c'est ce que je désire. Elle a toute sa vie fait la délicate ; fière de sa bonne mine, elle a pris des airs de dame. Je prétends lui donner une leçon qui rabattra son orgueil.

—Mais, cousine, si vous détruisez la pudeur et la délicatesse chez une jeune fille, vous l'aurez bien vite dépravée.

—La délicatesse ! dit Marie d'un air de pitié ; l'expression est bien choisie pour une pareille pécore ! Je lui apprendrai, que, malgré tous ses grands airs, elle ne vaut pas mieux que la dernière des mendiante. Elle ne prendra plus de grands airs avec moi.

—Vous répondrez devant Dieu de cette cruauté !

—En quoi suis-je cruelle, s'il vous plaît ? Je n'ai signé qu'un bon de quinze coups de fouet, et j'ai recommandé de ne pas les appliquer trop fort. Il n'y a là rien de cruel.

—Rien de cruel ! s'écria miss Ophélie. Je suis sûre qu'il n'y a pas de fille qui ne préférât la mort à ce supplice.

—Vous supposez que vos sentiments sont ceux de tout le monde ; mais ces créatures sont accoutumées au fouet. C'est le seul moyen de les soumettre. Laissez-leur singer les dames, faire les belles, affecter de grands airs, elles vous fouleront aux pieds. J'ai été jusqu'à ce jour victime de mes domestiques ; mais je vais commencer à prendre le dessus ; et elles iront toutes, les unes après les autres, à la maison de correction, si elles n'y prennent garde.

Jeanne courba la tête, car elle sentait que ces paroles lui étaient spécialement adressées.

Miss Ophélie eut un moment l'air d'avoir avalé une machine infernale qui était près d'éclater dans son sein. Pourtant, comprenant l'inutilité de la lutte, elle se tut, se recueillit, et alla annoncer à la pauvre Rosa l'inutilité de sa démarche.

La quarteronne malgré ses supplications, fut bientôt emmenée à la maison de correction.

Quelques jours après, Tom rêvait sur le balcon, quand il fut abordé par Adolphe, qui depuis la mort de son maître était plongé dans un profond abattement. Le mulâtre savait qu'il avait toujours été l'objet de l'antipathie de Marie. Il s'en était médiocrement inquiété ; mais n'ayant plus de protecteur, et ne sachant quelle serait sa destinée, il vivait dans des transes perpétuelles.

Marie avait eu plusieurs conférences avec son homme d'affaires. Après avoir pris l'avis du frère du défunt, il avait été résolu qu'on vendrait les esclaves, que Marie garderait seulement ceux qui lui appartenaient en propre, et qu'elle retournerait à la plantation de son père.

--Savez-vous, Tom, que nous allons tous être vendus ? dit Adolphe.

--D'où le tenez-vous ?

—Je m'étais caché derrière les rideaux, pendant que madame délibérait avec son homme d'affaires. Dans quelques jours, nous serons tous mis en adjudication.

—Que la volonté de Dieu soit faite ! dit Tom en se croisant les bras.

—Nous ne retrouverons jamais un tel maître, dit Adolphe ; mais j'aime mieux être vendu que de rester avec madame.

Tom s'éloigna le cœur gros. Il était comme le naufragé, qui aperçoit du haut d'une vague le clocher et les toits bien-aimés de son village natal, et qui ne les entrevoit que pour leur adresser un dernier adieu. Il devait renoncer à la liberté, à sa femme, à ses enfants. Il serra les bras avec force contre son sein, contint ses larmes, et tâcha de prier.

Le pauvre homme avait conçu un tel désir d'être libre qu'il ne pouvait l'arracher de son cœur, et plus il disait :—Que la volonté de Dieu soit faite ! plus il éprouvait de douleur. Il alla trouver miss Ophélie, qui depuis la mort d'Eva lui avait toujours témoigné une amitié et même une déférence marquées.

—Miss Phélie, dit-il, M. Saint-Clare m'avait promis ma liberté. Il avait commencé à s'en occuper ; et si vous aviez la bonté d'en parler à madame, elle croirait peut-être devoir terminer les formalités légales, conformément au vœu du défunt.

—Je ferai de mon mieux, répondit miss Ophélie ; mais si cela dépend de madame Saint-Clare, je n'ai pas grand espoir de réussir ; pourtant je tenterai l'aventure.

Cet incident avait lieu quelques jours après le supplice de Rosa et pendant que miss Ophélie faisait ses préparatifs de départ.

En réfléchissant sur le langage qu'elle avait tenu à Marie, elle pensa qu'elle avait peut-être été trop loin. Elle résolut de modérer son zèle, de se montrer aussi conciliante que possible. Prenant donc son tricot, elle se rendit dans la chambre de Marie, avec la détermination bien arrêtée de déployer toutes ses grâces, et de négocier l'affaire de Tom avec tout le talent diplomatique qu'elle possédait.

Marie était, comme d'habitude, étendue sur une chaise longue, le coude appuyé sur des coussins. Jeanne, qui venait de faire des emplettes, étalait devant elle des étoffes de deuil.

—Celle-ci me convient, dit Marie ; seulement je me demande si elle est strictement de deuil.

—Mais, madame, dit Jeanne avec volubilité, madame la générale Derbenon portait précisément cette même étoffe, l'été dernier, après la mort du général ; cela sied si bien !

—Qu'en pensez-vous ? demanda Marie à miss Ophélie.

—C'est une affaire de mode, répondit l'habitante de Vermont ; vous êtes meilleur juge que moi.

—Le fait est, dit Marie, que je n'ai pas une seule robe qui m'aïlle ; et comme mon intention est de partir la semaine prochaine, il faut que je prenne une résolution.

—Quoi ! vous partez sitôt ?

—Oui ; j'ai reçu une lettre du frère de Saint-Clare. L'homme d'affaires et lui sont d'avis qu'on mette les esclaves et le mobilier aux enchères, et qu'on attende une occasion favorable pour vendre la maison.

—Précisément je voulais vous parler à ce sujet, dit miss Ophélie. Augustin a promis à Tom sa liberté, et entamé les démarches légales nécessaires pour l'obtenir. J'espère que vous emploierez votre influence pour arriver à une prompt solution.

—Je m'en garderai bien, s'écria Marie avec aigreur. Tom est un des esclaves qui se vendront le mieux. D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de la liberté ? Il est beaucoup mieux comme il est.

—Mais il la désire avec ardeur, et son maître la lui a promise.

—Eh ! ils la désirent tous, parce que ce sont des mécontents qui désirent toujours ce qu'ils n'ont pas. En principe, je suis opposée à l'émancipation. Placez un nègre sous la tutelle d'un maître, et il se comporte assez convenablement ; mais rendez-le libre, et il devient paresseux, incapable, ivrogne ; il arrive au dernier degré de la dégradation. J'en ai vu cent fois l'expérience, la liberté n'est pas un bienfait.

—Mais Tom a tant de piété, de courage, d'ardeur au travail !

—Oh ! je le sais aussi bien que vous. J'ai eu des centaines de nègres tels que lui. Il ira bien tant qu'on le surveillera ; voilà tout.

—Mais considérez, dit miss Ophélie, que si vous le mettez en vente, il peut tomber entre les mains d'un mauvais maître.

—Oh ! cela ne signifie rien, s'écria Marie. Il n'arrive pas une fois sur cinquante qu'un bon serviteur rencontre un mauvais maître. La plupart des maîtres sont bons, quoi qu'on en dise. J'ai été élevée dans les Etats du Sud, et je n'ai pas connu un seul maître qui ne traitât bien ses esclaves, aussi bien qu'ils le méritaient. Je n'ai aucune inquiétude sous ce rapport.

—Soit, dit miss Ophélie avec énergie ; mais je sais qu'un des derniers vœux de votre mari était que Tom eût sa liberté ; c'était une des promesses qu'il avait faites à la chère petite Eva à son lit de mort, et je ne supposais pas que vous vous croiriez en droit de la mépriser.

A ces mots, Marie se couvrit la figure de son mouchoir bordé de noir, se mit à sangloter, et se servit de son flacon d'odeurs avec une véhémence inaccoutumée.

—Tout le monde est contre moi, s'écria-t-elle, personne n'a la moindre attention pour moi ! Quoi ! vous me rappelez le souvenir de mes peines !.. Je ne m'y serais pas attendue de votre part. Mais on ne songe pas à mes tribulations ! J'avais une fille, et elle m'a été enlevée ! J'avais un mari qui me convenait,—et bien peu de gens me conviennent,—il m'a été enlevé ! Pouvez-vous avoir si peu d'égards pour moi, me traiter avec tant d'inhumanité !.. J'aime à supposer que vos intentions sont bonnes ; mais que vous êtes imprudente !..

Et Marie se lamenta, demanda de l'air, pria Mammy d'ouvrir la fenêtre, d'aller lui chercher la bouteille d'eau-de-vie camphrée, de la délayer, et de lui baigner la tête.

Miss Ophélie s'esquiva au milieu du désordre que suscitèrent ces ordres divers. Elle reconnut qu'il était inutile d'insister, et que Marie lutterait toujours avantageusement contre elle avec le renfort d'attaques de nerfs dont elle disposait. La bonne dame revint cependant à la charge ; elle se permit de nouvelles allusions aux désirs exprimés par Saint-Clare et par Evangéline ; mais la veuve avait toujours une syncope à sa disposition. En conséquence, tout ce que put faire miss Ophélie, ce fut d'écrire de la part de Tom à madame Shelby, de lui conter les peines du pauvre noir, et de la supplier de venir à son aide.

Le lendemain, Tom, Adolphe, et une demie-douzaine d'autres esclaves, furent conduits au magasin d'esclaves, pour y attendre le bon plaisir du marchand, qui devait en composer un lot.

(La suite au prochain numéro.)

425



## Portrait d'une Gente Damoiselle.

PAR UN POÈTE DU XV<sup>e</sup>. SIÈCLE. (\*)



Fraîche beauté, très-riche de jeunesse,  
Riant regard très-amoureusement,  
Plaisant parler gouverné par sagesse,  
Pied féminin en corps bien fait et gent,  
Haultain maintien, décencé doucement,  
Accueil humble, plein de lie,  
Sans nul danger bonne chère faisant,  
De ces grands biens est ma dame garnie.



Bonté, honneur avecque gentillesse,  
Tiennent au cœur en leur gouvernement  
Et loyauté jour et nuit ne la laisse :  
Nature met tout son entendement,  
A la former et faire proprement,  
De point en point c'est la mieux accomplie,  
Qui aujourd'hui soit au monde vivant,  
Je n'y dis rien que tous ne vont disant,  
De ces grands biens est ma dame garnie.

CHARLES D'ORLÉANS.

(\*) Ce gracieux tableau est emprunté à une ballade que Charles d'Orléans composa en Angleterre durant sa captivité, après la bataille d'Azincourt, où il avait été fait prisonnier.

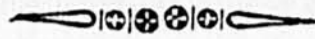
(Note Editoriale.)



## LA DETTE DU SANG.

(Suite et fin). \*

D



—Je n'ai point l'humeur martiale de ces belles dames d'autrefois, reprit la marquise : je crois que ces histoires sont des contes du temps où la reine Berthe filait ; quant à moi, j'ai un naturel plus paisible, et d'ailleurs, il me semble que tu as assez fait pour laisser les armes à ceux qui n'ont pas encore combattu pour leur pays.

—Encore une fois, ma chère enfant, sois raisonnable, si je suis obligé de partir, quand j'aurai rempli la mission qu'on m'a confiée, je reviendrai pour ne plus te quitter.

Ces paroles étaient comme un glaive de douleur qui déchirait le cœur de la marquise. Un moment, elle avait cru apercevoir un rayon d'espérance, et, cette douce lueur, elle la voyait tout à coup disparaître, derrière un sombre nuage. Cependant, elle eut assez de sagesse pour ne pas trop empoisonner par l'idée du prochain départ de son mari, les quelques jours de calme et de tranquillité qui lui étaient accordés. “N'allons pas, disait-elle, nous laisser abattre par l'idée d'un malheur qui n'est pas encore accompli ; jouissons des courts instants de paix qui nous sont donnés ; nous aurons bien le temps de les regretter et de les pleurer, quand ils ne seront plus.” En effet, à partir de ce jour, Gabrielle fut plus calme, le voile qui obscurcissait son front depuis si longtemps disparut. Ses yeux n'étaient plus noyés de larmes et brillaient de tout leur éclat.

Dès le lendemain, M. de L\*\*\*, après s'être longuement entretenu avec la marquise, manda son intendant pour lui communiquer ses secrets et pour travailler à son œuvre de concert avec lui. Comme il était très riche et qu'il ne voulait pas rester en arrière, il s'occupa d'abord de ce qu'il devait faire pour sa part, ensuite il alla rendre des visites aux royalistes de la capitale.

Georges Duval, depuis l'arrivée du marquis, était encore plus sombre que d'habitude ; à table, il ne mangeait pas plus qu'il ne parlait. Il avait toujours les yeux fixés sur la marquise, comme s'il eut été frappé d'une ressemblance ou d'un souvenir. Huit jours furent bientôt écoulés, le bonheur de la marquise touchait à son terme. On eut dit que le sort était jaloux de lui voir goûter quelques moments de repos. Déjà de nouveaux orages s'amoncelaient à l'horizon.

Sur le soir du huitième jour, Gabrielle, M. l'abbé de Montjoux et Georges Duval attendaient dans le salon la rentrée du marquis. Six heures sonnèrent et il ne venait pas ! Quoique habituée à l'exacte ponctualité de son mari, la marquise prit d'abord patience, mais au bout d'une heure, des angoisses terribles vinrent la saisir. “Je suis perdue, dit-elle, mon mari ne rentre pas. Quelque malheur lui est arrivé.”

Le vieux prêtre, toujours prêt à la consolation, essaya de dissiper ses craintes.

—N'allez pas vous tourmenter de nouveau, madame, lui dit-il ; l'expérience vous a suffisamment démontré que vous n'étiez pas prophète ; ne vous fiez pas à des pressentiments qui vous ont trompée tant de fois. Naguères vous pressentiez la mort de M. le marquis ; vous entendiez les balles siffler à ses oreilles, tandis qu'il cheminait paisiblement bien loin du combat. Il en sera de vos craintes actuelles comme des autres ; vous savez, d'ailleurs,

(\*) Voir le dernier numéro de la *Ruche Littéraire*.

que M. le marquis voulait terminer aujourd'hui même ses affaires ; il n'est donc pas étonnant qu'il se fasse attendre un peu plus qu'à son ordinaire.

Ainsi, mais inutilement le vieillard essayait de tranquilliser la marquise, les heures fuyaient et M. de L\*\*\* ne rentrait pas.

M. de Montjoux commença lui-même à concevoir de sérieuses appréhensions et s'offrit, de concert avec l'intendant, pour aller à la recherche du marquis. Ils sortirent ensemble.

Il était dix heures, quand Georges Duval rentra pour annoncer à la marquise qu'ils n'avaient pu trouver son époux.

Accablée par cette nouvelle, Gabrielle resta seule dans le salon avec sa femme de chambre, en proie aux plus tristes réflexions.

#### IV.

Du temps que la marquise plongée dans l'inquiétude et la tristesse, attendait vainement le retour de son mari, un inconnu venait d'être traduit à la barre du tribunal révolutionnaire. Ce tribunal avait été créé depuis peu par le comité du Salut Public, pour juger sans appel les conspirateurs et les ennemis de la République : il devait connaître de toute entreprise, de tout attentat contre la souveraineté du peuple, contre l'unité et l'indivisibilité de la République ; il devait s'enquérir de tous les complots, tendant au rétablissement de la monarchie et les réprimer par des mesures énergiques et sûres. Quoique souvent flétries par la plume des historiens mercenaires, les sentences de ce tribunal furent généralement aussi justes que le permettaient les dangers de l'époque.

Un verdict de mort venait d'être prononcé, lorsque l'inconnu fut introduit dans la salle.

— Ton nom, citoyen, demanda le président.

— Mon nom ne fut jamais un crime, répondit l'accusé. Je suis français..... voilà tout ce que j'ai à répondre à un tribunal dont je méconnais l'autorité.

Après les autres questions d'usage, l'accusateur public fit savoir au prévenu les griefs dont il était inculpé.

— Citoyen, lui dit-il, des patriotes venus naguères de la Vendée, t'ont reconnu pour l'un des chefs de l'armée royaliste. Tu es à Paris dans de mauvaises intentions, sans doute pour tramer de perfides complots contre la République ; on t'a vu, depuis plusieurs jours, visiter fréquemment des maisons suspectes. Je réclame contre toi, la justice et la sévérité des lois.

— Quels sont tes moyens de défense, dit le président à l'accusé, après les dépositions de quelques témoins ?

— De même que je n'ai pas voulu répondre à vos questions, de même répliqua l'accusé, je ne veux pas m'abaisser à me justifier, prononcez votre sentence ; je ne la crains pas. J'ambitionne la gloire de mourir pour la cause de la monarchie.

A la suite d'une courte délibération, l'arrêt de mort fut rendu contre l'inconnu : on ordonna en même temps une enquête pour découvrir son nom, et sa famille.

Le condamné écouta la lecture de son jugement d'un air impassible ; il fut aussitôt conduit à la conciergerie.

Quand le malheureux se vit seul enfermé dans un noir cachot, l'énergie dont il avait fait preuve devant le tribunal, l'abandonna complètement. Ce qui le tourmentait, ce n'était pas la mort. C'est à peine si, dans ce

moment suprême, il pensait à la vie, à son épouse, à son fils qu'il ne devait plus revoir. Une autre pensée occupait seule son esprit. L'armée royaliste comptait sur lui pour avoir des fonds ; il avait déjà collecté dans Paris une forte somme qu'il avait cachée dans un endroit connu de lui seul et ceux qui lui avaient accordé une confiance illimitée, devaient être privés d'un secours sur lequel ils comptaient avec pleine assurance.

Il y avait près d'une heure qu'il était plongé dans ces méditations, lorsqu'il entendit le grincement des verroux. La porte s'ouvrit lentement et un homme se posta, immobile, devant lui. Cet homme était le gardien en chef de la conciergerie.

—Monsieur, lui dit-il, après avoir curieusement examiné ses traits pâles et souffrants, vous paraissez abattu ; vous n'êtes plus l'homme qui répondait tout-à-l'heure à ses juges, avec tant de fierté et d'assurance, auriez-vous peur de la mort ?

—Peur de la mort ! s'écria le condamné. Je l'ai approchée cent fois d'aussi près que je la vois aujourd'hui. Il est pour moi quelque chose de plus cruel... Mais vous, que venez-vous faire ici ? laissez-moi passer en paix les derniers moments qui me restent.

—Noble inconnu, reprit le gardien, avec un ton de voix affectueux et compatissant, mes intentions ne sont pas aussi inhumaines que vous le supposez. Le courage que vous avez montré devant vos juges, et votre figure que j'ai vu certainement quelque part, me font éprouver pour vous des sentiments que je n'ai pas pour les autres prisonniers. En disant ces paroles, le geôlier tenait toujours les yeux fixés sur le condamné ; puis, après quelques moments de silence, il reprit : Vous êtes le marquis de L\*\*\* !

—Malheureux ! s'écria brusquement le prisonnier, qui vous a dit mon nom ? Comment me connaissez-vous ?

—Je vous reconnais à la blessure que vous portez à la main. J'ai servi avec vous en Amérique sous le général Rochambeau. J'étais simple soldat, vous étiez alors capitaine. Je me souviens que votre compagnie nous tira un jour d'un grand péril, dans une affaire qui venait de s'engager près de Charlestown avec un détachement de l'armée de Cornwallis. C'est là, je crois, que vous avez reçu le coup de sabre dont la cicatrice paraît encore sur votre main droite. Ne craignez point pour vos secrets si vous en avez ; je ne les connais pas d'ailleurs et je vous jure que je ne révélerai point votre nom, puisque vous tenez à ce qu'il soit caché. Soyez persuadé que c'est seulement par intérêt pour vous que je suis venu ici. Si je pouvais vous rendre quelque service, je le ferais volontiers.

Le lecteur ne sera pas étonné d'un pareil langage, il sait que le soldat français éprouve toujours de la sympathie pour ceux qui ont combattu avec lui sur le même champ de bataille.

—Mon bon ami, lui dit le marquis, en lui tendant la main, les services que vous pouvez me rendre ne sont pas ceux dont j'ai besoin.

—Qu'en savez-vous ? je puis peut-être plus que vous ne croyez.

Le prisonnier réfléchit quelques instants, une lueur d'espoir vint ranimer ses traits abattus et dissiper la tristesse qui assombrissait son front.

—J'ai foi en votre parole d'ancien militaire, dit-il au gardien, et je n'hésite pas à me confier à vous. Aussitôt il fit part à son honnête compagnon d'armes du sujet de ses inquiétudes et de ses regrets.

Après le récit du marquis, le geôlier qui savait combien il doit en coûter à un homme d'honneur de manquer à sa parole et de passer pour un traître, dit au prisonnier :

—Marquis, si je vous offrais le moyen de sortir cette nuit, reviendriez-vous ici, à l'heure que je vous fixerais ?

—Je vous le jure, s'écria celui-ci, en lui pressant vivement la main.

—Eh bien, soyez rendu demain matin avant cinq heures. Je vous attendrai à la grille ; suivez-moi.

Ils descendirent aussitôt l'escalier, traversèrent un corridor et se trouvèrent à la porte de la prison. Le gardien fit sortir le condamné en lui rappelant à voix basse l'heure à laquelle il devait se rendre.

Il était alors dix heures du soir.

## V.

Au sortir de la prison, le marquis tout préoccupé de la mission qu'on lui avait confiée, se dirigea vers le faubourg St. Germain, à l'hôtel du comte de Brignon, son ami dévoué. Celui-ci, étonné de le voir, s'empressa de lui dire combien Madame de L\*\*\* était désolée de son absence.

—Mon cher ami, lui dit le marquis, depuis que je ne vous ai vu, j'ai été arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire.

—Mais cette arrestation n'a pas eu de suites, reprit brusquement le comte ?

—Ah ! elle en a eu de terribles pour moi.

—Votre secret serait-il découvert ?

—Heureusement non ; c'est ce qui me console ; mais....

--De grâce, expliquez-vous !

—Occupons-nous d'abord de l'armée royaliste. Mon cher comte, il faut que vous alliez à ma place trouver les chefs Vendéens. Je devais seulement partir dans deux jours ; mais fuyez dès demain, c'est absolument nécessaire.

Les deux amis convinrent ensemble des mesures qu'il y avait à prendre et ce ne fut qu'après avoir entièrement arrangé ses affaires que le marquis s'occupa de sa malheureuse épouse et de lui-même.

—Il est bien entendu, dit-il, mon cher comte, que vous quitterez Paris dès demain. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander. Consentez-vous à ce que la marquise vous accompagne avec son enfant ? Il est temps que je vous apprenne une fatale nouvelle... C'est la dernière fois que je vous parle. Bientôt, je vous dirai adieu pour toujours. Je suis condamné à mort !

—Condamné à mort ! mais alors, comment êtes-vous libre ? et puisque vous pouvez vous enfuir, auriez-vous la folie d'aller porter votre tête sur l'échafaud ? fuyez, puisque vous êtes libre.

—Il m'est impossible de fuir ; celui qui m'a ouvert les portes de mon cachot pour quelques heures seulement répond de moi sur sa tête. Je ne puis sauver ma vie aux dépens de la sienne.

—C'est votre droit cependant, une promesse ne peut pas vous lier avec vos ennemis.

--Comte, reprit le marquis, j'ai donné ma parole, et, vous chercheriez inutilement à me détourner de mon dessein ; il faut que vous alliez trouver la marquise ; il est plus prudent qu'elle vienne ici, gardez-vous bien surtout, de lui annoncer mon malheur, dites-lui seulement que je suis prisonnier et tâchez de lui faire comprendre qu'il est urgent qu'elle parte demain avec vous, qu'on ignore mon nom, mais qu'on fait des démarches pour le découvrir et que ma position pourrait devenir plus grave, si elle s'obstinait à rester à Paris contre mes désirs.

Le comte, voyant qu'il lui serait impossible d'ébranler la résolution de

son ami, n'insista pas davantage. Il fit aussitôt atteler sa voiture et courut en toute hâte chez madame de L\*\*\*. Un domestique fut aussi envoyé vers Georges Duval pour lui dire de se rendre sur le champ auprès du marquis. Celui-ci, durant cet intervalle, écrivit quelques lettres et finit de régler ses affaires.

Georges Duval et la marquise arrivèrent à l'hôtel de Brignon à peu près en même temps. Le premier, toutefois, eut le temps de connaître le triste sort de son protecteur avant l'arrivée de la marquise.

Nous n'essaierons pas de dépeindre les émotions qui poignaient le cœur des deux époux au moment de leur séparation; le lecteur sentira mieux qu'on ne saurait la décrire la situation pénible dans laquelle ils se trouvaient.

L'infortunée marquise cherchait à lire dans les yeux de son mari et sur la figure pâle et préoccupée du comte : elle craignait qu'on ne lui cachât quelque affreux secret.

Cependant les heures qui sont si brèves alors qu'on les voudrait si longues, s'étaient écoulées, rapides comme l'éclair, il était trois heures et demie quand Georges Duval proposa au marquis de courir à la conciergerie, avertir le gardien que son prisonnier ne tarderait pas à venir.

## VI.

Le tribunal révolutionnaire qui n'avait pas définitivement fixé le moment de l'exécution, lorsqu'il avait prononcé l'arrêt de mort du marquis, reçut le soir même des nouvelles de la Vendée et des renseignements d'après lesquels on ne pouvait douter que l'inconnu ne fût un des chefs les plus influents du parti royaliste.

Il parut urgent au comité de salut public de ne pas différer l'exécution et on résolut que le prisonnier serait livré au supplice dès le lendemain à six heures.

Lorsque cet ordre fut connu du gardien, ce fut pour lui un coup de foudre. Je suis perdu, dit-il en lui-même ; il n'arrivera jamais à temps ; encore si je lui avais précisé un moment ; mais je lui ai dit seulement d'être rendu avant cinq heures, assurément il attendra la dernière minute.

La nuit se passa pour lui dans une anxiété mortelle : autant les heures paraissaient rapides au marquis et à son épouse, autant le gardien les trouvait lentes à s'écouler.

Quatre heures venaient de sonner, lorsque quelqu'un se présenta au guichet. Ce n'était pas le marquis !

—C'en est fait de moi, dit le gardien à Georges Duval, que voulez-vous que je fasse ? Je répons du prisonnier sur ma tête, dans quelques secondes on va venir pour l'emmenner.

Tandis qu'il se livrait à son désespoir, Georges Duval murmurait à demi-voix ces paroles : " C'est moi qui lui ai ravi un frère et un père ; je lui sauverai son époux ; c'est une dette sacrée, ... la dette du sang..... "

—Geôlier, s'écria-t-il, je suis de l'âge et de la taille du marquis, on nous prendrait facilement l'un pour l'autre, conduisez-moi dans son cachot. Je consens à prendre sa place.

Le gardien ne savait à quoi se résoudre. La compassion qu'il avait ressentie pour le marquis n'allait pas jusqu'à lui faire volontiers le sacrifice de sa vie. D'un autre côté, il regardait comme un crime pour lui d'envoyer à la mort un homme qui n'avait subi aucune condamnation.

—N'hésite donc pas, lui dit l'intendant, l'heure approche, il n'est plus temps

de réfléchir. Si je prends la place du marquis, c'est parce que j'ai des raisons pour le faire. C'est mon devoir et le ciel m'en tiendra compte.

Le gardien finit par accéder à ses désirs.

—Je n'ai plus qu'une seule chose à vous demander, lui dit alors Georges Duval, lorsqu'il fut entré dans le cachot de M. de L\*\*\*: tâchez de porter une lettre à l'endroit que je vous désignerai; vous pouvez le faire sans vous compromettre.

Il écrivit au crayon, quelques lignes à M. l'abbé de Montjoux et le pria de se rendre à six heures sur la place de la Révolution.

Peu d'instants après, deux commissaires du comité de Salut Public vinrent annoncer au prisonnier qu'il allait mourir. Ils étaient loin de soupçonner la substitution, ils ne s'en aperçurent nullement.

A peine avaient-ils quitté la prison, que le bruit de la fatale charrette se fit entendre dans la cour. Les bourreaux lièrent les mains à l'intendant et l'emmenèrent.

## VII.

Les courts instants que les deux époux avaient à passer ensemble, furent bientôt écoulés et leur séparation eut lieu, terrible et déchirante.

Le comte de Brignon monta dans sa voiture avec Madame de L\*\*\* et son fils, tandis que le marquis, le cœur oppressé par les regrets, regagnait sa prison.

Il ne se doutait guère que, pendant qu'il s'acheminait en toute hâte vers la conciergerie, son ami Duval était près de mourir à sa place sur l'échafaud.

Le gardien, préoccupé de la détermination qu'il avait prise, et tremblant que le mystère ne fût découvert, se promenait à grands pas devant la porte de la prison, afin d'éloigner le marquis dès qu'il le verrait venir.

Cinq heures étaient sonnées, lorsque celui-ci se présenta à la grille.

—Il est trop tard, lui dit le gardien, fuyez, fuyez vite!

—Trop tard! dit le marquis, mais il est à peine cinq heures.

—Fuyez, vous dis-je.... Vous êtes perdu et vous me perdez avec vous, si vous restez un moment de plus.... Celui que vous m'avez envoyé, a pris votre place.

—Malheureux! que dites-vous?

—La vérité. Si vous étiez resté cette nuit, en ce moment vous seriez sur la fatale charrette; l'exécution a lieu à six heures: voilà près d'un quart d'heure qu'ils sont partis.

—O ciel! serait-ce possible? mais j'ai encore le temps et je cours....

—Arrêtez, marquis; voudriez-vous faire trois victimes au lieu d'une? Si vous y allez, je suis perdu.

Le marquis n'entendit pas ces dernières paroles qui l'eussent peut-être arrêté; il avait disparu comme l'éclair.

Cependant le cortège qui emmenait Georges Duval à l'échafaud était arrivé à la place de la Révolution quelques instants avant que M. de L\*\*\* n'y fût arrivé lui-même.

Bien que l'exécution qui allait avoir lieu ne fût connue que de la veille, la place était encombrée de curieux.

Il n'y a rien au monde de hideux comme cet empressement de la populace à de pareils spectacles: rien n'atteste plus la dégradation humaine que de voir des hommes assister avec une infernale satisfaction à ces horribles tragédies et regarder paisiblement les dernières convulsions d'un supplicié.

Soudain un vieillard se détache de la foule : son front mélancoliquement penché vers la terre, montrait combien il était affligé de ce qui allait se passer, cet air de souffrance contrastait avec le calme qui régnait d'ordinaire sur sa belle et vénérable figure. Il se dirigea vers l'échafaud, dit quelques mots à celui qui commandait le convoi, et, sur un geste affirmatif, s'approcha du condamné.

Une sorte de stupéfaction saisit la foule et le bourreau, immobile, regardait avec étonnement. Le vieillard, après avoir échangé quelques mots avec le condamné, leva vers le ciel des yeux où brillaient à travers les larmes, le rayonnement de la prière et de l'amour ; il prononça, la main inclinée vers le front du condamné, quelques paroles mystérieuses.... Ce spectacle touchant émut la multitude ; le vieillard s'agenouilla sur les marches de l'échafaud... tandis qu'il faisait sa prière, les bourreaux se saisirent du patient..... il se fit alors parmi les spectateurs un bruit confus, semblable au murmure d'une mer agitée.

La place commençait à être déserte quand le marquis y arriva, égaré par la douleur. Il erra de rue en rue pendant plus d'une heure et enfin il alla trouver l'abbé de Montjoux.

—Secourez-moi, mon père, dit-il en entrant chez lui. Je suis au désespoir.....

—Je connais votre malheur, marquis, lui dit le saint prêtre, j'ai assisté notre ami dans ses derniers moments. Sans doute le sacrifice qu'il vient de faire est un grand malheur, mais vous n'en êtes pas la cause volontaire ; ne vous laissez donc pas abattre et conservez-vous pour la marquise, c'est pour elle que Dieu a ainsi disposé ce fâcheux événement. Vous le verrez par ce que j'ai à vous dire de la part du malheureux Duval. Allons ensemble annoncer à son frère cette triste nouvelle.

Ils accomplirent sur le champ ce pénible devoir. Le prêtre, comme un ange consolateur, adoucit un peu, par de pieuses paroles, la douleur amère de la famille de l'intendant. C'est alors seulement que le marquis connut les motifs qui avaient porté son ami à cet inconcevable dévouement. Georges Duval était le fils de François, le fermier du père de la marquise. Après les malheurs dont nous avons écouté le récit au commencement de cette histoire, le jeune Duval ne pouvant plus rester dans un pays qui lui rappelait de si tristes souvenirs, vint à Paris auprès de son frère. Il se maria à l'âge de vingt-sept ans et eut le malheur de perdre sa jeune épouse au bout d'une année, elle mourut en donnant le jour à la petite Jenny. C'est seulement le soir de l'arrivée du marquis et après que Mme. de L\*\*\* eut raconté sa vie, que Duval reconnut la fille de son ancien bienfaiteur.

A quelques jours de là, le marquis, muni d'un faux passeport, put se diriger vers l'ouest. Il rentra en France à la Restauration. Jenny qui l'avait accompagné et que madame la marquise chérissait comme sa propre fille, vint à Paris avec le marquis.

En 1817, elle fit un riche mariage, et c'est elle-même qui nous a raconté cette histoire.

Docteur ACHILLE NICOLAS.



**DIEU.**

J'ai dit, en voyant la rose,  
Fraîche éclore,  
En voyant le beau ciel bleu,  
Et l'herbe de la prairie  
Refleurie,  
Voici la saison de Dieu.

J'ai dit : voici que commence  
L'œuvre immense  
Du maître de l'univers ;  
Muse, tiens ta lyre prête  
Pour la fête,  
Et consacre lui tes vers.

Voici le moment peut-être  
De connaître  
Ce que le monde ignore,  
Et de sonder le mystère  
Que veux taire  
Le grand nom de Jéhova.

Écoutons la voix qui passe  
Dans l'espace  
Sur les ailes des oiseaux ;  
Puis cette autre voix qui gronde  
Et, profonde,  
Sort de l'abîme des eaux.

Puis l'abeille qui bourdonne  
Et moissonne  
Sur chaque fleur en passant ;  
Et ce qu'à la frêle plante  
Qui serpente  
Dit le Zéphir caressant.

Écoutons ce que murmure  
La nature,  
A l'instant de son réveil ;  
Écoutons cette harmonie  
Infinie  
Qui monte vers le soleil.

Quoi ! jamais dans son délire  
Nulle lyre,  
Hélas ! nul poète humain  
Ne pourra-t-il faire entendre  
Et comprendre  
Le nom de l'être divin ?

Oh ! quand pourras-tu, mon âme,  
Pure flamme,  
Luire sur ce que j'entends ;  
Quand pourras-tu, feu sonore,  
A l'aurore  
Chanter comme le printemps ?

Car cet hymne qui s'élève  
De la grève,  
Quand le vent parle au roseau,  
Ce murmure des fontaines  
Et des plaines,  
Où chantent l'herbe et l'oiseau,

C'est le nom dont la nature  
Douce et pure,  
Aime à nommer l'éternel,  
Mot d'une langue sacrée,  
Ignorée  
Hélas ! de chaque mortel !

(Québec, Août 1853)

CHARLES BERGER.

**REFLEXION.**

AIR : *T'en souviens-tu* (D'EMILE DÉBRAUX).

Quand tous nos fronts rayonnent d'allégresse,  
Quand de nos seins s'exalent des chansons,  
Riches d'amour, d'espoir et de jeunesse  
Pour le plaisir nous nous réunissons ;  
Nous ne songeons point, dans notre délire,  
Que tôt ou tard il faudra nous quitter,  
Que le bonheur qu'ici chacun respire,  
Plus d'un, ailleurs, pourra le regretter.

V. BARON.

## DE L'AÉROSTATION.

Au point de vue Philosophico-Politique.—M. Petin.



“ S'il est dans le génie de l'homme de soumettre à sa puissance, il est dans sa destinée de voir croître indéfiniment cette puissance.—ED. MAREY-MONGE. ”

“ L'aéronautique créera le système le plus économique, le plus facile, le plus confortable, le plus attrayant des relations internationales.—PÉRREYMOND. ”

## I.

Le 21 novembre 1783, à une heure de l'après-midi, un des plus vastes génies qui aient éclairé le monde, le vengeur des libertés américaines, le citoyen dont Turgot avait dit : “ Il arracha la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans (*Eripuit calo fulmen sceptrum que tyrannis*), ” BENJAMIN FRANKLIN, sanctionnait de ses lumières la découverte de l'aérostation. Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes venaient de tenter le premier voyage aérien. Partis des jardins de la Muette sous les yeux de toute la cour, ils avaient eu, entre autres spectateurs célèbres, pour témoin de leur hardie entreprise, le vénérable délégué des patriotes d'Amérique près de Louis XVI. Il semblait qu'il eût été envoyé par le Nouveau-Monde pour assister à cette nouvelle conquête de l'homme sur la nature éthérée et la consacrer par ses paroles, car quelqu'un s'écriant avec la sottise de l'ignorance : “ A quoi bon les ballons ?—A quoi bon l'enfant qui vient de naître ? ” répondit le philosophe.

Si, depuis ce premier pas, l'enfant a hésité dans sa marche ; si, malgré de courageux essais, on n'est pas encore arrivé, après un demi-siècle, à lui enseigner une allure ferme et décidée ; est-ce une raison pour l'abandonner ? est-ce une raison pour désespérer ? Non sans doute : la perfectibilité de l'homme se traduit par ses découvertes dans la science, laquelle, lui rapportant d'abord des bénéfices sensibles, influe graduellement sur ses rapports moraux avec ses semblables. Pour aider ses efforts, la nature lui a mis entre les mains des ressources infinies. Au XIXe siècle de notre ère, il en est arrivé à dompter trois des éléments organiques de la création. Quoi donc alors lui empêcherait d'aspirer à l'empire du quatrième ? L'imagination qui réside en nous ne nous apprend-elle pas que, puisque nous pouvons concevoir, nous pouvons exécuter. “ Mais, nous dira un sceptique, tant de lutttes infructueuses finissent par dégoûter. ” Eh ! avez-vous compté tous les tâtonnements, toutes les déceptions, tous les déboires des inventeurs de la poudre, de l'imprimerie, du télégraphe électrique et de la vapeur ? Etes-vous de ceux qui ne croient qu'aux choses approuvées par l'usage de ceux qui, dans un autre âge, crucifiaient Jésus, traitaient Colomb de visionnaire, condamnaient Galilée ou se riaient de Newton ?

S'il en est ainsi, hors de cette époque qui n'est pas la vôtre ! mais si vous sentez que l'humanité progressive n'est pas plus circonscrite dans ses aspirations matérielles que dans ses aspirations intellectuelles, je vous répondrai que le désir de vous diriger dans l'atmosphère n'est pas une utopie. Rappelez-vous les milliards dépensés pour la locomotion en chemin de fer. Supposez les sommes incalculables, les labeurs inouïs qu'a coûtés la navigation, depuis l'instant où une timide barque osait à peine se risquer sur un fleuve jusqu'au jour où l'on vit le trois-mâts fendre majestueusement les ondes

glauques de l'Océan. Qu'imaginez-vous qu'eussent répondu les Alexandre, les Annibal, les Scipion, les César d'autrefois, si on leur eût prédit que, dans un âge plus avancé, on pourrait faire sauter en un clin d'œil leurs plus massives forteresses avec quelques livres d'une substance pulvérine de couleur noir? Qu'eussent-ils pensé à l'aspect d'un steamer de quatre-vingt-dix canons? Qu'a répliqué le conquérant des temps modernes à l'Américain Fulton, quand ce mécanicien lui communiqua l'idée de son *steam boat*? Folie! n'est-ce pas? Folie! grand mot qui toujours salua l'idée neuve au berceau! "Folie!" clamèrent plusieurs membres des États particuliers du Vivarais, lorsque, le 5 juin 1783, les frères Montgolfier lancèrent leur premier ballon dans la petite ville d'Annonai. Puis, la réussite opérée, ce furent des vivats, des bravos de toutes parts, et chacun des détracteurs de s'emparer de l'œuvre et de s'échauffer à en escroquer la renommée à ses auteurs.

Pour nous la navigation aérienne ne souffre pas de doute; qu'on fournisse à certains physiciens que nous savons, des valeurs numériques suffisantes, et ce qui est problème pour quelques uns sera résolu. "L'heure solennelle est arrivée, écrit un savant distingué; encore quelques efforts, et les expériences aéronautiques répondront à l'attente générale...le navire aérien se dirigeant dans l'espace représente la synthèse de la puissance humaine...Il deviendra l'instrument le plus formidable de l'action unitaire de l'humanité, et l'impulsion de la civilisation occidentale, celle qui mesure sa puissance sur la domination des éléments, celle qui maîtrise les forces naturelles et s'appuie sur la science se fera sentir sur toutes les latitudes. Un tressaillement universel embrasera le monde, et l'humanité marchera vers des destinées meilleures.

"Là est la gloire impérissable, la gloire des peuples, de la démocratie et de la liberté!"

## II.

Les propriétés du gaz hydrogène avaient été analysées et pondérées par Cavendish en 1763. Au physicien Charles (\*) était réservée la gloire d'appliquer cette puissance à l'aéronautique (1er décembre 1783); mais si, depuis Montgolfier, l'homme avait acquis le pouvoir de s'élever, de s'agiter dans l'air, il était incapable de s'avancer à sa guise, c'est-à-dire de voyager.

En 1834 ou 35, dans la ville de Douai, s'il me souvient bien, des sous-officiers d'artillerie divisaient à la cantine sur une ascension qui devait avoir lieu. Comme toujours, c'était un assaut pétillant de brocards plus ou moins spirituels contre l'aéronaute. L'un des militaires interpellant tout à coup un de ses camarades qui paraissait profondément absorbé, lui dit :

—Et toi, quelle est ton opinion sur les ballons?

—Mon opinion, répondit gravement celui-ci, c'est que les ballons feront le tour de la sphère terrestre, et la fonction de l'aéronautique sera de transporter les plus lourds fardeaux d'un point du globe à l'autre.

Je vous laisse à penser combien de huées accueillirent cette haute réponse, inintelligible pour la plupart des auditeurs; mais, sans se déconcerter, le jeune sous-officier, mu par une de ces inspirations spontanées qui à un moment donné révèlent l'homme de génie, prit un morceau de craie, et, sur le mur, traça le plan d'un aérostat dont il développa l'agencement et la force ascensionnelle à ses collègues stupéfaits.

(\*) Il était professeur de physique au Conservatoire des Arts-et-Métiers. La force ascensionnelle qu'il employa fut le gaz hydrogène (dont la densité n'est qu'un quinzième de l'air commun). Il choisit pour enveloppe de la machine un taffetas vernissé de gomme élastique dissoute à la chaux dans l'huile de térébenthine. Ces moyens sont encore usités.

Cet homme s'appelait E. Petin. Dès lors sa vocation fut précisée, et il quitta bientôt le service pour se livrer à des expériences aérostatiques.

Notre but n'est pas de suivre le studieux physicien au sein de ses veilles ; disons seulement qu'après des peines incroyables il parvint à terminer en 1851 un navire aérien à hélice. C'est ce même navire que M. Petin, victime de ses larges vues réformatrices, a transporté aux Etats-Unis, où l'amour du peuple américain pour tout ce qui est grand et réalisable le mettra bientôt à même d'offrir à l'univers le spectacle des excursions à travers les incommensurables régions de l'Empirée. Nous qui l'avons admiré le 7 octobre dernier, expérimentant avec de petites voiles horizontales semblables à celles de son navire aérien et faisant obéir son ballon le *Washington* à toutes les impulsions qu'il lui plaisait de lui imprimer, nous ne doutons pas que, monté sur un appareil de plus grande dimension, il ne soit capable d'*agir contre le vent ou d'utiliser les forces des vents contraires*.

Voulant cette fois, ne nous occuper que de la partie philosophique du système de M. Petin, nous dirons que toutes ses théories sont embrassées dans *la progression ascensionnelle ou descensionnelle sur un plan incliné*. D'après lui encore, l'homme " n'invente rien, pas même une chimère ; il observe, mais ne crée rien : autour de lui flottent des forces naturelles qu'il peut s'approprier et diriger. " Partant de ce principe, qu'a fait M. Petin ? " Il a, dit Théophile Gautier (*Presse* du 4 juillet 1850), repris la question *ab ovo*. Avant de chercher à se mouvoir dans l'air, il a regardé comment se mouvaient sur la terre les corps inertes et les corps animés. " Dans l'ordre inanimé, dans l'ordre animé, il a vu sur le champ que les corps étaient soumis aux mêmes lois locomotrices : PESANTEUR et RUPTURE D'ÉQUILIBRE. Et il en a déduit cette formule capitale pour son système de navigation aérienne :

" La direction aérienne repose sur les lois naturelles de la locomotion des corps inertes et animés et sur l'application de ces lois à la locomotion aérienne par l'emploi de moyens physiques et mécaniques quelconques, de manière à obtenir deux locomotions alternatives en sens inverse. *L'une a lieu en s'appuyant sur les couches supérieures de l'air, l'autre sur les couches inférieures en s'abaissant en vertu des lois de la pesanteur, et cela dans un plan vertical sur des plans inclinés.* "

" Une force d'activité régle à son gré l'emploi ou la répartition des actions de la pesanteur et de la résistance de l'air à ces actions sur les différentes parties de son appareil. "

MM. Bécherelle, de Chabannes, Th. Gautier, les rédacteurs de *l'Illustration*, tous ceux enfin qui ont assisté aux séances de M. Petin, ont été ravis de ses inductions. M. Perreymond parle de lui en ces termes :

" Disons cependant un mot de la partie analogique du système Petin, théorie pleine de charme et de poésie, comme toute idée approfondie des lois de la création. "

" Voyez le papillon, dit Petin, les quatre ailes étendues : il se trouve dans un plan horizontal. Veut-il avancer, il ferme à demi ses ailes supérieures, il les dispose en forme de coin ou de toit renversé. Son corps n'est plus soutenu alors que sur ses ailes postérieures ; il glisse sur le plan incliné. Il tomberait alors, comme un nageur maladroit, la tête la première, s'il persistait dans cette position ; mais il étend ses ailes antérieures, il les appuie sur l'air qui le relève : il a fait un mouvement en avant. Il referme de nouveau ses antérieures, recommence à glisser pour se relever de nouveau. Le vol du papillon n'est autre chose qu'une suite de glissades par des plans inclinés de bas en haut. "

C'est ainsi qu'en procédant du simple au composé, M. Petin a construit sa machine en la dotant de propriétés qui lui donneront un mouvement propulsateur similaire à celui du papillon ou du cerf volant.

Si M. Petin n'avait eu le tort d'être franchement républicain sous la présidence de M. Louis Bonaparte, il est probable que notre gouvernement aurait favorisé l'intrépide aéronaute, et que la France pourrait aujourd'hui, à juste titre, s'honorer d'avoir enfanté les ballons et la navigation aérienne. Que n'a-t-il cent mille dollars (\*), à présent que le sol hospitalier de l'Amérique lui a ouvert les bras, et bientôt les chemins seraient ouverts, les abus s'écrouleraient sous le nivellement de l'équité naturelle, les préventions, les préjugés s'oblitéreraient par le contact des races hétérogènes, et notre globe entier entrerait dans la phase de bonheur annoncée par le Christ.

“ Sortons enfin de ces nuits éternelles,  
 “ Nuits d'ignorance où dormaient les humains ;  
 “ Si le talent peut nous donner des ailes,  
 “ Ah ! tendons-lui de fraternelles mains !  
 “ C'est une étoile à la noble auréole  
 “ Du nom de République au sein de l'univers.  
 “ Fils du Progrès, apportez votre obole !  
 “ Comme l'oiseau léger nous franchissons les airs. ”

H. EMILE CHEVALIER.



## FRAGMENTS.

### DE LA PENSÉE.

Chez l'homme ardent, aux conceptions vives, prolifiques, fougueuses, emportées, la pensée consume le corps : et en s'empregnant sur l'esprit comme sur une cire ductile et malléable, elle suspend ou galvanise, éperonne ou porte à leur paroxisme les fonctions de son être matériel ;

Elle est un poison délétère et corrosif ;

Le travail de l'imagination en mal d'enfant ressemble à une meule de grès dont le frottement continu use la paroi interne du corps et stéréotype les reillets de sa brûlante activité sur ses linéaments extérieurs.

La pensée, c'est l'asservissement perpétuel et tyrannique des parties animales par les parties spirituelles : elle se traduit dans l'organisme physique comme un liquide analogue au mercure, dont les molécules homogènes tentent incessamment de se faire jour à travers les interstices poreux du vase qui le renferme.

La pensée, c'est le travail de l'humanité en progrès ;

C'est la révélation de cette puissance immatérielle que nous sommes convenus de nommer **ÂME** :

L'âme est la réverbération d'une puissance suprême et impalpable qui la dirige, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause, “ *Non datur effectus sine causâ* ” :

Cette puissance suprême nous l'avons appelée **DIEU** ;

Donc, la pensée, révélation de l'âme, réverbération de Dieu, est la preuve la plus évidente, la plus irrécusable de l'existence d'un Être souverain qui gouverne toute la création.

(Mai 1849)

H. E. C.

(\*) Depuis que cet article a été écrit (Octobre 1852), notre ami, E. Petin s'est rendu à la Nouvelle Orléans où les plus généreux encouragements ont accueilli l'exposition de son système. Grâce à l'intelligence et à la magnanimité de quelques nobles Louisianais, Petin a pu réunir des capitaux assez considérables pour construire un aérostat à vapeur et tout disposer pour une ascension décisive qui doit avoir lieu tout prochainement.

(Note de l'Auteur).

## SUR LA MORT DE MADAME MATHILDE DUPERRIER. (\*)

DÉCÉDÉE A LA NOUVELLE-IBERIE, LE 16 MAI 1853.



*O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus.*

## I.

Dieu fit tonner un jour une parole austère,  
 Dans un temple couvert de longs crépes de deuil ;  
 Un homme, environné des princes de la terre,  
 Priait, agenouillé devant un grand cercueil.  
 Ce cercueil, enfermait dans son ombre profonde,  
 Un de ces généraux, qui pèsent sur le monde  
 Comme une lourde épée aux doigts blancs d'un enfant.  
 Un prêtre, revêtu de la pourpre romaine,  
 Dit à l'acteur royal de cette grande scène :  
 Dieu seul est grand ! Dieu seul est grand !

Jamais aucune voix,—voix mortelle ou divine—  
 Des vengeances du Ciel agitant le beffroi,  
 Ne mit plus de frissons au fond d'une poitrine,  
 Que cette voix tonnante aux oreilles d'un roi,  
 Car, cette voix de prêtre, ô Prince ! voulait dire :  
 “ Sire, vous êtes chef du plus puissant empire,  
 “ Sire, du monde entier vous êtes conquérant,  
 “ Sire, de votre nom vous remplirez l'histoire.....  
 “ Mais la mort peut d'un souffle éteindre votre gloire !  
 “ Dieu seul est grand ! Dieu seul est grand !”

Où cette voix disait : “ Hommes, tout ce qui brille,  
 “ Tout ce que Dieu marqua du sceau de sa grandeur,  
 “ Front grave d'empereur ou front de jeune fille,  
 “ Tombent devant la mort comme une pauvre fleur ! ”  
 Nous l'avons bien compris lorsque Dieu t'a brisée,  
 Pauvre femme, éphémère ainsi que la rosée  
 Que le soleil absorbe après quelques instants !  
 Ame du Paradis à la terre ravie  
 Quand l'Ange Gardien, qui veillait sur ta vie,  
 A peine à ton oreille avait sonné vingt ans.

## II.

Seigneur, l'homme est un roseau frêle  
 Lorsque souffle votre courroux,  
 La Mort accourt sombre et fidèle,  
 “ Seigneur, qui donc me livrez-vous ? ”  
 Aussitôt une noble femme,  
 Ouvrant les ailes de son âme,  
 Part et nous laisse tous en deuil :  
 La Mort touche un front de Créole :  
 Un cri part... une âme s'envole.....  
 Et nous n'avons plus qu'un cercueil !

(\*) Quoique nous nous fassions un devoir d'emprunter le moins possible aux publications étrangères, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire cette navrante élégie publiée dans le *Magasin Littéraire* de la Louisiane. (Note Editoriale.)

O mon Dieu ! dans votre colère,  
 Qu'importe, que pour votre autel  
 On coupe la fleur éphémère  
 Ou qu'un astre tombe du ciel ?  
 Pour chanter vos saintes louanges,  
 Ne faut-il pas à vos phalanges  
 Les âmes chastes et les cœurs purs ?  
 Le vent, qui siffle dans les branches,  
 Ne brise-t-il pas les fleurs blanches,  
 Avant d'abattre les fruits mûrs ?

## III.

Seigneur, voyez là-bas la maison isolée  
 Où mes vers trouveront des yeux chargés de pleurs ;  
 Où de fervents chrétiens gardent un mausolée  
     Caché dans l'ombre de leurs cœurs.  
 Là, sous les arbres verts de sa zone natale,  
 Vous aviez fait fleurir une fleur virginale  
 Comme une violette, à l'ombre des buissons ;  
 Là vous aviez placé sous l'aile d'une mère  
 Une enfant, dont le cœur n'était rien que prière  
 Et dont la voix n'était que rires et chansons.

Seigneur, sur son berceau de Vierge et de Créole  
 Votre main tout puissante avait fait tout pleuvoir :  
 Foi fervente,—bonté qui charme et qui console,—  
 Cœur chaste comme un lys,—front pur comme un miroir.  
 Aussi quand pour fêter son hymen sur la terre,  
 Un prêtre murmura la suave prière,  
 Qui de deux cœurs mortels ne forme plus qu'un cœur,  
 En respirant les fleurs qui paraient la chapelle,  
 La chaste et noble enfant sans doute entendit-elle  
 Des anges lui disant : “ Sois heureuse ma sœur. ”.....

Hélas ! à son foyer plus rien qu'un vide immense ;  
 Au cœur de son époux rien qu'un voile de deuil,  
 Car jeunesse, vertus, jours dorés d'espérance,  
     Tout s'est brisé sur un cercueil.  
 Sur cette page humide, oh ! penchez-vous, madame,  
 Oh ! laissez-nous revoir dans nos rêves de flamme  
 Vos yeux clos par la mort, votre front maternel ;  
 Que ceux qui vous aimaient sur vos rives créoles,  
 Puissent sourire encore à vos douces paroles,  
     A votre voix qui chante au ciel !

## IV.

Seigneur ! je la vois encor sa tête noble et pâle,  
 Sa tête où la douleur avait laissé son pli ;  
 Je la vois,—car jamais la couche sépulcrale  
 Ne fut pour le poète une couche d'oubli.  
 De l'ombre du tombeau je la tire vivante ;  
 Son cœur s'allume encor comme une lampe ardente,  
 Je vois s'ouvrir sa lèvre et son œil flamboyer ;  
 Et je crois en brisant les fils de son suaire,  
 Que le Dieu qui rendit un enfant à sa mère,  
     La rend vivante à son foyer ;

Où qu'il la rend vivante à sa triste demeure  
 Qui retentit encor de son dernier adieu,  
 A sa chère famille, à l'époux qui la pleure,  
 Noble cœur que sa tombe a ramené vers Dieu !  
 Son pied sur notre sol ne laisse point d'empreintes  
 Elle cache au regard l'auréole des Saintes  
 Pour ne point éblouir ses amis à genoux.....  
 Mensonge ! Illusion ! Eclair ! que notre joie,  
 Non l'avare tombeau ne lâche point sa proie.....  
 Le sommeil des morts est si doux !

Noble fille du Sud, je la vois, pâle et brune,  
 Sourire à son époux, à son père, à ses sœurs ;  
 Au feu de son foyer réchauffer l'infortune  
 Et lui donner l'espoir, cette manne des cœurs,  
 On eut dit le tableau de quelque sainte antique,  
 A l'âme ardente et pure, au front mélancolique,  
 Qui loin d'un monde impur s'isolant à jamais,  
 Cultivait la vertu dans une paix profonde,  
 Et se montrait parfois pour ouvrir sur le monde,  
 Ses deux mains pleines de bienfaits.

Elle avait une enfant,—tête rose enlevée,  
 A quelque grand tableau du peintre Raphaël—  
 Belle, comme sa mère, hélas ! l'avait rêvée—  
 Ange qui, pour l'aimer, était venu du Ciel !  
 Cette enfant ! cette enfant, c'était toute sa joie ;  
 C'était la seule fleur, fleurissant sur sa voie,  
 Dont elle respirât les parfums enivrants ;  
 “ Orgueil de mes vingt ans, arrière, disait-elle ;  
 “ L'âge pourra venir, je serai toujours belle  
 “ De la beauté de mes enfants. ”

## V.

Qui vous eut dit alors, ô douloureuse mère !  
 Quand cette voix d'enfant chantait sur votre seuil,  
 Que le bonheur hélas ! n'était qu'une chimère  
 Qui devait se briser aux planches d'un cercueil !  
 Hélas ! qui vous eut dit, que la mort pâle et sombre,  
 Comme un lazaronne qui s'embusque dans l'ombre,  
 Vous attendait, Madame, au détour du chemin.  
 Que portant un suaire à ses doigts de squelette,  
 Elle dirait : “ Voilà la dernière toilette  
 “ Que vous revêtirez demain ! ”

## VI.

Hélas ! vous avez bu, dans une heure suprême,  
 Ce calice de mort que Jésus-Christ lui-même,  
 De sa lèvres divine, en tremblant, rejeta,  
 Dans sa dernière veille au pied du Golgotha.  
 Votre âme s'envolant au-delà de la rue,  
 A déjà regagné la patrie inconnue,  
 Où l'on foule en marchant les étoiles de feu ;  
 Et votre doux regard a vu celui de Dieu.  
 Oh ! si vous vous penchez sur ce monde de brume,

A l'heure où dans le ciel l'étoile d'or s'allume ;  
Si vous voulez encor regarder et bénir,  
Ceux dont le cœur bondit à votre souvenir ;

Noble fille du Sud, vous qui fûtes si bonne,  
Si vous voyez des fronts que la douleur couronne :  
Si vous voyez des lis par l'orage broyés,  
Des amis dont la ronce a fait saigner les piés,  
Sur tous ceux dont la main vous guida dans la vie,  
Répandez le bonheur, cette divine pluie.....  
Et puis...que le tombeau profond et ténébreux,  
Ouvret si tôt pour vous, s'ouvre bien tard pour eux !

ALEXANDRE BARDE.

---

## CHARADES.

---

Mon premier parle ou bien reste muet ;  
Mon second toujours se repaît  
Du sang des enfants en bas âge ;  
On dit qu'un fameux personnage  
Mourut de sa cruelle rage.  
Mon troisième est un des outils  
Qui sert à l'agreste ménage,  
Puisqu'il ôte tout alliage  
Au beau grain dont tu te nourris ;  
Mon quatrième, enfin, donne un plaisir permis,  
Surtout quand on peut réunir ses amis.  
Eh bien ! lecteur, est-tu capable  
De saisir mes traits réunis ?  
Prends-garde à toi, du moins.....je suis épouvantable.

---

Mon premier, animal rempli de fourberie,  
Ne doit dans tous les temps, résider qu'au grenier ;  
Mon second, par le vent, s'agite avec furie :  
Heureux qui peut aux champs habiter mon entier !

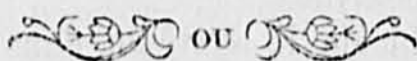
---

Mon premier, cher lecteur, dévore mon dernier ;  
Si tu fais un bouquet, places-y mon entier.

....



## UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (\*)


 CONFESSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE  
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPEDE.

## CHAPITRE IV.

Comme quoi la ci-devant Glace-Psyche devient la proie d'une bande d'escrocs, et des choses qu'elle vit et entendit dans le repaire desdits escrocs.

(Suite)

—Ventre et corne, dit l'un, j'ai tonnerrement peur que nous ne nous soyons trompés.

—Ça se pourrait bien, reprit l'autre, en promenant sa lanterne le long des murailles de l'appartement. Je croyais pourtant que c'était dans cette chambre que le vieux sacripan avait déposé le produit de ses économies prélevées sur la gamelle.

—Et sur le prêt à la petite semaine.

—Oui, Subtiliseur; telle était aussi mon opinion. Mais nous voilà fumés, mon pauvre vieux.

—Fumés, Dragon! Par la carmagnole, tu plaisantes. Si la caisse n'est pas ici, elle est ailleurs.

—Dame! je n'y vois rien d'impossible.

—Or, regarde-moi cette porte.

—Je la reluque.

—Elle conduit quelque part.

—Raisonnement assez sensé.

—La huche aux espèces doit meubler ce quelque part, qu'en dis-tu?

—Je dis, Subtiliseur, que ton argument me paraît clair comme de la boue.

—Dragon, tu es un profond rhéteur.

—Rhé.... Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

—Je t'expliquerai cela une autrefois. Assez bavassé pour le quart d'heure. Maintenant à nos pièces.

Les deux voleurs (vous comprenez, cher Fauteuil, que telle était la position sociale de ces braves citoyens), les deux voleurs entrèrent sur le champ dans la pièce adjacente. Ils en ressortirent bientôt portant un énorme sac, sous lequel fléchissaient leurs épaules, quoique la nature les eût doués de tailles herculéennes.

—Heureusement que le prix de la denrée vaut son poids, s'écria Dragon, en soufflant bruyamment. Milles carabines! quelle fameuse idée tu as eue, Subtiliseur? Ah! tu tiens à ne pas démentir le nom que les camarades t'ont donné.

—Ventre et corne, répondit son compagnon, c'est le plus grand de mes soucis. Appelle l'Ecorcheur.

Dragon s'approcha de la fenêtre et siffla d'une façon particulière.

—Déjà! demanda une voix au dehors.

—Oui, répondit Subtiliseur.

(\*) Voir les numéros de la *Ruche Littéraire* des mois de mars, avril, mai et juin.

—Vous avez le biblo ?

—Empoigne le bout du sac.

—Bon ; je l'ai. Décampez-vous ?

—Non, pas encore. Véhicule le système dans la charrette et reviens de suite.

—Comment ! objecta Dragon ; est-ce que ce n'est pas fini ?

—Fini, Dragon ! tu flanches, et perds considérablement dans mon estime.

—Cependant ?

—Malheureux Dragon ! mais aurais-tu le courage de laisser moisir sur les lieux ce mobilier, qui se morfond et gémit d'être la proie des vermisseaux et des rats.

—O grand homme !

—Charge-toi de cette glace-psyché, mon valeureux troupiér. Elle se brocantera au moins cinq cents écus, toute lézardée qu'elle est. Fie-t-en à mon expérience ; je m'y connais.

“ Instabilité des choses terrestres ! ” pensai-je mentalement. “ De déceptions en déceptions ; de chutes en chutes, tu vas, triste amie, devenir la propriété d'une bande d'eseroes. A quoi donc te servirent, et cette brillante parure dont tu t'enorgueillissais, et cet incomparable éclat qui charmait les mortels ; et cette franchise inaltérable, joie de la beauté, dépit de la laideur, et cette aménité complète sympathisant avec toutes les émotions et, en un mot, ces mille qualités que jalouaient tes rivales les plus acharnées ? ”

Depuis six mois à peine je courais le monde et que de leçons j'avais apprises ! Que.....

—Permettez qu'une dixième fois, au moins, je vous rappelle à l'ordre, ma divine, interrompit l'ex-Fauteuil-Voltaire-Tripède avec un geste ennuyé. Acceptables peut-être pour un freluquet, vos réflexions sont saugrenues pour un philosophe aussi mûr que je le suis.

En ce moment un nuage rougeâtre qui, durant quelques minutes, s'était tenu au-dessus de la fenêtre à tabatière, s'éloigna, chassé, sans-doute, par quelque coup de vent. La lune reparut, éclairant une partie du grenier et faisant sourire le miroir fêlé, aux nombreuses solutions de tain.

—Les digressions sont le propre de la vieillesse, répliqua-t-il ironiquement. Du reste, on ne saurait trop s'instruire ! Vous-même !....

—Tu, tu, tu !

—Je poursuis. Etes-vous satisfait ?

—Hâtez-vous, ou je m'endors.

—Dragon me saisit dans ses mains nerveuses, et me hissa jusqu'à la tablette inférieure de la croisée qu'il avait préalablement ouverte. Là un troisième larron m'étreignit et me transporta dans une voiture à bras, où je fus déposée côte à côte avec la besace, au milieu d'une épaisse couche de guenilles. Les deux complices ne tardèrent pas à nous rejoindre. Ils étaient chargés du fauteuil de jone, du prie-Dieu et même de l'écritoire, mes anciens co-garnisaires chez l'ex-intendant des approvisionnements militaires.

—En avant l'Ecorcheur ! commanda Dragon. Au magasin de la rue St. Christophe. Nous y serons avant toi.

Tandis que la charrette s'ébranlait lourdement sur le pavé, Subtiliseur et Dragon s'éloignaient par la place Vendôme.

Au bout de cinquante minutes environ, notre conducteur, mes frères et sœurs d'infortune et moi arrivions dans une ruelle basse de la Cité après avoir traversé le pont Notre Dame où une patrouille de Sans-Culottes faillit arrêter charretier, charrette et charriés. Mais la finesse de l'Ecorcheur triompha de la vigilance des

Sans-Culottes. Parvenu dans la ruelle en question, le voiturier frappa à la porte d'une maison en bois, de la plus modeste apparence.

— Qui est là ? s'enquit une personne paraissant à un judas grillé.

— Moi, mère, Trompe-la-police, répondit l'Ecorcheur.

— Bien, mon fils ; attends, je vas t'ouvrir la trappe.

Peu après, nous étions descendus dans une immense cave éclairée par des chandelles de suif jaune qui répandaient ça et là une lumière terne et blafarde. A une table oblongue une trentaine de personnages, — hommes et femmes, — étaient assis, buvant, causant, chantant et la plupart dans un état d'ivresse fort avancé. Le costume et les mines de ces individus eussent défié le crayon de Callot : ils portaient au front le stigmate du vice et de la débauche. Cependant on remarquait parmi eux des types intelligents, des figures encore empreintes d'un cachet de noblesse rare, et des habillements dont l'élégance jurait étrangement avec les haillons qui dominaient l'ensemble de ce tableau animé. Les femmes étaient, en général, vêtues de clinquant et d'oripeaux aux vives couleurs. Plus que ceux des hommes leurs visages respiraient la dépravation.

Autour de la cave, on apercevait des objets disparates de tous genres, — meubles, tapisseries, instruments, armes, &c., dépareillés, cassés, — et de grosses sacoches en cuir, renfermant probablement de l'argent ou de l'or.

Les brocs de vin circulaient à la ronde. Les toasts se succédaient sans interruption, et le bacchanal, touchait déjà à son comble, quand l'Ecorcheur me jucha triomphalement sur le marbre brisé d'une commode-Pompadour. Ensuite le scélérat fut prendre place entre Dragon et Subtiliseur qui occupaient le haut bout de la table.

L'orgie hurlait, pantelante, éœurante, furibonde devant nous, lorsqu'un nouveau personnage entra dans le souterrain :

— Admirez ! vociféra-t-il, en posant dans un plat vide une petite machine composée d'un couperet rond en acier et d'un montant d'argent ciselé avec un talent infini.

— Qu'est-ce que cela Sanguin ? s'écrièrent curieusement les corybantes.

— L'invention d'un honorable médecin, riposta-t-il, le citoyen Guillotin, un philanthrope qui, touché de compassion pour les maux que nous endurions balancés à l'extrémité d'une corde, a trouvé le moyen de nous expédier plus promptement aux champs du repos.

Puis, pendant que les convives frissonnaient d'horreur, il continua en psalmodiant l'air de : *A la façon de Barbari, mon ami* :

C'est un mécanisme nouveau ;  
D'un effet admirable,  
Je l'ai tiré de mon cerveau,  
Sans me donner au diable.  
Un décollé de ma façon,  
La farilondaine,  
La faridondon,  
Me dira, Monsieur, grand merci,  
Biribi,  
A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Quelque fut le cynisme habituel des assistants, ils étaient muets d'épouvante, les verres cessaient de s'emplir, les conversations s'étaient tuées soudain et un silence sépulcral régnait parmi les réprouvés. Mais Sanguin poursuivit flegmatiquement sur l'air de : *Quand la mer rouge apparut*.

C'est un coup que l'on reçoit  
Avant que l'on s'en doute,

A peine on s'en aperçoit,  
 Car on n'y voit goutte.  
 Un certain ressort caché,  
 Tout à coup étant lâché,  
 Fait tomber, ber, ber,  
 Fait sauter, ter, ter,  
     Fait tomber,  
     Fait sauter,  
 Fait voler la tête;  
 C'est bien plus honnête.

—Oui Mesdames et Messieurs, ajouta-t-il, d'un ton tragico-comique, vous avez devant vous le précieux joujou que le patriote Guillotin a mis tout récemment au service de l'humanité souffrante. Satan veuille récompenser, comme il le mérite, ce digne fils d'Esculape. Quant à moi, je lui voue ma bénédiction!

—A la santé de Joseph Ignace Guillotin! s'écria-t-il en se versant un rouge bord.

Personne ne répondit à cet appel.

—A la santé de Joseph Ignace Guillotin! répéta le bandit, jetant sur les spectateurs un regard de dédain.

Moins pusillanimes que le reste de la compagnie, l'Ecorcheur, Subtiliseur et Dragon se levèrent. L'imitation est une loi animale. Aussi les autres suivirent-ils, un à un, cet exemple, et bientôt gobelets, hanaps, tasses et coupes, s'entrechoquaient au cri de :

—Vive Guillotin!

C'était un affreux spectacle que de contempler toutes ces faces enluminées par les saturnales et la dégradation, saluant de leurs vivats l'inauguration du couteau homicide destiné dès lors à faire tant de victimes en Europe.

Le tumulte s'étant apaisé, une sorte d'officier de cavalerie grossièrement équipé, se dressa sur son siège, et apostropha Sanguin :

—Tu nommes cette machine?

—Du nom de son auteur, capitaine :—Guillotine. (\*)

—Parfait. C'est une miniature de la grande qui depuis quelque temps se prélassa, chaque jour, en place de Grève.

—Tout juste, capitaine.

—Quelle idée as-tu eu de nous apporter un autographe de la main qui signera notre passeport pour l'éternité?

—Vous n'avez donc pas observé que le manche de la plume était en argent?

—Ma foi, tu m'y fais songer, Sanguin, dit le capitaine en palpant le montant de la guillotine. C'est de bon argent massif, Lucifer me pardonne! Le juif nous en donnera au moins mille écus. Tu n'as pas perdu ta peine, mon drôle; sans compter que ce charmant canif d'acier aura bien aussi son prix. Mais par Satanas, où as-tu grinché ce gentil bijou?

—Devinez!

—Hum! chez un orfèvre ou un antiquaire.

—Nullement, capitaine.

—Chez un ci-devant, qui cherchait à s'accoutumer à son aspect, fit Dragon.

—Tu n'y es point, soudard, repartit Sanguin en secouant la tête.

—Ce sera donc chez le Jacobin, Brutus Scævola, intervint l'Ecorcheur.

—Le comte César d'Odessan?

(\*) La Guillotine fut d'abord appelée par le peuple *La Petite Louison*, du nom de Louis, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie chargé de faire un rapport sur cet instrument de supplice. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle prit le nom de son inventeur Guillotin.

—Il le fut.

—Non, ce n'est pas chez lui. Jetez votre langue aux chiens, compères ; jamais vous ne trouveriez.

—Cesse alors de nous retourner sur le gril de la curiosité et parle, dit le capitaine impatienté.

—Vous allez rire, mes agneaux.

—Soit, mais accouche.

—Eh bien, cette guillotine que vous avez là sous vos yeux, ce chef d'œuvre du génie et de l'art, je l'ai emprunté à papa Charlot.

—A Charlot ! au bourreau ! exclamèrent un grand nombre de voix.

—A lui-même, mes amours, reprit Sanguin, avec un sourire d'intime satisfaction.

—Sanguin, tu vas nous conter ça, dit Subtiliseur stupéfait d'étonnement.

—Point d'objection, si mon récit peut procurer quelque plaisir à l'aimable *so-cillll-ic-té*.

L'assentiment fut général, et l'escroc, s'asseyant entre deux femmes, commença en ces termes, après avoir sablé un grand verre d'eau de vie :

H. EMILE CHEVALIER,

(*La suite au prochain numéro.*)



## PAUVRETTE.

ROMANCE.

Elle est laide, dites-vous ?  
 Elle est laide, ma pauvrete,  
 Mais son sourire est si doux,  
 Si doux... que mainte coquette  
 Changerait--j'en suis certain—  
 La beauté de son visage,  
 Contre le minois lutin  
 De pauvrete laide et sage.

Elle est pauvre, dites-vous ?  
 Sombre est sa robe de bure,  
 Mais son regard est si doux,  
 Que mainte dame, je jure,  
 Donnerait ses diamants,  
 Les bijoux de sa toilette,  
 Pour les regards caressants,  
 Les sourires de pauvrete...

Elle est sotte, dites-vous ?  
 Est-ce bien de la sottise?...  
 Pourquoi ce ton aigre-doux ?  
 Avouez avec franchise  
 Que, pour sa naïveté,  
 Vous donneriez, belle dame,  
 Esprit, fortune et beauté,  
 Pour la beauté de son âme.

LÉON JOSEPH.

## DES CHÂLES.

TRADUIT DE DICKENS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.



Dans cette partie de l'Asie où plusieurs de nos braves compatriotes n'ont pénétré que pour mourir ; — dans cette contrée où Charles Stoddart et son ami Conolly (dont quelques uns d'entre nous n'oublieront jamais les traits, et dont les voix résonnent encore à nos oreilles), se consolant mutuellement au milieu d'un douloureux emprisonnement, d'où ils sortirent ensemble pour être décapités sur la place publique de la capitale ; dans cette lointaine et impraticable contrée de Bokhara, avec laquelle, nous serions presque disposé à dire que nous n'aurons jamais de relations — il y a des gens toujours employés à notre service. Nous ne songeons pas maintenant au tréfle de Bokhara si utile à l'alimentation de nos vaches et chevaux. Nous le devons, ainsi que la luzerne et nos autres prairies artificielles à l'intérieur de l'Asie ; mais nous songeons à quelque chose de plus relevé. En Bokhara on a un soin tout particulier du chameau pendant la croissance de son beau poil sur le ventre ; ce beau poil est coupé si minutieusement que pas une fibre n'est perdue ; on le met de côté jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour en faire un fil, incomparable par son moelleux, lequel ensuite est de toutes façons, teint de brillantes couleurs et tissé en bandes de huit pouces de large sur des patrons de châles tels que — avec toutes nos peines et dépenses, avec toutes nos écoles de dessin et l'étude de la nature et de l'art — nous sommes encore incapables de rivaliser avec eux. Puis ces bandes sont cousues ensemble si adroitement que nul Européen ne peut découvrir les points. La précieuse marchandise est livrée aux trafiquants qui la reçoivent à crédit. A leur retour du marché, ils paient le prix des châles au taux de Bokhara avec un intérêt de trente pour cent ; ou, s'ils ne peuvent le faire, parce qu'ils ont été volés, ou à cause d'un autre malheur, ils se tiennent éloignés et on ne les revoit plus dans leur pays natal.

Où est le marché ? — Si loin que les trafiquants usent leurs vêtements durant leur voyage, et que leur fraîche carnation devient aussi brune que celle des mulâtres. Ils marchent, marchent, des jours, des mois, sur leurs agiles chameaux ou à côté d'eux, à travers des montagnes étagées les unes sur les autres, des plaines gazonneuses, des rochers, des sables, des neiges, tantôt transis jusqu'à la moëlle des os par les vents glacials ; tantôt brûlés par les rayons du soleil, sans autre abri pour s'en préserver que les bonnets de coton plats dont ils recouvrent leurs crânes nus : ils marchent, ils marchent, car il y a trois milles lieues jusqu'aux frontières de la Russie, où ils vendent les châles qui draperont les épaules des dames dans Hyde Park et dans les endroits de Paris et Vienne les plus fréquentés par les beautés mondaines.

La passion des femmes pour les châles est en tous lieux remarquable. Dans telle contrée le châle peut flotter de la tête comme un voile ; dans telle autre, il tombe des épaules ; dans une autre, il est noué autour des hanches comme une ceinture ; dans une autre, il est roulé autour du corps comme un jupon. Partout où il est porté, il est la partie favorite du vêtement. De temps reculé au-delà de tout calcul, les moutons de Cachemire ont été beaucoup recherchés sur leurs collines, les chèvres du Thibet sur leurs plaines, et les chameaux de Tartarie sur leurs steppes pour fournir la matière brute des châles de choix. De temps immémorial, les modèles que nous connaissons si bien ont été transmis comme une tradition à demi-sacrée à travers une suite d'ancêtres Indous, qui même fait honte à la généalogie galloise. Pendant des milliers d'années les brillantes couleurs qui sont le désespoir de notre science et de nos arts ont étincelé sur les métiers indiens, dans ces trous primitifs sous le palmier, où les capricieux patrons croissent comme la fleur sauvage surgissant du sol. Depuis des milliers d'années les potentats orientaux offrent en présent aux étrangers de distinction des châles avec des diamants et des perles.

A cette époque, quand un prince oriental envoie des cadeaux aux souverains européens, il s'y trouve des châles pour la valeur de plusieurs milliers de livres ainsi que des bijoux, des parfums, des animaux sauvages et des chevaux de prix, comme cela se passait au temps des Pharaons, ainsi que nous le montrent aujourd'hui les peintures sur les tombeaux égyptiens. Et les sujettes des souverains ont autant de goût pour les châles que les reines. A la cour de Russie les dames se jugent par leurs châles comme par leurs diamants. En France, le fiancé s'attire des bonnes grâces par un judicieux présent de ce genre. Au Caire, à Damas, le don d'un châle causera presque autant de jalousie dans le harem que l'introduction d'une nouvelle femme. En Angleterre, la domestique dépensera tout le premier quartier de ses gages à l'acquisition d'un châle. La grisette de Paris et la couturière de Londres vont à leur ouvrage avec le petit châle coquettement croisé à la ceinture. La buveuse de gin, perdue, couvre ses haillons avec les restes du châle des meilleurs jours. La fille du fermier achète un châle de coton blanc, avec une pimpante bordure pour ses noces ; et il est lavé et teint jusqu'à ce que, ayant enveloppé tous ses marmots tour à tour, il soit finalement teint en noir pour indiquer son veuvage. La vieille fille en mûrissant, commence à porter un châle à la maison en plein hiver, et la grand-mère ne penserait pas plus sans lui à sortir en toute saison que sans son bonnet ; quand les fils ou les petits fils reviennent de voyages proches ou lointains, leur présent consiste en un châle neuf, qu'elle met avec une profonde considération, en se séparant du vieux avec un soupir. L'ouvrière des manufactures de Manchester ou Birmingham achète un joli châle à crédit, le porte le dimanche, le met au mont-de-piété le lundi, le retire le samedi soir pour le porter un autre dimanche et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait dépensé l'argent que lui aurait coûté une bonne garde-robe. Ainsi, autour du monde, de la Chine à l'Orégon, depuis la reine jusqu'à la mendicante, le châle est le

symbole du goût et de la condition de la femme. D'où viennent tous ces châles ? Car il est clair que la procession qui arrive d'Asie—sur les grands continents et les vastes océans—ne peut profiter qu'aux riches et aux puissants. Quelques uns des châles de Bokhara se vendent, sur le marché de la frontière russe, deux mille quatre cents livres sterlings chaque. D'où viennent les centaines de milliers de châles que les femmes de la Grande Bretagne achètent chaque année ?

Quelques uns des plus riches portés par nos dames sont de Lyon ; et le goût français est si hautement prisé que nos fabricants vont à Lyon une ou deux fois par an, pour y avoir des échantillons ou des patrons. Quelques unes de nos plus grandes dames, même la reine et certaines duchesses et comtesses déploient à nos principaux fabricants leurs trésors de l'Inde, leurs cachemires et autres châles, poussées par le désir patriotique du perfectionnement de nos patrons anglais. De là résulte que les fabricants de Norwich et Paisley créent des beautés telles que, sans la supériorité incontestable et incomparable des Orientaux, dans la production de cet article particulier, nous serions comblés de satisfaction et d'admiration. Les châles communs de coton, dont le nombre diminue continuellement, portés par les femmes de classes ouvrières, sont faits à Manchester et partout où sont établies des manufactures de coton. Afin d'étudier la production des châles anglais dans sa perfection, il faut visiter les manufactures de Norwich ou Paisley.

Si une partie de l'habillement pouvait être immuable, ce serait le châle destiné à l'éternité dans cet Orient qui ne varie jamais—dessiné d'après des modèles qui sont l'héritage traditionnel d'une caste—et tissé par des fatalistes, pour être porté par les adorateurs des anciens vêtements qui s'irritent à l'idée du plus petit changement. Cependant le jour est arrivé où l'on montre trois genres distincts de châles à Paisley : le châle indigène, tissé sur des modèles asiatiques ; puis, ce que nous appelons le châle de convenance, mais qui n'a rien d'asiatique en lui ; le tartan—nom qui n'est pas seulement donné aux bigarrures de diverses couleurs si expressives pour un œil écossais, mais à toutes espèces de couleurs et fabrications mélangées et bariolées—tissé en carrés ou longueurs pour couvrir les épaules. Le troisième genre est entièrement moderne : c'est le châle *royant*, léger et élégant, imprimé, venant de Lyon, et qui chaque jour s'élève en faveur. Le genre tartan fut introduit de Stirlingshire—sans préjudice pour Stirlingshire qui en confectionne autant qu'auparavant—mais au grand profit de Paisley. Le genre imprimé a été fait il y a quelques années et sa consommation est la plus étendue. Les admirateurs les plus fervents du châle indigène s'en étonneront peu en considérant combien l'amour du changement est inhérent aux dames qui s'habillent bien et la différence du prix. Un châle indigène dure les trois quarts de la vie. Les acquéreurs vulgaires donnent de une à dix livres pour un châle et peuvent donner plus s'ils le désirent fort supérieur : achat qu'il n'est pas commode de renouveler tous les deux ou trois ans. On peut se procurer les plus beaux châles imprimés pour deux livres et ils dureront deux ans : au bout de ce temps, le consommateur souhaitera probablement quelque chose de nouveau. Le temps nécessaire à la production répond admirablement à ces circonstances. Il faut une semaine pour tisser un châle de l'espèce indigène—dans le même intervalle on peut en produire dix ou douze de tartan ou de plaid et vingt à trente imprimés.

Les procédés employés pour ces trois sortes de châles sont entièrement différents ; en conséquence nous nous en occuperons séparément, quoique, de fait, nous les ayons vus sous le même toit. Quant aux châles tartans, il est inutile de nous étendre à leur sujet, parceque leur production est fort semblable à toute autre espèce d'étoffe de nuances variées. Nous n'avons besoin de mentionner à cet égard qu'un fait qui, toutefois, est fort remarquable, c'est l'invention récente d'une machine au moyen de laquelle on épargne beaucoup de temps et de travail. Comme tout le monde le sait, les franges de l'étoffe à châles sont tordues—quelques fils étant tordus ensemble dans une direction, puis deux de ces tresses étant tordues dans la direction opposée. Jusqu'à ces derniers temps, ce travail était fait par des filles d'une manière aucunement agréable pour elles et pour le consommateur, en mouillant leurs mains à leurs bouches et en tordant les fils entre leurs paumes. Maintenant, la machine fait le travail de quatorze paires de mains ; c'est-à-dire que, comme deux jeunes filles la surveillent, on épargne une douzaine de paires de mains et une certaine quantité de temps et l'ouvrage est fait avec une précision et une perfection entières ; tandis que, dans l'ancien système, pour une fille qui faisait bien l'ouvrage, il pouvait y en avoir plusieurs qui le fissent négligemment ou mal. Il faut voir la machine inventée par M. Hutchinson, pour la comprendre ; car il est impossible de donner par la description une idée de la dextérité avec laquelle les langues de cuivre se dressent pour soulever les fils et les tordre ; puis elles les jettent ensemble et les frottent contre des parois couvertes de cuir qui, au lieu de paumes de mains, les tordent dans la direction opposée. En voyant la machine on se sent pris d'étonnement pour la dimension, la complication et la dignité d'un instrument dont le but est si simple. La dignité cependant ne réside pas dans la majesté de l'emploi, mais dans l'économie du temps et du travail humain.

Laquelle des deux autres sortes de châles occupera d'abord notre attention ? Que ce soit le véritable et vénérable châle tissé.

La laine est australienne ou allemande, principalement allemande. Elle vient en écheveaux de Bradford en poignées rien moins que blanches, de sorte qu'elles doivent premièrement être lavées. Il est inutile de parler du lavage, de la teinture et de l'ourdissage. Tandis qu'on lave et fait sécher la laine, qu'on la tend et fait sécher encore, le travail plus important qui consiste à préparer le modèle, s'avance.

Mais quel immense travail d'une nature inférieure peut être fait durant la lente élaboration du travail plus important ! Il est réellement besoin de patience et de courage même pour assister à la grande tâche de la composition et de la préparation du modèle d'un châle fini. Que le lecteur étudie tous les trois pouces carrés de la bordure d'un bon châle ; qu'il compte les fils, les couleurs, les tresses et les contours du modèle, puis qu'il se rappelle que la forme générale doit être inventée ainsi que les subdivisions et les détails sous chaque forme, le remplissage des espaces intermédiaires et les couleurs comme un tout, dans chaque division particulière, et qu'avant que les matériaux puissent être arrangés pour le tissage, tout fragment séparé doit être peint sur papier à sa place convenable. N'est-on pas

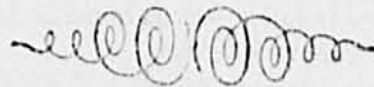
émerveillé en songeant à cela ? On est bien plus émerveillé et bien plus frappé en le voyant. Quant à la première esquisse du dessin, elle est assez facile, et les capacités qu'on y déploie n'étant pas connues de l'étranger, cela paraît aisé.

Vient ensuite le crayon de l'artiste,—traçant des lignes ondoyantes et des formes élégantes et n'indiquant pas plus les opérations intérieures que les aiguilles d'une horloge n'indiquent la complication des rouages. Autrefois, les employés mettaient deux ou trois bons modèles entre les mains de l'artiste en lui disant :—“Faites un nouveau modèle sur ceux-ci.” Maintenant que nous avons des écoles de dessin et des spécimens d'art plus faciles à imiter, on donne les instructions sans les originaux pour exécuter :—“Faites un nouveau modèle,” et l'artiste s'assied sans autre chose qu'un crayon et du papier—à moins toutefois qu'il n'appelle à son aide des fleurs sauvages, et d'autres conseillers semblables, pour la beauté de la forme et du coloris.

Insensiblement, les différentes parties du modèle s'encadrent et se combinent—le centre se groupe avec les extrémités, et les extrémités se tranchent dans les côtés par une transition naturelle et gracieuse. Alors les parties convenablement esquissées, sont livrées aux coloristes, qui couvrent le dessin de papier huilé et commencent à peindre. Il ne servirait de rien de colorier le dessin esquissé, parce qu'il n'y a point d'esquisse dans le tissage. Le coloris est éblouissant à voir et il ne faut pas moitié tant de soins pour le transporter sur le papier huilé qui est véritablement le patron dont on se sert pour former le tissu. Les parties séparées du modèle achevé d'un seul châle, déposées sur le parquet, couvriraient le tapis d'un grand salon. Il faut quatre mois pour reproduire sur le papier un semblable modèle.

.....(1)

Il semble que l'on doive plaindre le gros, nonchalant et paresseux Bokharien et le léger, souple et impatient Indou de ce qu'ils ne viennent pas à Paisley pour voir comment on y fait les châles. Combien serait étrange pour le premier qui tond son chameau sur la plaine et pour le second qui fait courir son antique navette sous le palmier, et le bruit, et la mauvaise odeur, et la célérité, et le nombre des personnes employées, et le montant des produits. A l'un, il faut des années pour fournir au marchand-voyageur des bandes de huit pouces de large en quantité suffisante pour faire un châle, et pour l'autre la production d'un semblable article est un événement dans la vie, tandis qu'à Paisley, si le modèle exige des mois, le tissage des châles du genre le plus gracieux n'occupe qu'une semaine. Nous ne croyons pas pouvoir arriver à chasser du marché les simples et patients Orientaux, parce qu'il est impossible d'espérer maintenant surpasser leur supériorité. Nous espérons qu'il y aura dans le monde de la mode place pour eux et pour nous. Nous ne retournerons point à leurs méthodes et il n'est pas très vraisemblable qu'ils viennent à adopter les nôtres; ainsi de part et d'autre, nous suivons probablement chacun nos propres usages et c'est ce que tout le monde aime le mieux.



#### DU MARIAGE.

Ne vous mariez jamais sur le coup d'œil, et sans réflexions; la beauté et la laideur reviennent presque au même. L'une et l'autre diminuent à force de les voir. Quand les femmes manquent par les qualités du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

Mme ST. LAMBERT.

—————

Dévouer une âme honnête au remords est le plus grand des crimes.

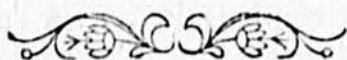


#### EDUCATION.

—“ Il faut à “ l'homme ” un terroir et des influences convenables : enchaînez une nature d'âme méditative, poétique ou savante, dans un atelier parmi des manœuvres, elle ne sera jamais qu'une capacité très inférieure et de plus, une créature très malheureuse. elle qui, si on lui avait permis de prendre et de suivre une direction où son goût prédominant eut pu se développer et prédominer dans son existence, aurait sans doute été une joie et peut-être une gloire de la création mentale, de la cité des intelligences.

(1) Après avoir indiqué la manière de préparer les patrons, l'auteur de ce brillant article donne une description du tissage et de la préparation que doivent généralement subir les châles avant d'être livrés à la consommation. Cette description est malheureusement trop longue pour que nous puissions la reproduire. Nous renvoyons à l'original ceux de nos lecteurs qui voudraient en prendre connaissance.

## LE CRAPAUD ET L'ÉPHEMÈRE.



Il était une fois, au bord du St. Laurent,  
 Par un beau jour d'été, sous un soleil ardent,  
 Un pauvre travailleur, venu là dès l'aurore,  
 Qui faisait rebondir et rebondir encore  
 Un lourd marteau d'acier,  
 Sur le flanc d'un rocher.

Mille coups impuissants retombant en cadence,  
 Ebranlaient les échos sur le rivage immense ;  
 De son bras musculeux, il martelait en vain ;  
 Il était aux abois !..... mais que voit-il soudain ?  
 Le rocher tout meurtri, s'entrouvrir et se fendre,  
 Au milieu des débris, la lumière surprendre  
 Un crapaud renfermé dans l'étrange cachot,  
 Où pressé, comprimé, comme dans un maillot,  
 Il avait si longtemps, en triste solitaire,  
 Passé sa longue vie : bien des fois centenaire,  
 Et pour sûr assez vieux pour avoir vu Cartier.  
 Hors de lui, le captif se met à gambader,  
 Sans mesure, sans frein, comme pris de folie,.....  
 Puis s'arrête, admirant la richesse infinie  
 Du gazon qu'autrefois, jeune et naïf enfant,  
 Il foulait si joyeux !..... Puis encore avançant  
 Il procède par bonds, puis encore il rumine,  
 Et se trémousse tant et si longtemps festine,  
 Qu'une douce langueur l'invitant au sommeil,  
 Il se gonfle, s'étend, et s'endort au soleil.  
 Un insecte, par là, voltigeant d'aventure,  
 Pour se poser plus haut, le choisit pour monture ;  
 En sentant l'aiguillon, se réveille en sursaut,  
 Comme un taureau blessé, le paresseux crapaud.  
 —“ Impudente ! dit-il, tout rouge de colère,.....  
 Tu m'oses insulter, misérable éphémère !  
 Sais-tu que j'ai hanté, l'Iroquois, l'Algonquin,  
 Le Huron, le Sioux, et l'immortel Champlain  
 Dont les deux continents se disputaient la gloire ;  
 De cent fières tribus, vu la sanglante histoire ;  
 Que j'ai connu le Rat, le plus grand des guerriers,  
 Et que j'ai barboté dans les plus vieux borbiers ?  
 Et sans plus de respect pour mon dos séculaire,  
 Toi, vil être d'un jour, à peine sur la terre,.....  
 Sur lui tu t'ébattrais !... Tu m'oses provoquer !...  
 Mais sais-tu que je puis d'un seul coup te croquer ?”...  
 —“ Vénérable crapaud, lui répondit la belle,  
 Vous êtes, par ma foi, d'une humeur trop cruelle ;  
 A votre âge, monsieur, cela n'est pas séant ;  
 De grâce, calmez-vous, et parlons sensément.  
 Peut-être, de mille ans, surpassez-tu mon âge,  
 Mais comment passas-tu ce temps, illustre sage ?  
 Accroupi, ramassé dans le creux d'un caillou,  
 Tu coulas tes beaux jours dans cet ignoble trou,  
 Sans jamais des crapauds, tes proches et tes frères,

Partager les labeurs, soulager les misères.  
 Tu hantais l'Iroquois,..... mais du fond d'un ruisseau,  
 Quand le Rat combattait,..... à l'abri d'un roseau  
 Tu comptais les blessés. Est-ce beaucoup de gloire  
 D'avoir vu de bien loin, sans danger, la victoire ?  
 Je suis jeune, il est vrai : mais déjà j'ai connu  
 Le travail et l'amour, le plaisir, la vertu,  
 Je suis mère, déjà ; pour ma progéniture,  
 Je travaille écoutant la voix de la nature,  
 Courant, sautant, volant, et n'ayant de repos,  
 Que je n'aie butiné la charge de mon dos.  
 Si pour faire le bien, de ton cerveau rebelle  
 Tu ne peux rien tirer, sers au moins d'escabelle.  
 Au soleil tu brillais d'un éclat mensonger,  
 Et vers toi j'accourus ; mais c'est assez flâner,  
 Je retourne au travail, riant de ta colère,.....  
 J'ai des ailes, vois-tu ;..... cours après l'éphémère !".....  
 L'insecte s'envola. Le reptile à l'instant,  
 De rage plein, dit-on, mourut en écumant.

---

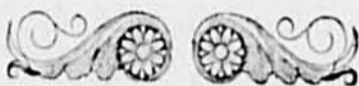
A quoi sert la science  
 L'âge et l'expérience  
 Si ce n'est pour le bien ? Les talents sont un prêt :  
 A Dieu le capital, au prochain l'intérêt.

---

N'est-il pas sur la terre  
 Maints bipèdes hargneux,  
 A l'encolure fière,  
 Bien plus lâches que vieux ;  
 Dormant sur leur avoir, au milieu de leur vie ;  
 A l'heure du danger, laissant là leur patrie,  
 Quand ils sont bien repus ; mais crevant de fureur  
 Quand la jeunesse veut pour eux avoir du cœur ?

(Montréal, Juillet 1853.)

CHS LABERGE.



## ANAS.

### DES ÉCRIVAINS.

Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains,—ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la splendeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans amitié et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir ces ordres qu'il exécute fidèlement.

### DE L'ÉGALITÉ.

Homme superbe et vain, qui méconnaîs tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves ; sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ?—Tes esclaves ! Ils sont tes égaux, s'ils ne sont que des hommes, et toi es-tu un Dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espèce. C'est faire du genre humain un tableau monstrueux où l'homme est perdu sous les draperies, où l'âme est oubliée.

# B B B A C D E B E E E E E E,

## Légende.



### I.

Plus brillante que les feux de l'astre du jour était la belle Cora, la fille chérie du vieux pêcheur Goribert : sa chevelure, tressée en longues nattes, folâtrant sur ses épaules, avait la couleur de l'ébène ; dans ses grands yeux noirs on retrouvait le vernis du jais ; le bouton de rose, éclatant sous l'ardeur du soleil printanier, ne resplendissait pas d'un carmin aussi velouté que celui qui s'épanouissait sur ses joues purpurines et l'Amour eut choisi ses lèvres entr'ouvertes pour siège de son temple enchanteur.

Pourtant Cora n'avait pas encore assisté à l'éclosion de son seizième été ; mais déjà elle avait la taille flexible et élancée comme celle du lis ; déjà la renommée de sa merveilleuse beauté avait éveillé tous les échos du St. Laurent depuis les Grands Lacs jusqu'au Golfe ; déjà ses compagnes jalouaient amèrement ces charmes divins dont l'avait ornée la nature ; déjà les jeunes colons, cantonnés sur la rivière Richelieu, soupiraient en songeant à elle ; déjà battait le cœur de Cora.

Oui, quand près d'elle passait Paul, le hardi défricheur, Cora sentait son sein palpi-ter sous son corsage de bure. Alors, tremblante et rougissante, la pauvre enfant, vers la terre, baissait les regards et chiffonnait désespérément les coins de son tablier. Puis quand il était loin, bien loin, elle se retournait, et longtemps, bien longtemps, le suivait de l'œil en murmurant : " Qu'il est beau ! mon Dieu, qu'il est beau ! "

Mais, souvent aussi, Paul, le hardi défricheur, s'arrêtait à côté de Cora, la fille du vieux pêcheur Goribert, lui prenait silencieusement sa blanche petite main, et tous deux ainsi, enivrés d'un plaisir muet, erraient avec transport sur la pelouse luxuriante de la verte forêt ; puis, quand de ses grandes ombres, la nuit teignait montagnes et val-lons, champs et rivières, retirés en un coin de la chaumine du pêcheur, Paul et Cora causaient doucement de leur félicité présente et de leur bonheur futur !

Aimez-vous, aimez-vous, jeunes gens ! Jouissez de ces trop courtes heures ; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon ; le souffle des autans déracine les chênes au sommet du piton derrière lequel vous êtes abrités ; de fulgurants éclairs déchirent la masse orageuse amoncelée sur vos têtes ; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrée et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu !

### II.

Bien loin, bien loin avait retenti le nom d'Adaldake, le jeune et vaillant chef des Iroquois. Il était plus agile que le daim à la course, plus rusé que le renard pour sur-prendre un ennemi ; plus souple que le serpent dans la lutte corps à corps ; plus fougueux que le lion au combat ; plus fort que le buffle à la guerre ; plus sensé que les Anciens aux conseils de la tribu ; plus alerte que les jeunes hommes à la danse ; plus adroit à la chasse qu'un Mohican ; plus cruel dans ses vengeances que le Matchi-Manitou du Nord.

Trente ans, une stature élevée et élastique comme celle du léopard, de petits yeux ronds profondément enfoncés dans leurs orbites et étincelants de lueurs fauves, un front déprimé, le nez recourbé comme celui d'un aigle, les cheveux drus, longs, liés au som-met de l'occiput, les joues glabres et rougeâtres, un arc de frêne et des flèches armées

d'arêtes de poisson, un tomahawk à la main droite, une hache de pierre passée à la ceinture, un manteau de peau d'ours jeté sur les épaules et agrafé sur la poitrine par les griffes de l'animal, aux pieds des mocassins ornés de broderies en coraux et en poils de pore-épic, tel était Adaldake, le jeune et vaillant chef Iroquois, la terreur des Hurons.

Adaldake, le jeune et vaillant chef des Iroquois, la terreur des Hurons, vint à passer sur le bord de la rivière Richelieu près de la cabane du vieux pêcheur Goribert. Il vit la belle Cora, la fiancée de Paul, le hardi défricheur.....

.....

.....

.....

C'était par une riante matinée du mois de mai. Longtemps assoupie dans son blanc manteau de neige et de glace, la nature sortait enfin du sommeil léthargique où elle avait été plongée durant près de sept mois. L'aurore frangeait de pourpre les portes de l'Orient, l'atmosphère était chargée de balsamiques senteurs ; Zéphyr lutinait avec les bourgeons naissants de l'érable, les oiseaux remplissaient l'air de leurs chants harmonieux.....La belle Cora faisait ses ablutions à la source limpide ; en la voyant, Adaldake sentit qu'il l'aimerait !!!

Fuis, fuis, aimable jeune fille, redoute même ces courts instants; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracine les chênes au sommet du piton derrière lequel tu es abritée, de fulgurants éclairs déchirent la masse orangeuse amoncelée sur ta tête ; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu !

### III.

D'abord l'Indien songea à s'élancer sur la ravissante Canadienne, afin de l'emporter dans son wigwam, mais la présence de quelques colons le força de renoncer à cet attentat. Pendant plusieurs lunes, il rôda autour de la chaumière du pêcheur, comme le loup autour d'une bergerie. Nulle occasion ne se présenta pour accomplir son perfide dessein. Soit pressentiment, soit tout autre motif, la belle Cora ne sortait point sans être accompagnée de son père ou de son fiancé, Paul, le hardi défricheur.

Tel qu'un venin mortel, le poison de la jalousie s'instillait goutte à goutte dans le cœur d'Adaldake, le jeune chef Iroquois. Plus que la brûlante passion peut-être, dominait en son sein le désir effréné de la vengeance. Le sommeil avait fui ses paupières, un feu corrosif lui dévorait les entrailles ; la nuit il formait des projets homicides, le jour il tentait de les exécuter, et ses forces s'épuisaient dans cette implacable poursuite et les rochers d'alentour redisaient ses gémissements et ses malédictions.

L'heure si désirée par les deux amants allait bientôt tinter sur le cadran de l'hyménée. L'anniversaire de la St. Laurent avait été fixé pour leur union. La veille au soir de ce jour tant souhaité, Paul proposa à sa douce amie, une promenade en canot sur le délicieux lac encaissé dans le giron des collines qui forment le groupe de la montagne de Belœil. La belle Cora ne pensa point à refuser, hélas ! Ils partirent.....

La soirée était mélodieuse et parfumée. De célestes concerts étaient vocalisés dans les bouquets de mélèzes et de merisiers par d'invisibles hôtes ; léger comme la brise glissait l'esquif fendant l'onde azurée ; Paul et Cora s'oubliaient dans l'idéalisme de la béatitude.....Soudain d'un buisson d'aubépine s'élance sous les eaux, un corps noir. .. Il nage, nage, sans bruit, pareil au démon des enfers, s'approche de la barque, saute dedans, et, brandissant un casse-tête, en menace Paul, le hardi défricheur...Palpitante, éperdue, Cora s'est jetée entre le monstre et son fiancé ...La massue s'abat, la pauvre

fleur du Richelieu s'affaisse baignée dans son sang..... Une lutte s'engage entre Paul et Adaldake (car c'était lui) ; le canot bascule et tous trois tombent au milieu du lac.....

Les vagues tourbillonnèrent.....tourbillonnèrent.....tourbillonnèrent.....Les malheureux disparurent dans le gouffre sans fond !.....

Without a grave, unknell'd, uncoffin'd.....

Et le ciel s'était plombé de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracinait les chênes au sommet du piton de Belœil, de fulgurants éclairs déchiraient la masse orageuse amoncelée sur les campagnes, dans l'immensité la foudre faisait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, planait autour du Richelieu.....

UN CHRONIQUEUR.



## LE CAPTIF AUX JEUNES FILLES.

AIR : DE LA *Valse de Giselle*.



Vous, qui passez sous ma sombre fenêtre,  
Allez aux champs, courez cueillir des fleurs !  
Allez ! un jour, jeunes filles, peut-être,  
Ainsi que moi, vous verserez des pleurs.

Oh ! du zéphyr qu'elle est douce l'haleine,  
De quels parfums le ciel est embaumé !  
Dans les buissons, la rose s'ouvre à peine :  
Salut, printemps, que j'ai toujours aimé !  
Vous, qui passez etc.

Le rossignol, dans les rameaux verts chante,  
Dès que du jour cesse le bruit confus ;  
Sa voix est douce, elle est pure et touchante ;  
Doux rossignol, ne t'entendrai-je plus ?  
Vous, qui passez etc.

Depuis trois jours, la joyeuse hirondelle  
Refait son nid longtemps abandonné,  
Si je pouvais voler, j'irais comme elle,  
Revoir aussi le chaume où je suis né.  
Vous, qui passez etc.

C'est qu'ici bas tout bonheur est un rêve ;  
C'est que la fleur ne brille qu'un matin ;  
Chères enfants, puisqu'il faut que j'achève,  
C'est qu'à la tombe aboutit tout chemin.

Vous, qui passez sous ma sombre fenêtre,  
Allez aux champs, courez cueillir des fleurs !  
Allez ! un jour, jeunes filles peut-être,  
Ainsi que moi, vous verserez des pleurs.

V. BARON.



## M O D E S .

## Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

Paris, 26 Juin 1853.

“ Oh ! monsieur quelle merveilleuse finesse cousue de fil blanc ! Quoi vous avez l'audace de me répondre que, là-bas ! tout là-bas ! par-delà l'Atlantique, au fin fond de l'Amérique, en Canada, “ on suit les modes parisiennes, que par conséquent les modes nationales de vos élégantes ne sont que l'imitation exacte des nôtres ! que par conséquent, encore un article de modes canadiennes ne serait que la reproduction de ceux que je vous aurais donnés, que (vous affectionnez les conjonctions, monsieur) bref, je dois me décider à vous livrer mes remarques et réflexions sans espoir de retour. ” Avouez que votre conclusion est peu concluante, tout en se montrant fort arbitraire. Car s'il fallait discuter, je vous dirais, monsieur, que la mode ne consiste pas seulement dans l'étoffe, la coupe ou la forme du vêtement, mais surtout dans la manière dont il est porté, dans les imperceptibles modifications que toute femme apporte à la mode, dans les grâces qu'elle sait individuellement lui prêter, que par conséquent (pour me servir de votre harmonieuse phraséologie) deux personnes de notre sexe peuvent suivre les mêmes modes, s'habiller sur les mêmes patrons, avec les mêmes matériaux, les mêmes nuances et être dissemblables dans leur toilette, que par conséquent encore, si minutieusement copiées qu'elles soient sur les françaises, les modes canadiennes doivent en différer totalement, bref que vos arguments sont d'une niaiserie fabuleuse.

“ Enfin, dussé-je égréner jusqu'au bout le chapelet de la patience, je veux savoir quel sera le terme de vos importunités. Ainsi je vais vous donner quelques esquisses des mises les plus en vogue.

“ A la ville on porte généralement des *talmas d'été*, des *pelisses Venitiennes*, des *mantilles* et des *écharpes mantelets*. La pelisse vénitienne surtout est à l'ordre du jour, tant à cause de sa légèreté que de la gracieuseté de son modèle : “ Ce commode vêtement, disait dernièrement un de nos spirituels chroniqueurs, ne saurait convenir pour la voiture, parce qu'il n'enveloppe pas assez, et pour la promenade d'après midi, parce qu'il cache trop de buste, mais il est ravissant pour les excursions du matin : car, grâce au ciel, nos jolies et courageuses contemporaines ne ressemblent en rien, sous ce rapport, à leurs trop nonchalantes grand'mères, qui craignaient de faire un pas, et avaient à tout bout de champ, des vapeurs, ou, autrement dit, des malaises causés par l'ennui et le manque d'air et d'exercice !..... Loin de là, les dames de nos jours bravent les caprices de la température, laissent leur voiture sous la remise, et s'en vont lestes et joyeuses, explorer les magasins, parcourir nos promenades et recueillir les forces et la santé qui faisait défaut à leurs devancières.”

“ C'est pour ces sorties si bien occupées que sont destinées les pelisses venitiennes ; celles-ci se composent d'une double grande pièce d'épaule, encadrant le cou et recouvrant tout le sommet du buste, formant pèlerine, et les deux lès spacieux attachés en dessous de cette pèlerine, et destinés à faire, sous forme de *crispin*, tout le tour du corps ; dans ce cas, des ouvertures sont ménagées pour livrer passage aux bras.

“ Ce genre de pelisses offre de nombreuses variantes, comme bien vous pouvez le penser. La gravure donnée le mois dernier par l'*Estafette des modes* différait de la pelisse venitienne originale, en ce sens qu'elle présentait l'adjonction d'un *paletot*, de sorte que ce qui, d'ordinaire, est connu sous le nom de *crispin*, n'arrive qu'à la ligne du coude et recouvre le passage du bras. Les esfilés longs, les guipures, les ruches gaufrées, les ruches à la vieille, faites à la main, les chicorées en bandes de taffetas découpées à l'emporte pièce, sont les ornements préférés pour garnir cette espèce de pelisse.

“ Sous ce vêtement, il est reçu d'avoir une robe de popeline écossaise ou pékinée, à corsage plat ou drapé, ouvert avec des cascades de volants superposés ou des revers progressifs figurés par des bouillons de dentelle noire. A ce propos, je vous apprendrai que la soie est en baisse. On la trouve trop inconmode et trop prétentieuse, et, je vous confesse que, quoiqu'en puissent penser nos fabricants de Lyon, je suis enchantée de ce triomphe passager des végétaux sur les vermisses. Je chanterais avec bonheur un *salvum fac linum* !

“ Il semblerait que le génie de l'invention tende à s'épuiser. Figurez-vous qu'on revient bride abattue, au *Juste*, ce malencontreux vêtement dont s'affublaient les châtelaines du moyen-âge, et auquel Louis XV emprunta sans doute son surnom, comme récompense de la haute faveur accordée au *Juste* par les dames de la cour en 1730. “ Le *Juste*, dit un journal (dont je ne partage guères l'opinion), fait deviner les courbes de la taille, se passe comme un patelot, s'agrafe et offre toutes les séductions des riches dentelles, guipures noires ou chantilly et des passementeries.” Ce qui sied admirablement dessous, ajoute le même journal, “ c'est une robe de taffetas glacé et côtelé, corsage Augustine ouvert, genre italien du seizième siècle, sous-manches bouillonnées ; guimpe chevalière en tulle à application de plumetis sur mousseline ; mouchoir *floral* à guirlandes formées de fleurs printannières.”

“ Voilà rapidement où nous en sommes pour la toilette de ville ; à la campagne on devient fou d'un luxe embarrassant, mais enfin, la mode est la mode ; il faut s'y conformer à peine de passer pour une profane.

“ Donc vous ne devriez pas vous étonner de rencontrer dans nos châteaux, au milieu de cette campagne parisienne resplendissante de ses décorations d'opéra, des lionnes hérissées d'un chapeau de paille à jours sur transparent de crêpe, avec crosses de plumes des deux côtés de la passe ; robe de barège à la bayadère satinée ; robe de dessous en percale cylindrique, corsage à la *ferronnière*, s'ouvrant carrément sur un canezou à plastron, mantelet *Victoria* en soierie, &c. Ainsi que je vous le mentionnais

dans ma première lettre, l'ombrelle marquise est nécessairement de rigueur, cependant l'ombrelle unie à franges balayantes obtient quelque succès.

“ J'aurais bien l'intention de vous entretenir légèrement des chapeaux, mais hélas ! mon cher Canadien, ma main se fatigue horriblement et c'est à peine s'il me reste assez de force pour vous prier d'agréer l'assurance de mon amitié en vous félicitant du succès que la *Ruche Littéraire* commence à obtenir en France.

“ ROSALIE M\*\*\*\*\*

“ Paris, 20 Juillet 1853.

“ La chaleur est tellement accablante ici, monsieur, qu'avec toute la bonne volonté possible, je suis incapable d'écrire quoique ce soit. Cependant, je vous ai promis quelques détails sur la coiffure ; les voici, aussi succincts que possible.

“ Les chapeaux sont :

“ Ou de crêpe, évasé, garnis en dessous de paquerettes des Alpes, avec brides longues et larges ;

“ Ou de paille d'Italie ou de Panama, avec petites fleurs à la passe, et marabouts au dehors ;

“ Ou des capôtes de crêpes crêpés, souvent ornées, sous la passe d'une guirlande de boules de neiges, de couleurs variées ;

“ Ou de crêpe lisse, bouillonné avec pluie de fleurettes et touffes assorties, distancées sous la passe ;

“ Ou de crêpe plissé, avec des mancinis de fleurs de pêcheurs en dessous de la passe et des crosses de plumes sur le côté.

“ Grâce à ma charitable gazette, je vous transmets sans qu'il m'en coûte un *plein* (comme disait ma maîtresse de cacographie) une ravissante bluette sur les modes de Juillet. Elle complètera agréablement—pour moi du moins—cette lettre.

“ Les mises d'été qui se produisent en ce moment offrent une délicieuse simplicité. Plus d'oripeaux, plus de clinquant dans la mise de soirées dansantes, nos couturières remplacent tout cela par des rubans dont la fraîcheur produit le meilleur effet.

“ Le velours noir figure admirablement sur des chapeaux composés de guipure, de paille et de crêpe lisse groseille. C'est avec de semblables matériaux que l'on construit l'élégant édifice des chapeaux de saison et qui sont du genre le plus comme il faut, d'autres chapeaux du même genre offrent l'alliance de la blonde blanche et la guipure de paille et du velours noir ; des roses mousseuses jetées çà et là achèvent de donner de la distinction à cette suave fantaisie.

“ La lingerie poursuit aussi sa course rapide, du reste elle est dans sa saison. Citons donc comme modèle une toilette du matin. C'est un peignoir de chambre en jaconnas blanc orné de bouquets brodés au point de plumetis ; ces bouquets, placés près du bord, forment une sorte de guirlande interrompue, les manches ouvertes à l'italienne garnies d'une maline semblable à celle qui encadre le vêtement. Pour lever, moins élégant, on produit le même modèle en jaconnas imprimé en couleur différente, c'est toujours de bon goût.

“ Les sous-manches varient à l'infini ; il est très facile de donner à un caraco ou à un canezou des manches qui ne descendent que jusqu'au coude et qui soient relevées dans la saignée par une agrafe de ruban ; l'avant bras est décoré d'un bracelet détaché et composé de brides de faveur.

“ Les bonnets sont toujours très petits, très ornés de fleurs, ruban et velours ; on les porte très en arrière et à grandes brides flottantes.

“ On s'occupe des peignoirs et des chemises d'été : ces dernières sont à pièces avec bouillonnés et entre-deux, les peignoirs garnis en bandes de Mansouk brodé sont d'un joli effet.

“ Quant aux robes de villes, ce sont celles à volants, garnies d'effilés ou à bordures-bayadères, corsages ouverts à barrettes sur lesquelles sont placés des nœuds s'harmonisant avec la robe, les ceintures flottantes en large ruban assorti au genre de la robe.

“ Pelisse-mantelet en tulle, recouverte de deux volants en dentelle, dont la tête est recouverte par un bouillonné de ruban.

“ Pour robes, les étoffes écossaises sont toujours recherchées.

“ Les brodequins assortis à la nuance des robes sont de fort bon goût.

“ Pour les toilettes de jeunes filles, les popelines écossaises employées pour jupes, avec un corsage en piqué blanc, dont les basquines sont festonnées ou garnies de petites dentelles.

“ Chapeau rond, en paille d'Italie, garni de fleurs avec large ruban, et brides flottantes. Les bouquets de fleurs des champs composés de bleuets, paquerettes et coquelicots sont fort goûtés pour la jeunesse ; ceci mélangé avec le velours noir, est délicieux ; nos jeunes filles qui partent pour la saison des eaux ont presque toutes adopté ce genre de coiffure. Bade-Baden sera un vrai printemps, tout parsemé de fleurs.”

“ Je termine en vous annonçant que, malgré tous mes efforts, je n'ai encore pu vous expédier les gravures de modes que vous m'avez demandées. J'espère néanmoins vous en envoyer une ou deux avec ma prochaine correspondance.”

ROSALIE M\*\*\*\*\*



# LE CLERC DE NOTAIRE.



## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE 1er.

#### L'AVEU.

C'était par une monotone et brumeuse soirée du mois de décembre 1830 :—le temps était sombre et de lourds nuages, d'un gris de fer, qui parcouraient lentement le ciel, se déchiraient à de fréquents intervalles pour laisser échapper de leur sein des ondées d'une pluie fine et glaciale, qui fouettait, à petit bruit, contre les vitraux d'une maison de la rue des *Piliers* à Langres.

Cette maison était bâtie, moitié en bois, moitié en pierres logées dans les intervalles laissés entre les poutres qui se croisaient depuis les fondements jusqu'aux combles. Elle se composait de trois étages, s'avancant d'au moins deux pieds l'un sur l'autre et se terminait en angle aigu par un pignon orné d'une tête de loup grossièrement sculptée qui donnait à toute la façade un aspect aussi bizarre qu'hétéroclite. On eut dit une de ces bonnes vieilles habitations flamandes comme il s'en rencontre encore quelques unes sur les bords de l'Escaut ou de la Sambre. Un écusson à demi effacé surmontait le chambranle de la porte d'entrée, et au-dessous l'antiquaire aurait pu déchiffrer le millésime 1492, date probable de la construction de cette maison.

Dans une chambre du rez-de-chaussée enfumée et tapissée de nombreux cartons, de toutes formes et de toutes dimensions, un jeune homme travaillait solitairement assis près d'un bureau chargé d'une fourmillière de paperasses, dossiers, protêts, &c....

Un poêle de faïence à demi fendu, et sillonné de lézardes, dues plutôt à ses nombreux états de service, qu'à l'intensité de la chaleur échauffait à grand peine le vaste appartement.—Cependant notre personnage poursuivait avec acharnement l'œuvre à laquelle il était occupé. Il fallait qu'il fut livré à une rude besogne, car, tandis que de brûlantes gouttes de sueur perlaient sur son front, ses doigts engourdis par l'âpre vivacité du froid refusaient à chaque instant de lui prêter leur secours. La plume glissait fréquemment de sa main tremblante que l'onglée rendait rougeaude et violacée. Et néanmoins sans prendre souci de ces contretemps qui le troublaient, le jeune homme ramassait silencieusement cette plume rebelle, et continuait sa tâche avec un redoublement d'activité.

Lorsqu'il eut transcrit toutes les copies qui gisaient pêle-mêle devant lui, Georges,—c'était son nom,—se leva tout à coup, et se mit à arpenter, à grands pas l'étude. Il semblait alors qu'une pensée absorbante torturât le cerveau de ce pauvre clerc, car telle était l'infime position sociale que le sort avait dévolue à notre héros : Parfois il s'arrêtait soudain au milieu de sa marche bruyante ; puis, par un retour subit, il se prenait à courir comme un fou sans songer à la nuit dont les épaisses ténèbres s'étendaient déjà autour de lui. Quelques exclamations, arrachées par une animation fiévreuse, sortaient en sons rauques et gutturaux de sa poitrine.

Parmi ces paroles machonnées ou à peine articulées, se représentaient souvent

les mots "fortune, amour, bonheur, Clémence," parfois aussi venaient se joindre ceux de "misère, mépris, suicide."

Enfin paraissant saisir son courage à deux mains,—pour nous servir d'une expression banale,—et s'armer d'une ferme résolution, il retourna à son bureau, alluma une lampe, prit sous le pupitre une feuille de papier et écrivit.

Notre vertu de romancier très véridique nous ayant passé au doigt le fameux anneau de Gygès ; nous serons, si vous le voulez bien, assez indiscret pour presser le châton, nous rendre invisible, et lire par dessus l'épaule du clerc qui, certes, ne se doute point de notre présence dans son *sanctum sanctorum*.

Sur le vélin magnifiquement calligraphié, malgré la vitesse avec laquelle l'écrivain presse les lignes, nous suivons le tracé des mots suivants :

" Cher ami,—Que n'es-tu près de moi pour apaiser le conflit tumultueux de  
 " mes sensations et me conseiller ? Que j'aurais besoin, hélas, de ta froide expé-  
 " rience, et de la sage raison, qui toujours dicte tes actions, pour sortir du  
 " dédale inextricable au milieu duquel m'a poussé la main du Hasard. Depuis  
 " longtemps je porte sur le cœur un fardeau dont le poids m'écrase, et pourtant  
 " jusqu'à ce jour je n'osais en confier la moitié à mon frère en amitié. Que  
 " cette réticence ne t'afflige pas, mon bon Louis, car ce n'est pas l'égoïsme qui  
 " en est le moteur, mais bien plutôt un invincible sentiment d'amour-propre.  
 " J'avais cru pouvoir ensevelir à jamais, dans mon être, le secret qui pèse de  
 " toute sa lourdeur de plomb sur mon sein, mais je comptais sans son influence  
 " sur mon hygiène morale, je comptais sans la faiblesse de ma nature. Il est  
 " temps aujourd'hui que j'impose trêve à une folle retenue et que j'épanche  
 " dans une âme sympathique les tourments qui tiennent la mienne sur le che-  
 " valet de la torture.

" Sois compatissant, cher Louis, ne te ris pas de mes peines, entreprends ma  
 " cure, si elle est possible, et verse un dictame adoucissant sur mes plaies pal-  
 " pitantes.

" Tu es bon, Louis, tu es sensible, et si trop souvent tu affiches un cynisme  
 " amer pour tout ce qui rappelle le sentiment, l'affection que tu m'as tou-  
 " jours témoignée est assez vive, assez sincère, pour que tu aies pitié d'un  
 " malheureux, prêt à succomber sous les coups de l'infortune.

" Tu crois avoir déjà deviné, et t'imagines que c'est une simple amourette,  
 " qui m'amène à toi. Ah ! si c'était réel !.....Malheureusement il n'en est  
 " rien ; ce n'est pas avec une affaire de tête, mais avec une affaire de cœur, que  
 " je lutte de toute la puissance de mes forces. J'aime d'un amour profond,  
 " indestructible, une femme, et ma passion n'est point partagée et ne le sera  
 " peut-être jamais ! Cependant si elle savait !.... Ah ! si elle savait que la  
 " réciprocité ou le refus de ce culte que je lui voue, de cet amour qui me brûle,  
 " sont pour moi une question de vie ou de mort !.....Mais grand Dieu ! com-  
 " ment lui avouer ce que je ressens là ? comment lui faire comprendre mon  
 " admiration, mes transports, mes angoisses ? comment lui dire que je l'aime !  
 " ne serait-ce point de ma part un abus de confiance, après toutes les bontés que  
 " son père a eues pour ma famille et pour moi ? Une telle action ne serait-elle pas  
 " une tache indélébile pour ma loyauté et ne passerai-je pas pour un misérable  
 " aux yeux de l'homme qui nous a tirés de la misère ?—Ta perspicacité t'a déjà  
 " appris que Clémence est l'objet de ma flamme, et toi-même, peut-être, ne me  
 " pardonnes-tu pas de m'être abandonné inconsidérément à un amour sans  
 " espoir. Oh ! non, tu me plains, tu le dois, Louis ! Serais-tu, sans cela, cet  
 " ami généreux et indulgent d'autrefois ? Tu m'excuseras aussi, quoique con-  
 " damnant le peu d'énergie qui m'a poussé dans un abîme sans fond.

" Qu'il est cruel d'aimer et de n'oser confesser sa passion ! Pourtant, it

“ serait d'aventure possible que Clémence consentît à me payer d'un tendre  
 “ retour? Mais son père, l'homme inflexible, l'homme d'argent, consentirait-  
 “ il jamais à notre union? Comment, lui, le notaire riche et considéré, recevrait-  
 “ il la demande du pauvre clerc à douze cents francs d'appointement, du jeune  
 “ homme sans position sociale, sans avenir certain? Ne serait-ce pas folie que  
 “ de lui adresser une pareille requête? Et cependant si j'étais riche, si j'avais  
 “ de l'or et des diamants à déposer aux pieds de Clémence!.....mais n'ai-je  
 “ pas des bras, de l'intelligence? La fortune ne s'acquiert-elle pas? et tous  
 “ ces nababs ne sont-ils point partis d'une condition basse et précaire? pourquoi  
 “ donc moi aussi je n'arriverais pas? Pourquoi donc ne gagnerais-je pas des  
 “ châteaux et des équipages à offrir à celle que j'adore, à la divinité que j'ido-  
 “ lâtre!

“ Courage, un travail opiniâtre vient à bout de tout, dit le poète; eh bien,  
 “ travaillons, et, demain, après, un jour, Plutus me sourira!.....dès ce soir  
 “ je quitte mon étude, j'entre dans une maison de commerce, je me montre labo-  
 “ rieux, actif et bientôt on m'intéresse aux bénéfices: je demande alors la main  
 “ de Clémence, son père me l'accorde....Délirante illusion, qu'une affreuse  
 “ réalité pourrait dissiper. Si Clémence allait se marier pendant que je trai-  
 “ nerai mon front dans la poussière pour amasser cette fortune, objet de tous  
 “ mes désirs!

“ Si, abjurant ma vaine et stérile délicatesse, je lui déclarais mes sentiments;  
 “ Clémence s'en offenserait-elle?—Ma tête est en feu, mon sang bouillonne dans  
 “ mes artères; on dirait d'une congestion cérébrale qui me poigne: mieux  
 “ vaudrait mille morts, avouons-lui donc tout et qu'elle décide de mon sort.  
 “ Elle viendra dans une demi-heure à l'étude; dans une demi-heure le nœud-  
 “ gordien sera tranché. Quelle meurtrière incertitude!..

“ Adieu, mon excellent ami, je ne puis t'en écrire davantage. Trop écheve-  
 “ lées déjà, mes idées se troublent de plus en plus et n'apparaissent maintenant  
 “ à mon esprit que sous des formes vagues et indécises.

“ Je suis, de cœur et d'affection,

“ Ton ami,

“ GEORGES DUVAL. ”

Sa lettre terminée, Georges la cacheta et y mit cette adresse,

Monsieur LOUIS DUCHESNE,

Maréchal-de-logis en chef, 4e Lanciers en garnison à

PARIS.

Puis il serra soigneusement le pli dans son portefeuille de maroquin vert, se plongeant la tête entre les deux mains et demeura plus d'une heure dans cette position, immobile, pensif, songeant au parti qu'il était décidé à prendre.

Tout à coup la porte du salon qui communiquait avec l'étude s'ouvrit devant une jeune fille d'une grande beauté: ses traits étaient réguliers, pleins de distinction; sa physionomie respirait la douceur alliée à une sorte de tendre mélancolie qui faisait rêver; son front, blanc comme la neige, était encadré dans une forêt de longs cheveux bruns, dont les boucles soyeuses folâtraient gracieusement sur ses épaules cachées sous une robe à la Vierge, tout son maintien, en un mot, annonçait l'innocence et la sensibilité.

—Tiens, vous n'êtes pas encore parti, Georges, dit-elle avec un mouvement de surprise. Mais il ne fait pas chaud dans cette pièce; vous êtes bien imprudent, mon ami.

—C'est vrai, Clémence, répondit tristement le jeune homme; non, il ne fait pas chaud ici. Par malheur, je n'ai plus longtemps à y grelotter.

—De quel air vous me dites ça. Je ne vous comprends point. Expliquez-vous.

—Soit! Demain, ce soir même, je prends congé de votre père.

—Vous nous quittez?

—Oui, Clémence.

—Eh pourquoi? N'y a-t-il aucune indiscretion à vous le demander?

—Aucune; j'entre demain dans la maison Jeannet. Voyez-vous, il faut que moi aussi je sois riche, que moi aussi j'aie ma part de bonheur sur cette terre. Il le faut! La fortune, ce n'est pas pour moi que je la désire, c'est....

—Achevez, je vous en conjure, interrompit vivement la jeune fille.

—Je ne sais si je dois, balbutia-t-il.

—Je croyais cependant avoir quelque droit à votre confiance. Vous vous défiez de moi.... de votre sœur! C'est mal, ça Georges.

—Vous n'êtes plus une enfant, Clémence, dit gravement le clerc de notaire; le temps est loin où nous jouions tous deux dans le jardin de M. votre père. Hélas! c'était le beau temps. Aujourd'hui il faut penser à l'avenir. Des sentiments nouveaux mais inaltérables ont remplacé cette folle gaieté d'autrefois, et....

—Et? répéta-t-elle, en rougissant sous le regard passionné du jeune homme.

—J'aime une femme, s'écria-t-il avec feu. Je voudrais qu'elle devînt mon épouse; mais elle est riche, très riche, voilà la cause de mon désespoir. Pour obtenir sa main! il me faudrait d'abord une dot au moins égale à la sienne. En me faisant commis de magasin, peut-être arriverais-je à gagner l'estime de mes patrons, peut-être finiront-ils par m'intéresser dans leur commerce, peut-être la chance tournera-t-elle en ma faveur.... Alors une fois riche, je la rechercherai en mariage, si, pour mon bonheur, elle n'a pas contracté des nœuds indissolubles durant cet intervalle.

Tandis que Georges parlait, une vive rougeur était montée sur les joues de Clémence, dont tout le corps frissonnait comme sous le coup d'une extrême agitation.

—Qu'avez-vous? lui demanda-t-il, en s'apercevant de ce changement.

—Rien, rien, repartit-elle avec une confusion évidente. Soyez seulement assez bon pour me donner une chaise.

Il s'empressa d'obéir; elle s'assit les larmes aux yeux.

—Georges, c'est de l'ingratitude, dit-elle ensuite; nous quitter ainsi! Que vous avons-nous fait? Mon père vous hérite à l'égal d'un fils et vous le laisseriez pour courir après une chimère, pour gagner de l'or et en faire présent à une femme.... indigne de vous, sans-doute.

—Cette femme est digne de moi Clémence; bien plutôt je serais indigne d'elle, car cette femme, c'est....

—Mais au moins vous aime-t-elle? dit la jeune fille en remarquant qu'il hésitait.

—Je ne lui ai jamais avoué mon amour. Cent fois déjà j'ai été sur le point de le faire; mais j'ai toujours craint de me voir repousser.

—Comment pouvez-vous imaginer alors qu'elle mesurera son amour sur le plus ou moins d'écus que vous possédez?

—Non pas elle! oh! non pas elle, Clémence, s'écria Georges en lui prenant la main; elle a de trop nobles sentiments pour cela, mais son père mépriserait

la demande d'un pauvre saute-ruisseau, au lieu qu'il pourrait accueillir favorablement celle d'un négociant aisé.

—Ne suis-je donc pas votre amie? Georges, dit Clémence le cœur oppressé.

—Comment?

—Vous ne m'aviez pas encore confessé un mot de ce que vous venez de me dire. Que craigniez-vous? Ne suis-je pas votre sœur?

—J'avais peur de vous offenser.

—De m'offenser!

—C'est que.... Clémence.... c'est que c'est vous que j'aime!

—Moi! exclama-t-elle avec un éclair de joie.

—Oh! pardonnez-moi, mon amie, dit Georges qui s'était précipité à ses genoux. Je sais que mon amour est insensé, que tout espoir serait le comble de la folie.... Vous le voyez, et il faut que je parte, car vous me dédaignerez, et vos dédains, mon Dieu! je n'y résisterais pas.

La jeune fille se leva, émue, tremblante.

—Adieu, Georges, dit-elle en dégageant ses mains qu'il couvrait de baisers.

—Oh! pas encore! pas encore Clémence! Dites que vous ne m'avez point maudit.

—Je vous aime, murmura-t-elle bien bas. Mais partez, partez ce soir. Vous aviez raison; cela est nécessaire.

A ces mots, elle rentra dans le salon où son père et sa mère se tenaient ordinairement jusqu'au moment du coucher. Ni l'un ni l'autre ne firent attention au trouble de leur fille.

LEON G\*\*\*\*\*

(La suite au prochain numéro.)



## LE NOUVEAU MOÏSE.

Vous connaissez tous le célèbre abbé Paramelle, ce nouveau Moïse, qui devine du premier coup d'œil où peut jaillir une source d'eau vive au milieu du pays le plus aride.

Dernièrement, en Suisse, il arrive, épuisé de soif, à une maison isolée, et demande par grâce un verre d'eau. La bonne femme qui gardait le logis lui répond:—Il n'y a pas une goutte d'eau chez nous, et la fontaine est trop loin. Si vous désirez un verre de vin, je vous le donnerai avec plaisir.

Pendant que l'hôtesse descendait à la cave, le célèbre voyageur fit le tour du jardin. En rentrant dans la chambre, il s'écria:—Je vais vous payer ce vin avec de l'eau! La villageoise ouvrit de grands yeux:

—Mais... je ne comprends pas... Il ne faudrait pas vous moquer de moi, monsieur le curé.

—Non! venez, ma bonne; regardez à côté de la porte; vous avez là une source abondante, qui doublera la valeur de votre jardin. Faites seulement creuser à deux mètres, vous la trouverez sûrement.

On devine assez quelle fut la joie de la pauvre femme. Aussitôt après le départ de M. Paramelle, on fouilla le terrain, et aujourd'hui une magnifique fontaine abreuve largement les habitants de la ferme, qui croient de tout leur cœur que le prêtre français est un sorcier.

## LE LOUP ET L'AGNEAU.



## NOTICE HISTORIQUE.

(Comme tout le monde le sait, le Loup et l'Agneau est le titre de l'une des plus jolies fables de notre bon Lafontaine, bien que la morale en ait été vivement critiquée par le célèbre J. J. Rousseau. Quoiqu'il en soit, Jean-Jean qui dans sa jeunesse l'avait entendu raconter au maître d'école de son village, en avait conservé un souvenir assez fidèle, et bien des fois, quand il fut devenu soldat, il la raconta à son ami Calippe, — qu'il surnommait malicieusement Calypso, — pour charmer les loisirs du corps de garde. Nous ajouterons que l'ami Calippe était un jeune conscrit berrichon qui n'avait pas inventé la poudre, parce qu'elle était inventée quand il vint au monde, — et que c'est lui-même qui nous a appris la chanson du Loup et de l'Agneau, que lui avait apprise Jean-Jean, et que nous engageons tous les lecteurs de la *Ruche*, — surtout les jeunes, — à apprendre à leur tour, parce qu'elle est très spirituelle, et composée sur l'air le plus chantant qu'il y ait dans les deux mondes).

VICTOR BARON.



## Le Loup et l'Agneau.

Sur l'air du tra, la, la, la.

Un agneau, nous dit-on, ayant mangé beaucoup,  
 Dans un ruisseau filtré buvait un petit coup.  
 Monsieur de Lafontaine n'a jamais dit pourquoi ;  
 Mais j'ai toujours pensé qu' c'est paré qu'il avait soif.  
 Sur l'air du tra la la la, &c.



Survint sire le loup avec une faim d' chien  
 N'ayant rien dans l' gousset et dans le ventre rien  
 Pour surcroît d'appétit, en venant il avait  
 Passé devant Véfour et reniflé Chevet. Sur l'air, &c.



Pendant que faut' de mieux il se désaltérait  
 Il vit plus bas l'agneau qui tranquillement buvait ;  
 Lorgnant notre innocent, il dit : foi d'animal,  
 Si j'eroquais c'gaillard là, j'n'en ferais pas plus mal. Sur l'air, &c.



C'est alors qu'il lui dit, tout rouge de fureur ;  
 On élèv' la jeunesse aujourd'hui qu'ça fait peur !  
 Dans l'onde que je bois comme un p'tit galopin,  
 Pour m'donner mal au cœur, tu te laves les mains. Sur l'air, &c.



Mais cet agneau vraiment avait beaucoup d'esprit ;  
 Il en savait autant que le plus fin conscrit :  
 Il dit sans hésiter : Monsieur, je suis en bas,  
 Et puisque l'eau descend, elle ne monte pas. Sur l'air, &c.



D'ailleurs, reprit le loup, je sais que d'puis dix ans,  
 Sur ma femme et sur moi vous faites des cancons,  
 J'ai de mauvaises mœurs, dites-vous dans l' quartier  
 Votre femme de ménag' l'a dit à mon portier. Sur l'air, &c.

Je me souviens encor, dit-il plus en courroux  
 Que d'vingt assassinats vous m'accusâtes tous ;  
 Pour preuve à conviction, tu portas, contre moi,  
 Deux ou trois os rongés chez l'procureur du roi. Sur l'air, &c.

L'agneau crut s'excuser en disant aussitôt ;  
 Moi je n'étais pas né ! — Ce fut un fâcheux mot.  
 Pas né ! hurla le loup ! ha, tu n'étais pas né !  
 C'est un de tes gigots que j'ai mangé pas né ! Sur l'air, &c.

Ce plaisant jeu de mots était à peine dit  
 Qu'il emporta l'agneau dans la forêt d'Bondi,  
 Et tout ce que j'ai su, c'est qu' quand il eut fini,  
 Il prit sa demi-tasse au café Tortoni. Sur l'air, &c.

Toute fable, dit-on, cache une vérité ;  
 La moral' de cell'-ci, je vais vous la conter :  
 C'est que lorsqu'on est fort, on a toujours raison,  
 Et qu'on a toujours tort de n'pas avoir raison.  
 VICTOR BARON.



### LE PÈRE DE MONTAIGNE, INVENTEUR DES ANNONCES.

Le véritable inventeur des *Annonces-Omnibus* qui, après tout ne sont qu'une transformation des *Petites-Affiches*, n'est autre que le père de Michel Montaigne. En effet, voici ce que l'on trouve dans le livre des *Essais*, au chapitre xxxiv du livre Ier, chapitre que le grand philosophe intitule : *D'un défaut de nos polices*.

“ Feu mon père, dit-il, homme — pour n'être aidé que de l'expérience et du naturel — d'un jugement bien net, m'a dict autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eust, ez villes, certain lieu désigné auquel ceulx qui auroient besoin de quelque chose se peussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme “ Je cherche à vendre des perles, Je cherche des perles à vendre ; Tel veut “ compagnie pour aller à Paris ; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; Tel d'un “ maistre ; Tel demande un ouvrier ; qui ceuy, qui cela, chascun selon son besoing. ” Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non légère commodité au commerce public ; car à tous coups, il y a des conditions qui s'entre-cherchent, et pour ne pas s'entr'entendre, laissent les hommes en extrême nécessité.”



### LE DOMPTEUR DE BÊTES.

“ Admirez ma valeur ! je soumets les lions ;  
 “ Le tigre m'obéit, l'hyène est mon esclave ! ”  
 — Pour moi, je sais quelqu'un de plus fort, de plus brave :  
 C'est celui qui le mieux dompte ses passions !

PIERRE LACHAMBEAULIE. (*Fable inédite*).

## DES VOITURES.

Il y a seulement deux siècles, le luxe des voitures était peu répandu, puisqu'au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, on ne comptait encore que 400 carrosses de remise à Paris.

Un simple char non suspendu et découvert était, sous Philippe-le-Bel, le privilège de la noblesse. Ce roi dit, dans une ordonnance de 1294 : *Nulle bourgeoise n'aura de char*. A cette époque où les rues et les chemins étaient si impraticables, les dames allaient montées sur leurs *haquenées*, chevaux paisibles allant l'amble ordinairement.

Les nobles dames et même les princesses se promenaient sur des chevaux de croupe derrière leurs écuyers. On prétend que ce fut Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui imagina, vers la fin du quinzième siècle, de faire un plafond aux chars découverts jusqu'alors. Quoiqu'il en soit, il est probable que l'idée des carrosses nous vint d'Italie, ainsi que leur nom ; car au douzième siècle, sous le nom de *carroccio*, un grand coffre carré porté sur quatre roues et traîné par quatre paires de bœufs, fut inventé par Eribert, archevêque de Milan, pour servir de palladium aux villes d'Italie dans une guerre contre l'empereur. Les saints offices étaient célébrés sur le *carroccio*, et un chapelain l'accompagnait sur le champ de bataille. C'était le char sacré ; les plus vaillants le défendaient.

Les premiers carrosses furent nommés cochés. En 1457, l'empereur Ladislas en offrit un à Marie d'Anjou, femme de Charles VII. Sous François 1<sup>er</sup>, il n'y en avait encore que trois à Paris, ils n'étaient pas suspendus encore et se fermaient avec des rideaux de cuir. Aucun homme n'osait y monter, ils étaient réservés aux femmes ; mais ce luxe se répandit : les malades, les vieillards, les efféminés se le permirent. On peignait et l'on dorait ces lourds et incommodes véhicules. Christophe de Thou, père de l'historien, enfermait soigneusement chez lui son carrosse comme un remarquable produit d'une industrie nouvelle.

Le parlement arrêta en 1573 que Charles IX serait supplié de défendre tous les cochés par la ville, à cause du luxe exagéré dont ils étaient l'objet ; leur usage n'était évidemment pas encore adopté par les gens sérieux et graves, puisqu'au mois de mars 1599 le parlement fit faire un montoir de pierres dans la cour du May, au Palais, pour que les anciens présidents et conseillers pussent monter plus aisément sur leurs chevaux ou mules au sortir de l'audience.

Le premier carrosse à coffre suspendu servit, dit-on, en 1495, à Isabeau de Bavière, lors de son entrée à Paris. Ailleurs, on prétend que l'électeur de Brandebourg, Frédéric Guillaume, se servit le premier d'une voiture à ressort inventée par Ch. Chieze, son architecte.

Quoiqu'il en soit, au commencement du 17<sup>e</sup> siècle on comptait environ cent carrosses à Paris. C'est sous Louis XIII qu'on commença à mettre des glaces aux portières et sur le devant. C'est encore une importation italienne due, à ce qu'il paraît, à Bassompierre. On parla beaucoup d'un carrosse à vitres que le prince de Condé avait amené de Bruxelles en 1660.

Toutes les améliorations dans la confection des voitures vinrent alors à la file, mais n'ont en réalité obtenu de résultats remarquables qu'au 19<sup>e</sup> siècle. Chacun connaît l'affreux véhicule appelé coucou, qui, il y a peu, a cessé de sillonner les environs de Paris, et qui cependant ne datait guère que de 1789. Le dernier carrosse chez nous a été celui du sacre de Charles X. A Londres, le lord maire se promène encore aujourd'hui, en perruque, dans un carrosse doré, comme au temps de la reine Anne.

Les fiacres, qui tendent à disparaître, pour être remplacés par les *cabs* anglais, datent de la fin du dix-septième siècle. Ils prirent leur nom de l'hôtel où ils remisaient, rue Saint-Martin, à l'*image de Saint-Fiacre*.

Le mouvement est le symbole de notre époque. Les chemins de fer supprimeront peu à peu les chaises de poste, établies en 1664 sous Colbert. L'omnibus, dans les grandes villes, supplée au nombre incalculable de voitures que nécessiteraient les besoins de l'activité actuelle. Cependant on évalue à près de 40,000 le nombre des voitures qui circulent dans Paris.

La première idée des omnibus est du dix-septième siècle et appartient à Pascal. Le premier essai de ces voitures en commun fut tenté à Nantes en 1827. Dès 1828, leur succès était établi à Paris.

## TABLETTES EDITORIALES.

Montréal, 4 Août, 1853.

En commençant la deuxième série de la *Ruche Littéraire*, le Rédacteur-en-chef de cette publication se fait un plaisir de féliciter ses collaborateurs du zèle qu'ils ont mis à seconder ses efforts pour entretenir l'amour de la littérature nationale en Canada. Non seulement il nourrit pour tous, en général, une éternelle reconnaissance, mais il offre, particulièrement, ses remerciements aux littérateurs canadiens qui, non contents de l'aider de leurs productions, l'ont soutenu de leurs conseils et lui ont appris quel genre de composition légère pouvait avoir chance de succès en cette contrée : car, il ne craint pas de l'avouer, lorsqu'il prit la direction de la *Ruche*, le Rédacteur-en-chef actuel était loin de connaître les goûts du pays, ses affections et ses antipathies. Formé à l'école romantique française, qui, par malheur, suivant l'impulsion de mœurs dissolues, cherche à satisfaire et même à provoquer l'appétit public, au lieu de lutter contre ses instincts déraisonnables et anti-sociaux, il commit de graves erreurs lors de son début au milieu de cette population éminemment sensée et morale. Grâce, cependant, à l'indulgence des Canadiens, grâce à leur bonté naturelle, grâce surtout à cette délicatesse de sentiments qui les engage à excuser chez des étrangers des fautes qu'ils ne pardonneraient point à leurs compatriotes, le recueil dont M. Cherrier a daigné me confier l'administration intellectuelle, est aujourd'hui, après six mois d'apparition, non-seulement assis sur des bases solides, mais le premier des ouvrages périodiques-français dans les deux Amériques, et comme le disait dernièrement un journal de New-York, "*a publication that rivals favourably with any periodicals in the United-States.*"

Quoique je me plaise à constater l'extension croissante de la liste de nos abonnés, je ne m'abuse pas au point de croire que ces succès soient dûs à ma plume : le mérite de nos correspondants, l'activité incroyable du propriétaire-éditeur de la *Ruche Littéraire* qui ne recule devant aucune dépense, devant aucun sacrifice, pour établir son œuvre sur un fondement inébranlable—la popularité ; les bons avis qu'il me donne journallement dans le choix ou le rejet des articles soumis à notre examen, voilà les causes de cette prospérité sans exemple. N'est-il pas glorieux pour le Bas-Canada d'être le refuge des lettres françaises du Nouveau Monde ? Sans parler du concours que nous a fourni ici la presse de tous les partis, à New-York, Boston, Philadelphie, Albany, la Nouvelle-Orléans, St. Louis, &c., &c., &c., à Londres et à Paris, le journalisme a donné à la *Ruche* les plus beaux encouragements.

Comme il se pourrait que certaines personnes méticuleuses se formalisassent du changement apporté au titre de la *Ruche* et que l'addition du qualificatif *Politique à Littéraire* ne fit craindre, de ma part, une tendance à entrer dans l'arène polémiste, je crois devoir les rassurer, en leur expliquant le motif qui nous a contraints à cette variante.

Un règlement postal, qu'il ne m'importe pas de contrôler, exige que tous les pamphlets, brochures, revues ou recueils périodiques aient des *nouvelles politiques et des annonces*, pour pénétrer en Europe, en jouissant de la franchise accordée aux journaux purs et simples. Or, comme je tiens à faire connaître insensiblement le Canada aux Européens et à mes compatriotes surtout, afin de pousser dans ses magnifiques campagnes le flot de l'émigration coloniale, j'ai dû m'occuper d'expédier, à bon marché, la *Ruche* au-delà de l'Atlantique. En conséquence, tandis que nous publierons un long travail sur le Canada, nous gratifierons, chaque mois, nos lecteurs d'un compte rendu des événements diplomatiques des deux continents. Que nul ne s'effarouche, toutefois, l'écrivain que nous avons choisi, à cet effet, se contentera le plus souvent de nous envoyer des relations exactes des faits, et, s'il se permet quelques appréciations, elles seront toujours marquées au coin de la plus excessive modération.

Ayant pris à tâche d'écrire les tablettes éditoriales, je répondrai maintenant à nos correspondants.

SUITE DE L'APPRECIATION DE L'HISTOIRE DU CANADA, PAR M. GARNEAU.—Remise au prochain numéro, faute de place.

EXCURSIONS EN CANADA, PAR UN TOURISTE.—Plusieurs manuscrits qui, depuis quel-

ques mois attendaient leur tour d'apparition, nous forcent à ajourner cette intéressante publication.

LA FIANCÉE DU ST. LAURENT, PAR UN CANOTIER (YAMASKA).—Envoyez-nous la fin de votre légende, si elle est aussi gracieuse que la première partie, nous nous ferons un véritable plaisir de publier ses bans dans la *Ruche* ; mais nous n'acceptons jamais de morceaux incomplets.

LE RÊVE D'UNE ESCLAVE, PAR MME ELVINA (NOUVELLE-ORLÉANS).—Désolé de vous refuser : la servitude a des calamités épouvantables, je le sais ; mais il n'est pas toujours possible de les exprimer dans notre langue

REVUE DE QUÉBEC, PAR M. X.—Mon cher monsieur, lisez le *Livre de la mort* par Paul Féval ; vous y trouverez le passage suivant :

“ Prenez une bouteille, mettez-y du soufre, du salpêtre, du vitriol, de l'aquatofana, du chlore, de l'arsenic, et vingt autres horreurs ; laissez le tout se mélanger, fermenter, pourrir, aigrir,—et vous aurez un poison extrêmement bénin auprès de la “ médisance provinciale.”

A HORTENSE, (poésie) PAR FÉLIX ROCHON, D'ALBANY.—M. Félix Rochon, apprenez votre prosodie.

M. G. R. S. (TORONTO) —Vous nous demandez quelques détails anecdotiques sur la découverte de l'imprimerie dans le genre de “ *Origine du Journalisme*,” nous tâcherons de vous les donner.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1775 PAR, \*\*\* (ST. JEAN).—Sous considération.

DEUX A DEUX, (poésie).—Refusé, parce que nous n'acceptons aucune communication sans nom d'auteur.

LES MARTYRS DE 37 ET 38, (poésie).—PAR G. de B\*\*\*\* (Montréal) accepté.

LA BOHÉMIENNE DE L'AS-SOMPTION, PAR M. G. C.—Nous vous dirons notre avis dans un prochain numéro.

MELLE L. D\*\*\*\*, (Trois-Rivières).—Nous avons reçu votre envoi.

LES SATURNALES DE GOTHAM, PAR UN NEW-YORKAIS.—Le temps nous a manqué pour parcourir votre roman.

LE BOUCHER DE CINCINNATI, PAR UN FRANÇAIS RÉSIDANT A CINCINNATI.—Il y a trop de sang dans votre histoire.

M. F. JORRE, (Kakouna).—Nous vous remercions sincèrement et vous avons écrit. Soyez assez bon pour ne pas oublier les renseignements que nous vous avons demandés.

MR. G. G.—Nous traduisons la lettre suivante qui nous a été adressée par un de nos lecteurs anglais.

“ Monsieur,

“ En réponse à la note éditoriale placée au bas de la page 330 de la *Ruche Littéraire*, (6me livraison), je vous dirai que L'ORGUEIL DU VILLAGE est une assez bonne traduction de la charmante nouvelle, *The pride of the village* de Washington Irving. Elle a d'abord été publiée dans son *Sketch Book*, par Geoffrey Crayon, en 1819, et depuis on ne l'a jamais omise dans aucune des nombreuses éditions des œuvres de W. Irving, imprimés tant en Angleterre qu'en Amérique.

“ G. G.

“ 11 Juillet, 1853. ”

LE CLERC DE NOTAIRE.—Ce roman dont nous avons publié le premier chapitre, est l'œuvre d'un homme parfaitement connu du public. Il était bien jeune lorsqu'il le composa, et ne se doutait certes pas de la brillante réputation qui l'attendait dans le monde littéraire. A l'époque où il termina son manuscrit, M. Léon G\*\*\*\*\* me le confia pour le lire. Des circonstances fortuites nous ayant séparés, le manuscrit resta dans mes cartons durant plusieurs années. Je lui rends la lumière aujourd'hui, dût son auteur m'en vouloir de m'en être, sans consentement légal ou procuration, déclaré le parrain sur les fonds de la publicité.

CHARADE.—Le mot de la dernière charade est *mou-lin-à-vent*.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE.—Nos lecteurs, nous en sommes sûrs, nous féliciteront d'avoir emprunté un morceau de poésie à cette ravissante publication, dont nous parlerons plus longuement dans un prochain numéro.

NOS REMERCIEMENTS A QUI DE DROIT.—Nous recommandons particulièrement à nos amis et au public en général la ligne de bateaux à vapeur des MM. Tate et frère. Ceux des voyageurs qui visitent Québec, seront toujours certains de rencontrer de la part des capitaines respectifs de cette ligne, tous les égards et toute la politesse que l'on peut attendre de gens bien nés, et c'est parce que nous l'avons éprouvé nous-mêmes durant un ou deux voyages que nous avons fait à Québec, que nous nous faisons un plaisir de constater ce fait.

LE PALAIS DE CRISTAL.—J'ai devant moi, un paquet de lettres, dont la plus courte remplirait huit pages au moins de la *Ruche*. Toutes sont écrites avec esprit et méritent, sans contredit, les honneurs de l'impression, mais pas une n'offre une ligne d'analogie avec ses sœurs aînées ou cadettes. A laquelle donc accorderai-je la préférence ? Dois-je fermer les yeux et tirer au hasard, dois-je plutôt jeter le mouchoir à celle qui sourit d'avantage à mon imagination ? Mais c'est de celle-là justement qu'il faut se défier, car l'imagination est perfide conseillère et.... Oh ! une idée !—Le nœud gordien est tranché, la pomme de la discorde ne roulera pas sur nos colonnes.—Sept heures (du matin) sonnent à Notre-Dame ; lecteurs, bien aimés lecteurs, je vous présente mes respects pour courir à New-York..... Au revoir !

La cloche du bateau ne fait que tinter le premier coup. Un mot encore : Lecteurs, bien aimés lecteurs, priez, humiliez-vous, afin que les gardiens de ponts-tournants aient honnêtement rempli leurs fonctions, quand passera la locomotive qui emporte le Rédacteur de la *Ruche* et sa fortune.



## ORIGINE DES REBUS.

Les *rebus*, appelés par l'étymologiste Ménage "des équivoques de la peinture à la parole," sont originaires de la Picardie. Le siècle de Louis XI leur donna naissance. Les clercs de la basoche, au parlement d'Amiens, composaient, chaque année à l'époque du carnaval, des libelles ou pamphlets—intitulés *de rebus quæ geruntur*—à l'adresse des bons bourgeois, de leurs dames et des gentes bachelettes leurs filles. Ces écrits étaient des tissus de railleries licencieuses et d'épigrammes obscènes. On les lisait à haute voix, au milieu des pasquinades les plus bouffonnes, et sous les travestissements les plus grotesques, puis on les placardait enfin aux murailles pour leur donner un dernier cachet de publicité.

De là ils furent importés à Paris où ils prirent le nom de *farces* ; mais le caractère indigène était altéré, et les personnalités sauvegardées sous le manteau de l'allégorie.

Louis XII permit aux basochiens de représenter leurs farces sur la grande table de marbre qui fut détruite par l'incendie de 1618. Ces jeux furent proscrits en 1540, sous le règne de François Ier "avec peine et chastiment de la hart à l'égard du contrevenant."

Le mot *rebus* demeura néanmoins, et devint synonyme de devise. L'art de la devise passa à la mode. Il fut une source de délassément dans les cours délicates et galantes des successeurs de Louis XII, trôna avec Louis XIV et atteignit, sous ce monarque, le zénith de la perfection.

Marguerite de Valois se montra très habile dans l'invention des rebus. En voici un qu'au rapport de Gauval elle composa pour la duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier :

C'était un cœur enflammé peint entre un *alpha* et un *omega*, ce qui signifiait que, pour ce cœur qui brûlerait toujours, l'amour était le principe, la fin.

Marot, pour se moquer de l'esprit épais des Picards, dit plaisamment :

" Car en rebus de Picardie,

" Une étrille, une faulx, un veau,

" Cela fait étrille fauveau. "

On trouve dans le *Mercur*e français de délicieux rebus ; mais aujourd'hui ces friandises des imaginations vives ne sont admises que dans quelques cercles d'intimité, desquels le goût de la gastronomie spirituelle n'a pas encore été banni.

## CORRESPONDANCE ÉDITORIALE.

New-York, 10 Août, 1853.

Après un délicieux voyage à travers les charmantes et fertiles plaines du Vermont, je suis arrivé sain et sauf à New-York. Mais hélas ! avec la meilleure volonté du monde, je ne puis me décider à écrire un compte-rendu général du Palais de Cristal. Trop d'objets divers m'ont à la fois frappé les yeux pour que je puisse me permettre sur l'ensemble une appréciation judicieuse. Au reste, vous ne perdrez rien à mon ineptie, notre spirituelle correspondante, Mme de Marguerites m'a fait l'amitié de m'envoyer une lettre qui résume admirablement l'impression générale causée par l'Exposition, et dont vous préférerez, sans-doute, le style délicat et gracieux à ma prose habituelle.

“ Nous commençons à comprendre les contes de fées, les merveilles qui ont charmé notre enfance, merveilles qui éblouissaient notre imagination, auxquelles, arrivé à ce triste âge qu'on appelle l'âge de la raison, il a fallu à grande peine renoncer, les voici maintenant qui se réalisent, mais la baguette qui a évoqué toutes ces merveilles, c'est la civilisation ; ici dans le temple de la civilisation, le *Crystal Palace*, tout ce qui éblouit, qui charme est l'œuvre de l'homme ; le génie avec ses inspirations du ciel et l'humble cultivateur qui, le front courbé invente un simple outil, pour ensemercer la terre et doubler les récoltes, tout y est représenté, l'industrie, les sciences avec ces mille applications de la vapeur, ces Titans du siècle actuel, enfin les arts qui dominent et embellissent tout. Ce n'est point une des choses les moins dignes d'admiration que la manière dont les objets d'arts sont distribués, reposant par leur beauté idéale et poétique, l'attention fatiguée des produits positifs de l'industrie. Nous vous conduirons partout avec nous, mais il faudra plusieurs visites pour tout voir, tout connaître.

“ Entrons : cet édifice gracieux et léger tout à dômes et à fresques, ces escaliers qui s'élancent d'un seul jet, sans appui visible, de ces enlacements de fer en mille capricieuses formes, est ce qu'il faut commencer par admirer, puis en face de vous, voyez cette statue équestre de Washington par Marchetti, artiste Piémontais de naissance, mais parisien de fait et qui court grand risque de finir par devenir anglais, attendu que la Reine Victoria s'est éprise de son talent et le comble d'honneurs et d'ouvrage. Il est de mode ici de beaucoup critiquer cette statue, elle a des défauts, mais on n'oserait se prononcer sur ses mérites parce qu'on ne peut la voir au point de vue de l'artiste ; elle est beaucoup trop près, beaucoup trop à terre pour qu'on puisse vraiment comprendre l'effet qu'on a voulu produire, elle est destinée à être à vingt pieds au-dessus du sol et nous l'examinons comme on le ferait d'une miniature, c'est-à-dire on la touche, on marche de niveau avec elle.

“ Plus loin, il y a une autre célébrité américaine, Webster le grand orateur dont la tombe est à peine fermée ; cette statue est l'œuvre d'un anglais et certes ne lui fait pas honneur, car il a eu le triste talent de dépouiller cette physionomie mobile et intelligente de toute son expression, mais les anglais sont trop positifs pour jamais devenir (à quelques exceptions près) ni grands peintres ni grands sculpteurs.

“ La fameuse amazone de Kiss, de Berlin, est à la droite, pleine de vie et de vigueur ; tout en donnant la force et le courage à cette amazone, le sculpteur a su conserver toute la délicatesse de forme, la grace, la fierté, la *morbidezza* de la femme, on sent qu'une fois la lance déposée, la fière guerrière redeviendra jeune fille. Le cheval est, dit-on, une véritable étude quant à l'exactitude de l'anatomie : quant à l'expression, la terreur plus que la douleur est empreinte dans ses narines ouvertes et ses yeux effarés, on voit presque trembler ce fiancé dans lequel le lion enfonce ses terribles griffes.

“ Quels délicieux enfants le génie italien nous a envoyé ! en voici un tout ramassé, qui dort sa tête bouclée appuyée sur son bras potelé dans une coquille, les nymphes l'ont à moitié recouvert de plantes marines, de corail et de mousse, mais à travers ce voile d'un fini et d'une délicatesse inouïe, on voit encore ces membres rondelets, et ces petits pieds qui semblent ne jamais avoir pressé la fange de la terre. Ceci est de Croff, sculpteur milanais (d'origine Allemande, rappelez-vous ce nom, il est signé en caractères immortels au pied de plusieurs statues) ; Leda, un enfant sur une tortue et “ une femme malheureuse, ” qui prie cachant ses larmes et sa douleur sous un voile dans lequel elle s'enveloppe ; le marbre a pris ici tout le caractère de la dentelle la plus compliquée, là-bas, cette caisse de dentelles renommées de Bruxelles ne peut offrir rien de plus fin ni de plus merveilleux, de même qu'à travers le plus léger tissu, on voit les traits, les formes ; quelle admirable et touchante chose que cette expression de désespoir cherchant au moyen de la prière à obtenir de la résignation ! on conçoit tout un poème rien qu'à la voir.

“ Mais en voici assez pour cette fois, voyons ces riches étoffes, elles viennent, comme vous le pensez, de Lyon, ainsi que ces velours, mais plus loin vous verrez des soieries non moins brillantes fabriquées à Turin, ce Paris de l'Italie, et des velours de Gènes, la ville qui premièrement fit les velours pour le manteau des doges.

“ L'Angleterre a aussi des soieries, le satin broché se distingue surtout par son brillant et la richesse de ses dessins.

“ Voici de beaux meubles ; Paris, Turin et Vienne se disputent la palme pour le luxe et la beauté des meubles, rappelant toutes les époques, mais destiné au confortable de nos salons modernes. La Belgique fournit aussi des meubles gothiques et une élégante table à thé, de forme gracieuse et légère, mérite une mention particulière ; une maîtresse de maison charmante vous offre en souriant une tasse de thé, et en même temps une délicieuse musique éclate, un magnifique piano joue une des valse effiénées de Schuloff ; mais où est le piano, où est le musicien, il est devant vous, en vous donnant votre thé, votre aimable hôtesse a touché un ressort et la musique cachée dans la table obéit au signal : voilà, je l'espère, une charmante invention, qui épargnera bien de l'ennui et beaucoup de fausses notes aux virtuoses.

“ La Suisse nous vient offrir ses ouvrages de patience, ses montres microscopiques, ses bijoux à concetti, ses peignes, ses ornements en fil d'argent, ses boîtes à musique, ses beaux bijoux dont un artiste renommé a fait le dessin. Prenez ce bracelet, un serpent, symbole de l'éternité, en forme le contour, sa peau changeante est bien représentée par l'émail bleu et or, deux rubis forment les yeux, et une large opale entourée de brillants est incrustée sur le haut de la tête, ses lèvres entrouvertes semblent menacer de son dard les curieux qui le regardent, il ouvre la bouche, ce n'est point un dard mais la plus charmante, la plus mignonne des montres qui s'offre à vos regards, elle marque les heures, les minutes et les secondes, toutes les divisions de cette éternité si longue ou si courte, selon la manière qu'elles se passent.

“ Les Etats-Unis l'emportent sur tous les autres pays pour l'orfèvrerie, finesse d'exécution, magnificence de détails et beauté de dessins. Il n'y a pas à discuter ; la France, l'Angleterre ne peuvent rivaliser sur ce point. On admire aussi pour la richesse et l'élégance, une voiture toute incrustée d'or et d'argent, destinée à porter les pompes d'incendie d'une compagnie de firemen de New-York, fabriquée à Philadelphie. Ce char, représentant un groupe doré composé de Neptune et d'Amphitrite entourés de Tritons et de Dieux Marins, est vraiment beau comme objet d'art, et représente seulement en métaux précieux employés à sa construction, une valeur de près de six mille dollars.

“ JULIE de MARGUERITES.”

Pour terminer, j'ajouterai que le Canada est dignement représenté au *Crystal Palace*. La portion de l'édifice consacrée aux exposants de ce pays embrasse une partie du côté droit en entrant par la 6<sup>me</sup> Avenue. Grâce aux bons offices de M. Pooler, le représentant du comité canadien, j'ai pu me procurer tous les renseignements nécessaires sur les nombreux specimens d'art, d'industrie ou de minéralogie fournis à l'Exhibition par la noble colonie anglaise. Le Haut-Canada et Québec se sont surtout distingués à l'Exposition. Je ne sais si les habitants de Montréal apporteront plus tard leur tribut dans ce congrès ouvert à toutes les rivalités manufacturières et scientifiques du globe, mais je dois avouer que je n'ai jusqu'à ce jour aperçu aucun produit capable de les placer au rang qu'ils peuvent occuper. Tandisque les riches tapis de Hamilton, ses articles de cotonnade, ses instruments aratoires attirent tous les yeux, tandisque Québec montre et son ingénieux modèle de poêle, et sa magnifique voiture de Gingras, ses boîtes par Lecomte et son beau Christ de Peter, etc., et ses riches échantillons de minéraux, tandisque presque toutes les cités canadiennes en un mot se font remarquer par quelques articles indigènes, on cherche vainement un symbole qui rappelle le génie ou le travail Montréalais.

Comme l'exposition ne fait que commencer, j'espère que les intelligents citoyens de notre ville ne resteront pas en arrière et que bientôt leur nom sera inscrit avec honneur sur la liste des exposants.

Le défaut d'espace m'oblige à clore ici ma lettre. Dans le prochain numéro de la *Ruche*, je tâcherai d'être plus détaillé.

H. B. C.



## LA POLITIQUE DES DEUX CONTINENTS,

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

New-York, 9 Août, 1853.

MONSIEUR,

La situation politique de l'ancien et du nouveau monde est, depuis peu, entrée dans une phase nouvelle toute pleine d'incidents imprévus, d'écueils cachés, entre lesquels murmurent, précurseurs de l'orage, les sourds grondements de la foudre, et les éclats à grand peine comprimés de la tempête. Et ne croyez pas, Monsieur, que je veuille tout d'abord m'élever à la métaphore sans autre prétention que de vouloir commencer ma lettre par une image et que, semblable aux gens veufs d'idées, j'aie occupé par une phraséologie vide, la place réservée aux faits, Dieu m'en garde. Il y a trop à dire pour s'amuser à des riens ; ne m'en veuillez donc pas, si dans mon style l'hyperbole fleurit à côté de la réalité, et les doux épanchements de l'imagination auprès de l'inflexible logique. Il est si bon dans un moment d'orage, de s'abriter sous l'arbre de la poésie, et de raviver ses forces abattues au limpide ruisseau de l'Himète que vous me pardonnerez bien de faire comme cet Athénien qui avant de prendre le bouclier et la lance allait jouer de la lyre sous les lauriers d'Arcadème. Au nom d'Apollon, ne me reprochez pas ce petit retard ; je vais commencer mon épopée par vous parler de l'Amérique.

Les Etats-Unis assistent, en ce moment, à la décomposition des vieux partis et à la reconstruction des nouveaux. Vous êtes au courant, n'est-ce pas, de ce qui s'est passé depuis à peu près un an, de ce côté-ci des frontières. La nomination du Général Pierce, candidat démocrate, en opposition à la nomination du général Cass également démocrate, mais démocrate de la vieille école, tandis que Mr. Pierce est un démocrate de la souche nouvelle, n'ayant pas encore de nom, mais faisant de l'éclectisme politique au profit des intérêts du jour. La défaite du général Scott, le représentant du parti Whig, défaite sans précédent dans l'histoire des luttes politiques aux Etats-Unis, les fautes des meneurs politiques alliés à la branche des anciens partis, Whig et Démocrate ; les attaques audacieuses et les progrès incessants de cette fraction devenue puissante, du parti progressif de la démocratie, appelé parti de la Jeune Amérique ; un certain vent venu de l'ancien continent, soufflent au milieu des masses l'opinion que les Etats-Unis ne doivent pas rester immobiles et l'arme au bras, alors que l'Europe a la main sur son épée ; toutes ces raisons et d'autres trop longues à détailler ici, sont venues modifier les vues du cabinet Américain sur beaucoup de points, particulièrement en ce qui touche les relations internationales de ce pays avec l'Europe. De telle sorte qu'aujourd'hui, intellectuellement plutôt que matériellement parlant, la position du président des Etats-Unis se trouve influencée par les divers courants que je viens de vous indiquer, d'une manière plus profonde qu'il ne le croit ou le pense lui-même. Son cabinet forcé, après tout, d'obéir à la direction qui lui est imprimée par l'opinion publique se trouve être poussé en avant, quoique dans le fond, disons-le en hommage de la vérité, il se sente peu disposé à se départir de la routine politique au fond de laquelle avaient croupi jusqu'à présent les divers cabinets qui ont succédé à l'administration du général Jackson. Mais qu'y faire ? Il faut bien céder devant la force. Dans un pays comme les Etats-Unis, où la force vient d'en bas et monte, au lieu de venir d'en haut et de descendre comme en Europe et où la majorité est sûre d'être écoutée, c'est-à-dire d'avoir voix dans le conclave politique, il faut bien avancer quoiqu'il en coûte. Vous le savez, le propre des gouvernements libres est de ne s'arrêter jamais, et de s'élever toujours, et de briser devant lui les obstacles qui oseraient faire résistance.

Aussi, grâce à cette impulsion, les nominations diplomatiques présentent ceci de curieux, qu'elles ont poussé aux affaires des hommes compromis avec les gouvernements Européens, tels que Messieurs Soulé par exemple, ambassadeur en Espagne, et M. Foresti, consul à Gènes, l'un exilé de France par ses opinions, l'autre banni d'Italie, après quatorze années de prison. Voilà, si je ne me trompe, un grand et noble exemple. La République Américaine envoyant les enfants expulsés de la France et de l'Italie, pour représenter les intérêts démocratiques au nom desquels ils furent jadis frappés d'ostracisme dans leur propre pays, quoi de plus significatif ? quoi de plus noble, de plus fertile en conséquences ? Sachez-le bien, cette mesure de haute politique n'en est encore qu'à son commencement, la République Américaine ne s'arrêtera point là. Elle a maintenant des exilés Allemands et Irlandais, qu'elle élèvera à la dignité d'ambassadeur aussitôt leur temps de naturalisation accompli, et donnera par là la preuve de la protection accordée par ses institutions à l'encontre de l'ambition et des intérêts des gouvernements absolutistes de l'Europe.

Remarquez maintenant le progrès de l'opinion publique. D'abord la démocratie réactionnaire, recevant un coup mortel dans la nomination de M. Pierce, ensuite M. Pierce, l'éclectisme américain, cherchant à nouer le passé au présent en élevant aux emplois publics les hommes de la veille et ceux du lendemain, en s'efforçant de concilier toutes les vues et toutes les idées, et la main forcée peut-être, donnant aux sentiments Européens des Américains une satisfaction incomplète, il est vrai, mais réelle, satisfaction qui peut, si on veut l'étudier, renverser l'édifice de la monarchie en Europe, et régler la marche de l'opinion, et vous aurez le curieux spectacle d'une révolution accomplie, sans secousse, au milieu de la paix, mais d'une révolution dont la portée est incalculable, et pour l'Amérique et pour l'Europe.

Les événements s'enchaînent, et la logique de l'histoire est inexorable. Révolution en Amérique, menace de révolution en Europe. Là bas l'absolutisme est à bout, il veut en finir dans une dernière bataille. Il craint la démocratie des Etats-Unis, dont les flots s'élevant toujours et baignant à la fois les rives du Pacifique et celles de l'Atlantique, le menacent et dans ses forteresses de l'ancien continent, et dans ses possessions en Asie. Aussi vient-il, sentant l'ennemi avancer toujours, de faire un pas en avant dans le but bien déclaré d'accroître son territoire et d'étendre ses conquêtes. Pourquoi la Russie a-t-elle violé ses traités avec la Turquie ? Pourquoi en dépit des engagements passés avec le divan par le traité de Kainardji en 1774, par la convention de St. Pétersbourg en 1830, enfin par le traité de Balta-Liman en 1849, qui tous reconnaissent le droit de l'empire Ottoman aux provinces Danubiennes, le czar donne-t-il ordre à ses troupes de passer le Pruth et d'occuper au nom de la force un territoire sur lequel il n'avait aucun droit ? Croyez-vous qu'il y ait dans cet acte un simple incident fondé sur un mal entendu, ou bien un plan mûrement pesé, et longtemps réfléchi de la politique Russe, la plus habile, la plus astucieuse, la plus tenace des politiques. Ah Monsieur ! il faudrait ne point connaître le cœur humain, n'avoir pas la plus simple idée de la carte politique de l'Europe pour opter pour la première de ces assertions. La politique Russe n'est pas assez simple d'aller hasarder la guerre sans savoir le jeu qu'elle tient en main, ni le gain qu'elle doit réaliser, si elle gagne. Depuis vingt ans, que dis-je ? depuis Catherine, elle convoite la Turquie, et la Turquie ne lui échappera, que si la terre lui échappe, c'est-à-dire si la nationalité Russe succombe dans le conflit. C'est pour s'opposer aux flots grossissants de la démocratie, que l'absolutisme veut se retrancher sous les citadelles du Bosphore et faire de la croix de Ste. Sophie un télégraphe aux ordres du despotisme.

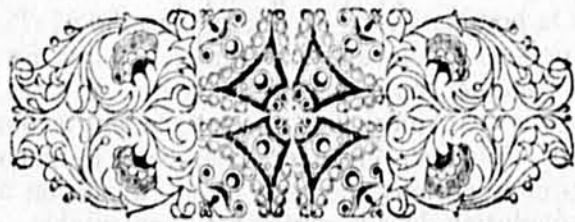
Vous savez que nous sommes à la paix, du moins c'est ce qu'affirment les dernières nouvelles. Quant à moi, à moins de croire à une nouvelle interprétation de ce substantif, je ne puis être de l'avis des nouvelles. On pourra allonger la ficelle et vivre de la viande crue des protocoles jusqu'au printemps prochain ; c'est tout. Et puis après ? après il y aura guerre. Pourquoi ? me demanderez-vous ? Pourquoi ? parce que le czar la provoque sans motifs, donc il la veut : Pourquoi ? parce que la population musulmane, fatiguée du joug Russe qui depuis vingt ans pèse sur elle, la veut : Pourquoi ? Parce que la guerre actuelle n'est pas une guerre ordinaire : parce que ce n'est pas l'invasion, c'est la croisade. Parce que la suprématie temporelle est couverte du manteau de la suprématie spirituelle, en un mot parce que c'est une guerre de religion que le fanatisme alimente des deux côtés, et que le fanatisme ne pactise pas. Il tue ou il meurt, l'un des deux.

Je pourrais, Monsieur, ajouter ici bien des choses sur les causes qui ont poussé le czar sur les frontières Danubiennes, mais je suis arrêté par les limites que vous me posez et par la crainte bien naturelle de fatiguer la population intelligente au milieu de laquelle vous avez le bonheur de vivre. Une autre fois, je pourrai vous dire sur quelles superstitions et sur quelle croyance populaire le czar fonde sa force. Qu'il me suffise de vous dire ici, qu'il est maintenant le seul homme fort d'Europe. Les autres gouvernements sont des pigmées à ses côtés, remarquez que je parle des gouvernements et non pas des peuples. L'Angleterre a peur de la guerre, sous le triple point de vue de son aristocratie de noblesse, de son aristocratie d'Eglise, et de son aristocratie financière. Napoléon a peur sous le triple aspect de l'illégitimité de son règne, de l'animosité de la démocratie, et des intérêts des marchands. L'Allemagne et l'Italie sous la domination de l'Autriche ne peuvent rien, l'Espagne menacée dans ses possessions coloniales encore moins, de telle sorte que le czar n'a point d'adversaires vraiment sérieux, si ce n'est l'Amérique. Oui l'Amérique, les Etats-Unis, s'il vous plaît, que cela ne vous étonne pas. Nous sommes un peuple jeune, ardent, avide de distinction et de gloire ; nous sommes riches, libres et heureux, quoi d'étonnant de nous voir partager richesse, liberté et bonheur avec le reste du genre humain. Notre satisfaction serait complète, si le Canada pouvait lui aussi s'unir à l'Amérique, dans cette noble croisade en faveur de la liberté universelle, et surtout si un même drapeau pouvait ombrager les deux peuples et les mêmes lauriers décorer leurs têtes.

Dans cet espoir mieux fondé peut-être que bien des personnes voudraient le croire, permettez-moi Monsieur, de prendre congé de vous, et de me dire avec un profond respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JEAN PAUL.



# LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien.—Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

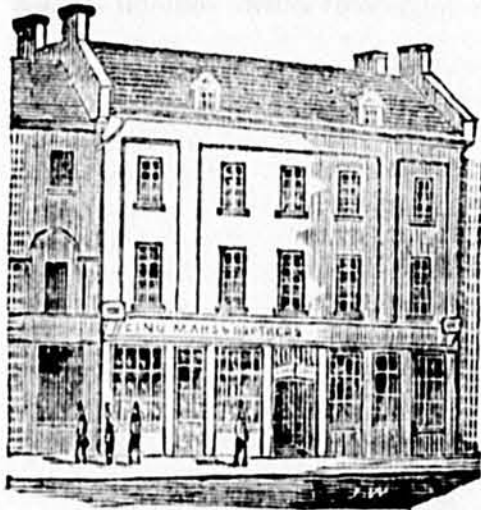
## GALIBERT ET FRÈRE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEAUX de VEAU FRANÇAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.,

Montréal, Juillet 1853.

## ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



**NO 27 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.**

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements ; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

**CINQ MARS ET FRÈRE.**

Montréal, juillet 1853.

# LE PAYS,

## Journal des interets democratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,  
JOS ROY, No. 25, rue St. Gabriel.  
ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,  
*Propriétaire.*

MONTREAL, *Mai*, 1853.



### L'ALMANACH DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.



Sous ce titre, les Editeur et Rédacteur de la *Ruche Littéraire* publieront prochainement un Almanach pour le Canada. Ils espèrent que leurs nombreux souscripteurs daigneront encore soutenir de leur patronage l'apparition de cette œuvre nationale.



## LE MESCHACEBE, L'AVANT-COUREUR

ET LE

### MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUSIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

#### PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour *l'Avant-Coureur*.....\$ 5 par an  
Pour *l'Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Ma-*  
*gasin Littéraire de la Louisiane*,—Les trois jour-  
naux ensemble.....\$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA,

La *Ruche Littéraire*, petite rue Ste. Thérèse, à Montréal.